ROBERT-LOUIS STEVENSON

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

ROBERT-LOUIS STEVENSON

Sa Vie et son Œuvre

Étudiée surtout dans les Romans Écossais

THÈSE DE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée et soutenue, le à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Lilly M. GROVE

PARIS
IMPRIMERIE BONVALOT-JOUVE
15, Rue Racine, 15

1908

A MA MÈRE

Mrs. J.-G. FRAZER

ROBERT LOUIS STEVENSON

Sa Vie et son Œuvre
étudiée surtout dans les Romans Ecossais

AVERTISSEMENT

Il nous a paru que Stevenson était assez peu connu en France. La réputation qu'il y a acquise est celle d'un simple amuseur, d'un auteur de livres d'aventures. Stevenson artiste, auteur d'essais d'une exquise délicatesse, et de contes, dont certains renferment quelques-unes des plus belles pages de la prose anglaise, Stevenson romancier, continuateur de l'œuvre de Sir Walter Scott, ne semble pas y être apprécié à sa juste valeur.

Nous nous sommes efforcée de montrer en quoi Stevenson a suivi son grand prédécesseur. Cette partie de son œuvre nous a paru la plus intéressante parce qu'il y fait revivre toute une époque de l'histoire écossaise que Scott n'a pas traitée. Et nous avons essayé de montrer aussi par quel côté il est original et en quoi sa méthode d'évocation du passé diffère de celle de Scott.

Il a été plus aisé, à si peu de distance de sa mort, de formuler un jugement sur son œuvre que sur sa vie. Il a été nécessaire cependant de s'étendre quelque peu sur celle-ci, parce que l'œuvre s'y rattache étroi-

tement. Vie intéressante d'ailleurs, très mouvementée, très belle, et qui renferme un grand enseignement. Toujours malade, très souvent près de la mort, jamais Stevenson ne s'abandonna à la tristesse : il se fit un devoir d'être heureux et de répandre la joie autour de lui. On pourrait lire son œuvre tout entière (la correspondance exceptée) sans soupçonner comment il a souffert.

En présentant au lecteur français, non l'œuvre complète de Stevenson, mais surtout une étude des romans et des contes écossais, je me suis souvenue du lien intime qui a toujours uni la France et l'Ecosse : lien qui existe encore et qui se fortifiera à mesure que la connaissance des deux littératures deviendra plus parfaite. L'enthousiasme que les Français ont exprimé de tout temps pour Walter Scott s'étendra, je l'espère, à celui qui marcha sur ses traces. Il me serait doux de penser que cette étude sur Stevenson, à laquelle j'ai consacré plusieurs années, puisse contribuer si faiblement que ce soit, à inspirer en France quelque admiration pour le talent et la vie du romancier écossais, qui, lui, admirait, et à si juste titre, la France.

LILLY M. GROVE

Cambridge, septembre 1907.

1. Je désire exprimer ici tous mes remerciements à M. Sidney Colvin, qui a bien voulu me donner des détails personnels sur son ami, R.-L. Stevenson.

Je suis heureuse aussi de pouvoir témoigner ma gratitude à M. Léon Morel, Professeur à la Sorbonne, dont la bienveillance et les précieux conseils m'ont permis de rendre ce travail moins imparfait qu'il l'eût été sans lui.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'Enfance

L'origine de la famille Stevenson date de plusieurs siècles ; celui qui de nos jours a rendu ce nom célèbre se plaisait à rappeler la légende qui faisait de ses ancêtres les descendants directs du clan Macgregor. Une telle idée flattait son imagination romanesque. Il aimait à croire qu'un lien de parenté l'unissait au célèbre Rob Roy et il s'enorgueillissait à penser qu'un sang d'aventurier coulait dans ses veines.

Il n'en est rien cependant. Des recherches sérieuses lui ont assigné une origine plus prosaïque. Au XVII[e] siècle, les Stevenson étaient d'honorables bourgeois de Glasgow. « C'étaient de braves et estimables gens exerçant les honnêtes métiers de meunier, de malteur, de docteur. Il jouaient de façon correcte, sinon distinguée, les rôles principaux des Waverley Novels.

Ils habitaient ce qui était alors la propre et coquette petite cité sur la Clyde » (1).

Vers la fin du XVIIIe siècle, cependant, un aïeul de Robert Louis Stevenson, négociant d'Edimbourg et armateur, eut l'idée de remplacer les feux primitifs qui avertissaient plus ou moins bien le marin des dangers de la côte, par un système d'éclairage à l'huile. On le nomma ingénieur de la nouvelle société des phares. Il mourut, léguant à son fils Robert, grand'père de l'auteur, le zèle enthousiaste pour la construction des phares qui l'avait toujours animé (2). Cette profession était alors toute nouvelle ; tout était à créer, et les difficultés sur une côte aussi dangereuse que celle de l'Ecosse, furent, au début, très grandes ; elles devaient plaire cependant au caractère hardi et énergique de Robert Stevenson, qui joignait à l'amour des aventures et du danger un goût très prononcé pour le détail précis.

---

1. « On the whole the Stevensons may be described as decent, reputable folk, following honest trades : millers, malsters, and doctors, playing the character parts in the Waverley Novels with propriety, if without distinction ; they lived in what was then the clean and handsome little city on the Clyde. » *A Family of Engineers*, tome XVIII. Edinburgh edition.

2. « Une découverte récemment faite au cours des enquêtes sur les chroniques de la famille Balfour aurait si profondément charmé Stevenson qu'on peut à peine pardonner à la destinée de la lui avoir cachée. Mrs Stevenson me dit (avril 1907) qu'il a été prouvé indubitablement, que Sir Walter Scott et Louis Stevenson descendent en ligne directe d'un ancêtre commun : Auld Wat Scott (1550-1629) et de sa femme, la Fleur de Yarrow, par leur fille Marguerite, qui épousa Gilbert Elliot » Note de W Gosse. *Pentland edition of R. L. Stevenson's Works*, tome XV.

Robert Stevenson (1) se maria et eut treize enfants, dont le fils cadet, Thomas, fut le père de notre auteur. Thomas Stevenson naquit à Edimbourg en 1818, au n° I Baxter's Place, dans une maison située à quelques pas seulement du Calton Hill, et peu éloignée du Port de Leith. Baxter's Place était le rendez-vous des marins, des gardiens de phares, des capitaines de navires de toute espèce. Thomas Stevenson y écouta le récit de leurs aventures, et ce fut là pour lui l'occasion de développer son intelligence et son caractère, bien mieux qu'il n'eût pu faire sur les bancs de l'école. Bientôt il embrassa la carrière de son père et devint, lui aussi, un ingénieur assez remarquable. Il prit part à la construction du célèbre phare de Skerryvore, ainsi que de beaucoup d'autres sur la côte Septentrionale de l'Ecosse. Le grand ouvrage de sa vie fut le perfectionnement qu'il apporta au système des feux tournants. Il semble avoir été un homme froid, très réservé, mais qui inspirait à son entourage un sentiment de respect et de profond amour. Il avait hérité de sentiments religieux d'un calvinisme outré ; il fut toute sa vie hanté de craintes morbides, et constamment obsédé par l'idée de son manque de force morale. Alliés à ces traits sombres, nous retrouvons chez lui un fond de tempérament celtique, une

1. Voir pour plus de détails sur Thomas Stevenson : *Memories and Portraits*, « Thomas Stevenson » ; *A family of Engineers*, t. XVIII. Edinburgh édition. Eve. B. Simpson : R. L. Stevenson's Edinburgh days. Ch. II. Sidney Colvin : *Life and Letters of R. L. Stevenson*, t. I, p. 4.

gaieté exubérante, un amour du pittoresque et une imagination très vive. Tous les soirs, jusqu'à sa mort, il s'endormait en inventant des histoires de brigands et des aventures dans le genre de « Robinson Crusoë ». Quelques années avant de perdre son père, R. L. Stevenson écrit dans une de ses lettres qu'il y a chez lui deux enfants : son père et Lloyd Osbourne le jeune fils de sa femme : tous deux écoutent gravement la lecture de son « Treasure Island ». Stevenson a laissé de ce père un portrait qui le fait revivre à nos yeux : « C'était un homme d'une trempe quelque peu antique ; il était à la fois doux et grave, mélange essentiellement écossais, et au premier abord assez déconcertant ; il alliait à la mélancolie profonde et essentielle de son tempérament ce qui souvent l'accompagne : une jovialité et un humour extrêmes lorsqu'il était en société ; malicieux et puéril, capable d'affections et d'antipathies également violentes, c'était un homme porté aux extrêmes, sujet à de nombreuses défaillances d'humeur et ayant le pied assez instable en présence des tracas de l'existence » (1).

Son fils rend témoignage à la générosité de son

---

1. « He was a man of a somewhat antique strain : with a blended sternness and softness that was wholly Scottish and at first somewhat bewildering ; with a profound essential melancholy of disposition and (what often accompagnies it) the most humorous geniality in company ; shrewd and childish ; passionately attached, passionately prejudiced ; a man of many extremes, many faults of temper, and no very stable foothold for himself among life's troubles ». *Memories and Portraits*. « Thomas Stevenson ».

My two aims
1st War to the adjective
2d Death to the optic nerve.

Il a vu la vie [illegible]
[illegible] —

Style précieux-Dans [illegible] [illegible]

caractère, à la largeur de ses idées en tout ce qui ne concernait pas la religion, car, sur ce point seulement, il était autoritaire, étroit et dogmatique à l'excès. On l'appelait « le théologien de la famille ». Il possédait à un degré remarquable le don de la conversation, il savait employer le mot juste et pittoresque, trait qu'on retrouvera d'ailleurs chez le fils.

« C'est peut-être un autre élément celtique de son caractère qui fit que ses affections et ses émotions, passionnées comme elles l'étaient, et sujettes aux brusques sautes de la passion, trouvaient leur expression la plus éloquente dans les mots et les gestes. Comme il arrive, dit-on, aux races du Midi, il laissait transparaître : amour, colère, indignation, qui se résolvaient en images. Malgré ces brusques oppositions de sentiments, et en dépit du fond mélancolique de son tempérament, il vécut somme toute une existence heureuse, et n'eut pas moins de bonheur quand, à la fin, la mort vint le surprendre à l'improviste (1). »

Il y eut toujours entre Stevenson et son père des

1. « It was perhaps another Celtic trait that his affections and emotions, passionate as these were, and liable to passionate ups and downs, found the most eloquent expression both in words and gestures. Love, anger, and indignation shone through him and broke forth in imagery, like what we read of Southern races. For all these emotional extremes, and in spite of the melancholy ground of his character, he had upon the whole a happy life; nor was he less fortunate in his death, which at the last came to him unaware ». *Memories and Portraits.* « Thomas Stevenson. ».

liens de profonde amitié. « C'est toujours lui que j'ai le plus chéri », dit-il, dans une de ses lettres (1).

La mère de Stevenson était fille d'un pasteur calvinisie des environs d'Edimbourg. Grande, élancée, gracieuse, elle resta toujours jeune, fort vive et douée d'une grande souplesse de caractère. On pouvait aisément la contenter et elle s'accommodait de tout, tâchant toujours de voir le beau côté des choses (2).

Il est difficile, à si peu de distance, de porter un jugement définitif sur ce caractère, mais il semble que le trait essentiel en ait été l'indifférence. Mrs Stevenson se laissa vivre, elle n'exerça aucune influence sur son entourage et elle ne fut rien, pour ainsi dire, dans la vie de son fils unique. Elle ne le comprit pas — elle ne sut pas lui donner l'appui qui lui eût été si nécessaire dans ses moments de détresse et de maladie. Stevenson tenait de sa mère cette gaîté de cœur, cette disposition à la joie, cette humeur enjouée qu'il montra jusque dans les heures de souffrance. Il hérita d'elle aussi sa santé délicate, et sa chétive constitution. Mais tandis que la mère se fortifiait avec les années, chez le fils, hélas ! la maladie s'aggrava (3).

Une autre femme a joué un rôle plus important dans la formation du caractère de Stevenson. C'est sa

---

1. Lettre à MM. Fairchild, September, 1890.
2. Cf. E. B. Simpson, R. L. Stevenson, etc. Ch. III. Cf. aussi G. Balfour, *The Life of R. L. Stevenson*, t. I, p. 25.
3. G. Balfour, etc., I, p. 31, et *S. Colvin. Letters*, I, p. 4.

bonne : Alison Cunningham, celle qu'il a si tendrement appelée : « Cummy » et à laquelle il a dédié son petit volume de vers : « A Child's Garden of Verses » (1). Elle naquit à Torryburn sur la Forth, dans une région de l'Écosse aussi riche en souvenirs historiques qu'en légendes et en traditions du temps jadis. De nombreux contrebandiers fréquentaient cette côte, et Alison entendit là les histoires qu'elle devait raconter plus tard à son cher Louis. Elle avait eu l'éducation solide qu'on a l'avantage de recevoir en Ecosse. « Ce que l'Ecosse a eu d'original, ce n'a pas été ses quatre Universités, bien qu'elles fussent nombreuses eu égard à la population, et libéralement ouvertes à tous ; ce n'était pas même ses écoles de grammaire, qui existaient dans toutes les villes de quelque importance ; ces mêmes institutions se retrouvaient en Angleterre, plus riches et plus répandues. Ce qui a fait l'Ecosse ce qu'elle a été, ce qui a tiré de cette maigre population un nombre considérable d'hommes illustres, un nombre incalculable d'hommes distingués, a été son système d'éducation primaire. Elle avait organisé l'instruction universelle que notre âge croit avoir découverte... Dès lors, dans chaque paroisse, les pauvres purent être instruits (2). »

Alison était douée d'une imagination très vive ; elle savait bien lire à haute voix, elle connaissait très bien la Bible et avait été élevée dans les principes les plus austères du presbytérianisme.

---

1. Cf. *Dedication, A Child's Garden of Verses.*
2. Auguste Angellier, *R. Burns*, tom. I. p. 12-13.

Par ses lecteurs et ses récits, elle éveilla de bonne heure l'imagination romanesque de Stevenson.

C'est elle qui a développé chez cet enfant débile, retenu si souvent à la maison, l'amour du pittoresque dans l'histoire et dans la poésie ; c'est elle qui, la première, lui parla des récits des Covenanters, et c'est elle encore qui, par la lecture si fréquente de la Bible, lui a donné le goût du style et de la forme, chose assez rare en Angleterre. La Bible, dans sa belle traduction anglaise, a influencé plus d'un écrivain. Nous retrouvons chez Stevenson la noble simplicité de la langue biblique, si imagée, si pittoresque, si pure.

Alison le soigna avec un dévouement sans bornes, et l'arracha maintes fois à la mort. Stevenson lui écrit en ces termes à l'âge de vingt-et-un ans : « N'allez pas croire que je puisse oublier jamais ces longues et cruelles nuits, où je toussais sans répit, où nous étions, moi si malheureux, et vous si patiente et si tendre envers un pauvre petit enfant malade (1). »

Dans le fragment d'autobiographie qu'il a laissé inachevé il parle encore d'elle en ces termes : « Pendant des heures entières elle m'aidait et me consolait, jusqu'à ce que toute la tristesse de la nuit se dissipât avec l'arrivée de la première d'une longue file de charrettes (2). »

---

1. « Do not suppose that I shall ever forget those long, bitter nights, when I coughed and coughed and was so unhappy, and you were so patient and loving with a poor, sick child. » Letter to Alison Cunningham, 1871 (?)

2. «... hours together she would help and console me...

Ainsi, dès ses premières années, il avait été familier avec les récits qu'il mit en scène plus tard, celui des cruautés exercées contre les *highlanders*, celui des guerres et des souffrances des covenantaires. Tout ce qui avait trait aux chevaliers errants, les récits d'aventures et de féodalité surtout, l'enthousiasmaient.

Robert-Louis Stevenson naquit à Edimbourg le 13 novembre 1850. Il était fils unique, toujours frêle et délicat. Ses parents habitaient une petite maison près du ruisseau de Leith à côté d'un cimetière et à quelques pas seulement d'une belle propriété appartenant à un nommé Weir of Warriston. C'était un superbe domaine entouré de vieux arbres, mais assez solitaire. Weir of Warriston y fut assassiné ainsi que sa femme dans des circonstances tragiques. Ce détail a son importance car, bien des années plus tard, Stevenson semble s'être souvenu de l'incident dans le livre demeuré inachevé, mais qui est peut-être son chef-d'œuvre : « Weir of Hermiston ». Le voisinage, comme toute la région proche du ruisseau de Leith est intimement lié au nom de R. L. Stevenson... « La maison de Warrisson, dont les arbres projetaient leur ombre sur le lieu de sa naissance, avait été le théâtre d'un crime fameux au XVIIe siècle : Weir de Warriston en fut la victime, et sa femme trompée, l'uu

---

till the whole sorrow of the night was at an end with the arrival of the first of that long string of country carts. » *Fragment of Autobiography*, cité par G. Balfour, t. I, p. 35. Cf. *Underwood's* « *The Sick Child.* »

des auteurs ; le nom a un air de tragédie et a pu suggérer Weir of Hermiston » (1).

Vers 1857, les parents de Stevenson prirent une maison plus grande dans le quartier neuf d'Edimbourg ; c'était une habitation mieux construite, donnant sur un beau jardin public. Ils espéraient que ce changement serait favorable à la santé de leur enfant, mais le climat d'Edimbourg ne lui convenait pas et le jeune garçon fut souvent envoyé à la campagne, au presbytère de son grand'père maternel.

Ce presbytère était situé à Colinton, dans le Midothian, au pied des collines de Pentland, à quelques milles seulement de la cité ; le village cependant garde encore aujourd'hui son aspect rural et primitif. C'est là que Stevenson passa les heureuses journées où il ne fut jamais malade. Il jouait dans un jardin avec une bande de cousins et de cousines, il courait librement sur la grand'route, et c'est là qu'il prit sans doute le goût de vagabonder dans la libre vie au grand air.

Le presbytère était à côté de l'église, et le cimetière, qui dévalait en pente, se trouvait au niveau de la muraille du jardin. A la tombée de la nuit, Stevenson et ses cousins s'imaginaient voir des revenants et des spectres errer sur les tombes ; ces visions développèrent peut-être chez lui un goût inné pour le surnaturel.

Son grand-père était sévère, et lui inspirait un sentiment de respect mêlé de crainte, il ne gâtait jamais

1. John Geddie, *Romantic Edinburgh*, p. 279-280.

les enfants. C'était le type du strict presbytérien, Stevenson a laissé de lui un portrait admirable (1).

A Edimbourg, il menait une vie plus triste ; il ne pouvait s'amuser comme les autres enfants de son âge, le plus souvent il devait garder la chambre, sinon le lit. Heureusement les bonnes fées lui avaient prodigué à sa naissance le don magique de l'imagination ; grâce à cette aide puissante, il ne s'ennuyait jamais. Dans son charmant petit recueil de vers : *A Child's Garden of Verses*, il nous décrit les expédients auxquels il avait recours pour modifier et embellir la réalité (2).

Au moment de la guerre de Crimée, quelqu'un lui donna un petit sabre en fer blanc ; son père en méconnut la valeur, mais l'enfant répondit avec fermeté : « Je vous le dis : l'épée est en or, le fourreau en argent et votre fils a bien de la chance, et il est fort satisfait » (3).

R. A. M. Stevenson, un cousin germain, habitait également Edimbourg. C'est lui qui alla dans la suite étudier les beaux-arts en France et en Hollande ; il acquit une certaine réputation comme critique d'art par son livre sur Vélasquez. Les deux cousins furent liés dès leur enfance, ils avaient beaucoup de traits communs : la même passion des voyages, le même désir de vagabonder, la même vive imagination, la même haine de tout ce qui est bourgeois, et conventionnel (4).

1. Cf. *Memories and Portraits*, The Manse.
2. *The Land of Counterpane*, *My bed is a boat*, etc.
3. « I tell you, the sword is of gold, and the sheath of silver, and the boy is very well off and quite contented ». *Letters* I. p. 5.
4. Cf. *Virginibus Puerisque*. Child's Play.

L'éducation de Stevenson fut loin d'être régulière et uniforme. Il alla à quatre écoles différentes, et eut plusieurs précepteurs particuliers ; il s'absentait souvent des classes à cause de sa santé délicate, ou bien son père, qui ne croyait pas beaucoup à l'éducation scolaire, le retirait volontiers pour qu'il l'accompagnât en ses voyages. C'est ainsi qu'il parcourut de bonne heure les côtes de l'Ecosse et assista aux périlleuses entreprises des ingénieurs de phares. A treize ans, il fit avec ses parents un séjour à Menton, nécessité par l'état de santé de sa mère, et à partir de cette époque, il ne cessa d'aimer ce beau pays du soleil, et d'y songer par les jours de brouillard et de vent qu'il passait à Edimbourg. Chez cette nature déjà originale, une éducation aussi variée ne pouvait que diriger son esprit vers une voie toute différente de celle des autres jeunes gens. C'était un garçon intelligent qui savait se faire aimer des professeurs plutôt que des camarades, mais qui ne se distingua jamais d'une façon spéciale. Ses camarades ne le comprenaient pas. Il aimait le grand air, mais non pas les sports ; et leurs jeux bruyants, où l'imagination n'avait aucune part, l'ennuyaient ; le seul moyen possible de jouer au foot-ball, disait-il, c'est de s'imaginer qu'on est en pays barbare et de croire que la balle est un talisman que deux nations se disputent (1).

Dans un très bel, essai Stevenson nous décrit le genre de jeu auquel il aimait à prendre part (2).

1. *Virginibus Puerisque.* Child's Play.
2. « Toward the end of September, when school-time

« Vers la fin de septembre, lorsque les vacances tiraient à leur fin, et que les nuits étaient déjà noires, nous partions de nos villas respectives, munis chacun d'une lanterne sourde. La chose était si bien connue, qu'elle avait fait son sillon dans le commerce de la Grande-Bretagne, et les épiciers, vers l'époque en question, commençaient à garnir leurs vitrines des luminaires de la marque par nous adoptée. Nous les portions bouclées à la taille par une ceinture de cricket, et, telle était la stricte règle du jeu, on y superposait un paletot. Elles sentaient furieusement le fer-blanc surchauffé, elles ne brûlaient jamais bien, quoiqu'elles nous brûlassent les doigts ; leur utilité était nulle, notre plaisir purement imaginaire, et néanmoins un garçon ayant une lanterne sourde sous son paletot bornait là ses désirs. » (1).

A l'école où Stevenson resta le plus longtemps on ne donnait point de leçons à préparer à la maison.

---

was drawing near and the nights were already black, we would begin to sally from our respective villas, each equipped with a tin bull's-eye lantern. The thing vas so well known that it had worn a rut in the commerce of Great Britain ; and the grocers, about the due time, began to garnish their windows with our particular brand of luminary. We wore them buckled to the waist upon a cricket belt, and over them, such was the rigour of the game, a buttoned top-coat. They smelled noisomely of blistered tin ; they never burned aright, though they would always burn our fingers ; their use was naught ; the pleasure of them merely fanciful ; and yet a boy with a bull's-eye under his top-coat asked for nothing more. » *Across the Plains.*

1. *The lantern Bearers.*

Ceci permettait aux élèves de céder à leurs dispositions personnelles et favorisait le développement de leur individualité. Un camarade de Stevenson écrit à ce sujet :

« N'ayant point de leçons à préparer, nous étions libres de nous livrer à notre goût littéraire, ce qui autrement eût été interdit et considéré comme une perte de temps. Peut-être pour plusieurs d'entre nous, fût-ce une perte de temps ; ce n'était pas le cas pour Stevenson. A ce moment déjà, (et au grand chagrin de son père), il n'avait en tête que la littérature. C'était sa vocation. » (1). Il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, il s'essayait à écrire, et encore à l'école, rédigea une revue.

A mesure qu'il grandissait, sa santé s'améliorait, et Thomas Stevenson commença à croire que le jeune homme pourrait, à son tour, suivre la carrière de ses pères ; à cette intention il l'envoya à l'Université d'Edimbourg. Stevenson vers cette époque présentait une apparence assez singulière. Sa haine du conventionnel était poussée si loin qu'il ne voulait même pas s'habiller comme les autres jeunes gens. On le voyait, les cheveux longs, avec un costume râpé et une chemise de flanelle gris foncé ; sur les épaules était jeté un grand manteau, peut-être en souvenir des Mac Gregor qu'il désirait tant avoir pour ancêtres. Il se promenait ainsi dans Prince's Street (2) au grand scandale de ses parents et des gens

---

1. Baildon. R. L. Stevenson, *Chatto and Windus*, 1901.
2. La rue principale d'Edimbourg.

bien mis d'Edimbourg. Tout ce qui sentait la règle — tout ce qui était imposé, était fait pour lui déplaire. Comme Flaubert, il avait la haine du bourgeois et aurait pu dire avec lui : « La médiocrité chérit la règle, moi je la hais ; je me sens contre elle et contre toute restriction, corporation, caste, hiérarchie, niveau, troupeau, une exécration qui m'emplit l'âme, et c'est par ce côté-là peut-être que je comprends le martyre. » (1).

Il aimait à fréquenter les vieilles rues d'Edimbourg, à faire connaissance avec les passants ; il passait beaucoup de temps dans les tavernes, écoutant les propos et observant la vie de ceux qui les hantent. Il recherchait la société de gens d'un caractère suspect, et dans cette intention se rendait souvent aux ports de mer des environs d'Edimbourg ; il y trouvait des contrebandiers, des filous, des vagabonds de toute espèce qui lui contaient leurs aventures et leurs histoires ; car Stevenson avait le don de faire parler les gens sur eux-mêmes. Il acquit ainsi une profonde connaissance de leur genre de vie, — connaissance qu'il sut plus tard utiliser dans la rédaction de ses livres.

1. Flaubert. *Lettre à Mme X.*, septembre 1853.

CHAPITRE II

Les Années d'Université

La Crise Religieuse (1873)

Etudiant à l'Université d'Edimbourg, Stevenson ne changea pas ses habitudes ; au contraire, il y trouva des camarades de son goût qui l'encourageaient dans ses idées. Les cours des universités écossaises avaient lieu pendant cinq mois de l'année ; ceci permettait aux jeunes gens pauvres d'y assister et de donner les sept autres mois aux travaux manuels, ou autres, pour subvenir aux frais de leur éducation (1).

Ce contact avec la vie démocratique devait lui plaire, mais il ne suivait les classes qu'à contre-cœur ; il souffrait de la contrainte imposée, de l'obligation d'avoir un programme d'examens à préparer. D'ailleurs, il n'aimait pas le côté théorique de la profession d'ingénieur des phares ; la vie active, au grand air, le côté romanesque de cette vie lui souriait, mais il envisageait, le cœur gros, l'idée d'avoir à se tenir

1. *Picturesque Notes on Edinburgh.* R. L. Stevenson.

pendant des heures dans des bureaux administratifs. Il avait aussi l'intime conviction qu'il était destiné aux lettres, mais afin de plaire à son père, il tâcha pendant quelques années de se préparer aux examens. Malgré ses efforts, son attention était aillleurs ; il lisait beaucoup ; il se promenait, un livre et un calepin à la main ; il lisait l'un et, sur l'autre, il prenait des notes ou transcrivait ses impressions ; il s'apprenait à écrire. Le son des mots lui faisait plaisir, il s'enthousiasmait pour le rythme de la phrase, il prenait déjà le goût de la forme.

Tout cela se faisait en secret, car Stevenson connaisait bien les préjugés de son père sur les hommes de lettres et il ne voulait point lui faire une peine inutile. Pendant l'été, les cours de l'Université étaient naturellement suspendus. Son père l'envoya à trois reprises différentes s'initier aux travaux de la compagnie des phares. En 1868, il visita les chantiers de construction sur la côte nord-est de l'Ecosse. En 1869, il fut représentant de la Société, et fit une tournée aux îles Orkneys et Shetland. En 1870, il voyagea dans les îles occidentales, et surveilla la construction d'un nouveau phare sur l'île d'Earraid, près de Mull. Il raconte combien cet aspect de la vie lui convenait : « Cela conduit au grand air, à rester en flâneur sur les quais, ce qui est en quelque sorte la forme la plus fructueuse du désœuvrement : cette vie nous fait voir des îles désertes, elle développe en nous le goût des dangers bienfaisants de l'océan... Elle nous oblige à exercer notre ingéniosité, et fera beaucoup pour nous

plètement du goût que nous pouvons avoir pour le triste séjour à la ville. Mais, après avoir fait tout cela, elle nous ramène, et nous renferme dans un bureau (1). »

Cette préparation à la vie d'ingénieur porta ses fruits plus tard ; Stevenson s'est souvenu de l'île d'Earraid en décrivant le naufrage de David Balfour (2), et la tempête dans les « Merry Men » (3).

A part ces quelques voyages d'affaires, il ne s'absentait guère à cette époque. Son père avait acheté une petite maison de campagne à Swanston. C'était une jolie maisonnette blanche, à toit de chaume, entourée d'arbres et située au pied des collines du Pentland.

Swanston, à quelques milles seulement d'Edimbourg, est encore maintenant un joli coin de pays où le touriste n'a pas encore pénétré : c'est un hameau habité seulement par quelques laboureurs et par quelques bergers. On aperçoit au loin les toits des maisons d'Édimbourg, et par un beau temps on peut distinguer la mer.

---

1. « It takes a man into the open air ; it keeps him hanging about harbour-sides, which is the richest form of idling ; it carries him to wild islands ; it gives him a taste of the genial dangers of the sea ; it makes demands upon his ingenuity ; it will go far to cure him of any taste (if he ever had one) for the miserable life of cities. And when it has done so, it carries him back and shuts him in an office. » G. Balfour I. 72.

2. *Kidnapped.*

3. *The Merry Men.*

Dans son livre sur Edimbourg, Stevenson a laissé la description de ce village qui a exercé sur sa vie et sur son art une influence si considérable : « La route traverse une autre vallée et remonte ensuite la pente principale des collines du Pentland. Un bouquet de vieux arbres entoure une ferme blanche, et d'un vallon à quelques pas de là, on peut voir la fumée monter et les feuilles des arbres frissonner dans la brise. Juste au-dessus, les collines s'élèvent à mille pieds de hauteur. A l'époque de la naissance des agneaux l'air vibre du bêlement des troupeaux ; et l'aboiement d'un chien, ou la voix d'un berger criant aux échos d'alentour, vous éveille dans l'aube grisâtre des matins d'été. Ceci, et le hameau invisible au fond, c'est Swanston. » (1). Stevenson y fit de fréquents séjours soit avec sa famille, soit avec des amis ; il y allait souvent seul aussi quand l'existence à la ville l'accablait trop. Il n'oublia jamais Swanston ; un an avant de mourir, exilé dans les îles lointaines du Pacifique, il en eut la nostalgie et décrivit le village en détail dans son Roman de *Saint-Yves* (2).

1. « The road goes down thro' another valley, and then finally begins to scale the main slope of the Pentlands. A bouquet of old trees stands round a white farmhouse ; and from a neighbouring dell, you can see smoke rising and leaves ruffling in the breeze. Straight above, the hills climb a 1000 feet into the air. The neighbourhood, about the time of lambs, is clamorous with the bleating of flocks ; and you will be awakened, in the grey of early summermornings, by the barking of a dog or the voice of a shepherd shouting to the echoes. This, with the hamlet lying behind unseen, is Swanston. » *Picturesque Notes*, etc.

2. Surtout aux chapitres VII, VIII, IX. XXXVI.

Swanston occupe une grande place dans son œuvre, et développa en lui un goût déjà très marqué pour le grand air et la vie de la nature. C'est à Swanston qu'il connut John Todd le berger (1) et Robert le jardinier (2). C'est Todd qui l'initia à la vie des bergers, à leur langage et à leurs mœurs si particulières (3).

Stevenson, nous l'avons dit, se réfugiait à Swanston aux moments de lutte et de découragement; il se sentait toujours moins malheureux à la campagne, et, il faut le dire, il était souvent triste dans cette période de sa vie (4). Il aimait à se comparer à Robert Fergusson (5) : « Nous sommes trois Robert », écrit-il, « qui avons touché à la lyre écossaise, en ce siècle-ci. L'un appartient au monde, il a réussi, il vivra éternellement, mais l'autre et moi, ah! quels liens nous unissent! nés dans la même cité, tous deux malades, tous deux tourmentés par une croyance maudite (6), réduits l'un presque à la folie, l'autre à une maison d'aliénés (7).

1. *Memories and Portraits*, « Pastoral ».
2. *Id.* « *An old Scotch Gardener* ». Cf. aussi *Saint-Yves*.
3. Voir surtout *Saint-Yves*, Ch. X. *The Drovers*.
4. De 1867 à 1873 environ.
5. Poète écossais qui a inspiré Burns, (1750 à 1774). Voir sa vie : *Sketch of the Life of R. Fergusson*, by James Grahame, 1807.
6. « Damnatory creed ».
7. « We are three Robins who have touched the Scots lyre this last century. Well, the one is the world's, he did it, he came off, he is for ever; but I and the other — ah! what bonds we have — born in the same city; both sickly both pestered, one nearly to madness, one to the madhouse, with a damnatory creed. » Letter to M. Angus, April 1891.

« Croyance maudite ». Voilà la cause principale de la mélancolie de Stevenson, car il se voyait obligé de cacher à son père non seulement le dégoût de la profession que ce dernier lui avait choisie, mais surtout la crise morale et religieuse par laquelle il passait. Il avait des doutes, car il s'émancipait de la religion de ses pères, de plus, il n'osait en parler chez lui. Son père, « le théologien de la famille », était un de ces rigides presbytériens si sévères et si étroits en ce qui concerne leur croyance ; sa mère, fille d'un pasteur calviniste, avait été également élevée dans les plus stricts préceptes du presbytérianisme.

Il faut bien se rendre compte de la manière dont la religion était parvenue à s'emparer de la vie écossaise, pour comprendre à quel point Stevenson devait en souffrir. « Les austères origines calvinistes du pays, dit M. Angellier, la dureté des longues persécutions entreprises pour rétablir l'épiscopat, conspirèrent pour donner à la nouvelle religion un esprit de tristesse. De cette disposition. sortirent un culte morose, une morale implacable et une discipline inflexible, au-dessus des forces humaines (1). Les églises étaient laides, nues, froides, plus semblables à des granges qu'à des temples... entre ces murs dégarnis, se déroulaient d'interminables services monotones, dépouillés de tout ce qui fait la pompe et la

1. Voir le livre de Buckle *History of Civilization in England*, t. III, ch. V, et aussi *Underwoods*, nº V. *A. Lowden Sabbath Morn* et nº XI. *Embro hie Kirk*, **par R.-L. Stevenson.**

poésie de la Religion... De ces harangues furibondes tombait une doctrine de terreur et de tremblement. Pas un mot de pardon, de miséricorde ou d'espérance. » (1). Au XVIII[e] et au XIX[e] siècles, les choses allaient à peu près de même. Aujourd'hui encore, le dimanche en Ecosse est synonyme du plus morne ennui, car le courant de libéralisme qui traversa l'Ecosse ne fut qu'un mouvement intellectuel qui n'affecta pas la nation tout entière (2).

Il n'était pas dans la nature de Stevenson d'accepter une théorie non plus qu'une religion toute faite. Il voulut toujours approfondir les choses par lui-même, et en tirer une conception personnelle. Son tempérament d'artiste répugnait d'ailleurs à cette religion à dogmes étroits, et à théories sombres et rigoureuses (3). Il osa douter, lire le Nouveau Testament, et y trouver une religion pleine de tendresse et d'indulgence (4).

Il vénérait trop son père pour lui infliger la douleur de lui communiquer ses réflexions, — il prit le parti de se tenir à l'écart, — d'éviter tout sujet de conversations qui pùt le trahir, et de se renfermer le plus possible dans sa solitude. Il n'osait dire qu'il s'était affranchi de cette religion où la miséricorde et le pardon tenaient si peu de place, qu'il était arrivé

---

1. Angellier : *Burns*, t. I, p. 78 à 79.
2. Cf. *Buckle*, t. III.
3. *Books which have influenced me*. Misc., t. III. Ed. ed.
4. *Lay Morals* — a fragment. Misc. tom IV. Ed. ed. Voir aussi *Virginibus Puerisque* et plusieurs poèmes dans *Underwoods*.

à une conception plus belle et plus large du Christianisme ; que, pour lui, la religion ne se limitait pas à telle ou telle secte, mais qu'elle voulait simplement, à l'imitation du Christ, une belle règle de vie où la joie et le bonheur pussent trouver place (1).

Une autre question le troublait encore profondément, car elle bouleversait sa conception de l'univers ; c'était l'éternel problème de l'inégalité des conditions. Il s'était pris de sympathie à l'Université pour ces braves garçons qui, aux vacances, retournaient à leurs fermes ou à leurs ateliers et subvenaient ainsi aux frais de leurs études. Il se lia avec eux et en vint à mépriser les camarades de son rang social ; la taverne lui plaisait mieux que le salon ; il s'y trouvait libre et non soumis aux restrictions mondaines. La contrainte assez sévère de sa vie à Edimbourg, motivée par la considération qui entourait son père, poussait Stevenson à se révolter ; et d'autre part, il affectait par pose cette attitude libre et indépendante. C'était sa façon de manifester sa haine du bourgeois. Avec les années, ce désir de tout réformer, de tout bouleverser, lui passa, comme à tant d'autres ; lui-même le constate dans le recueil d'essais où il compare ironiquement cette phase de la vie d'un jeune homme aux maladies contagieuses de l'enfance (2).

---

1. *Underwoods, The Celestial Surgeon* et *Across the Plains, Christmas Sermon.*
2. Cf. *Virginibus Puerisque.*

Que fut-il d'ailleurs à Vailima sinon un bourgeois? ou plutôt un patriarche, chef de tribu, ayant à ses pieds des esclaves? La dernière période de sa vie ne contredit-elle pas la première sur ce point comme sur beaucoup d'autres?

Il faut ajouter encore à ces misères réelles toutes les souffrances qui lui venaient de son tempérament et de son âge. La maladie de René, de Werther, et de Faust, l'avait saisi à son tour. Il souffrait de se sentir sans but dans la vie, sans amis, sans liens. Il aspirait à un bonheur idéal qu'il ne trouvait pas à sa portée; il était accablé par le mécontentement du présent, par le vague désir d'une beauté supérieure et d'un bonheur idéal, par la douloureuse aspiration vers l'infini. L'inutilité de l'existence et le besoin d'être aimé sont des souffrances très vives pour la jeunesse; c'est Stevenson qui appela plus tard cette souffrance « la maladie verte » (1), et c'est pour réagir contre elle qu'il écrivit *Virginibus Puerisque*. Heureusement il avait dans un de ses camarades de classe un ami fidèle (2), et, quand les misères de la vie lui pesaient trop, il se réfugiait chez le professeur Fleeming Jenkin. C'était une des rares maisons qu'il fréquentât à Edimbourg.

Fleeming Jenkin était un homme à idées larges, ayant le sentiment de la religion, mais non la superstition des rites et des dogmes, il comprit et encoura-

---

1. *Green Sickness*.
2. Charles Baxter.

gea son jeune élève, il l'engagea aussi à poursuivre la carrière des lettres. Lorsque plus tard Stevenson écrit la biographie de son ami, il nous fait des remarques fort attachantes sur le caractère de Fleeming Jenkin. Elles nous intéressent surtout parce que, en les lisant, il nous semble voir le tempérament propre de Stevenson se dessiner devant nous. Sans le vouloir peut-être, il a mis beaucoup de lui-même dans le livre (1).

Cependant cet état de choses ne pouvait durer. En 1871 Stevenson déclara à son père l'impossibilité où il se trouvait de poursuivre une carrière qui lui déplaisait tant, surtout quand sa vocation l'appelait ailleurs. Son père ne parut point trop surpris, il avait pressenti cet aveu, et s'y résigna tristement. Néanmoins, il ne voulut pas entendre parler des projets littéraires de son fils, il était de ceux qui ne regardent pas la carrière des lettres comme une profession sérieuse ; écrire des vers, comme passe-temps, cela passait encore, mais quelle dignité peut bien être attachée à un pareil métier ? (2). Il fut décidé que Stevenson ferait des études de droit.

L'idée de faire comme son prédécesseur Walter Scott ne lui déplaisait pas, mais il se soumit surtout en pensant que les loisirs si nombreux, qui sont laissés aux membres du barreau, lui permettraient de poursuivre en même temps la profession qu'il s'était choisie. Pendant plusieurs années il mena de front les étu-

1. *Memoir of Fleeming Jenkin.*
2. Cf. *Weir of Hermiston*, le portrait du juge.

des de droit qui l'ennuyaient, et les études littéraires pour lesquelles il s'enthousiasmait.

Au commencement de 1873, la crise qui se préparait depuis plusieurs années arriva à sa période aigüe. Son père, le voyant s'écarter de plus en plus de la religion orthodoxe, lui posa certaines questions auxquelles Stevenson fut obligé de répondre ; dissimuler devenait impossible et il dut exposer la conception qu'il se faisait de la religion. Son père en fut très peiné, et pendant plus d'une année leurs relations jadis si intimes et si amicales furent rompues. Stevenson écrit à Charles Baxter pour lui raconter l'événement qui bouleversa ainsi son existence : « La foudre est tombée maintenant et avec fracas. Vendredi soir, après vous avoir quitté, dans le cours de notre conversation, mon père me posa sur mes croyances religieuses une ou deux questions auxquelles j'ai répondu sans détours. Je déteste tant le mensonge aujourd'hui (c'est un sentiment nouveau de franchise qui me vient de ma dernière maladie) que sur le moment je ne pus pas même hésiter à lui répondre ; mais si j'avais prévu quel enfer en résulterait, je crois que j'aurais menti, comme je l'ai déjà fait si souvent, J'avais seulement pensé à mon père, j'avais oublié ma mère... Et maintenant tous deux sont mal à l'aise, silencieux, aussi atterrés que si... je ne peux trouver de comparaison.

Vous imaginez quel heureux état de choses pour moi ! S'il n'était pas trop tard, je crois que je me

rétracterais, mais il est trop tard ; et encore, faut-il vivre toute une vie de mensonge?

Naturellement cela est plus terrible que l'enfer pour mon père, mais qu'y puis-je ? Ils ne voient pas non plus que je ne joue pas au railleur inconstant et que je ne suis pas (comme ils m'appellent) un mécréant irréfléchi. J'ai autant de croyance qu'eux, mais généralement en raison inverse. Il me semble que je suis aussi honnête qu'eux en ce que j'observe. Ce n'est pas en étourdi que je suis arrivé à mon point de vue. Je réserve mon opinion (comme je leur ai dit) sur bien des points jusqu'à ce que j'aie acquis plus de lumières, et je ne trouve pas que dans ce cas, il soit juste de m'appeler *horrible athée* (1). »

1. « The thunderbolt has fallen with a vengeance now. On Friday night, after leaving you, in the course of conversation, my father put me one or two questions as to beliefs, which I candidly answered. I really hate all lying so much now — a new found honesty that has somehow come out of my last illness — that I could not so much as hesitate at the time; but if I had foreseen the real hell of everything since, I think I should have lied, as I have done so often before. I so far thought of my father, but I had forgotten my mother. And now ! they are both ill, both silent, both as down in the mouth as if... I can find no simile. You may fancy how happy it is for me. If it were not too late, I think I coud almost find it in my heart to retract, but it is too late; and again, am I to live my whole life as one falsehood ? Of course, it is rougher than hell upon my father, but can I help it ? ? They don't see either that my game is not the light-hearted scoffer ; that I am not (as they call me) a careless infidel. I believe as much as they do only generally in the inverse ratio : I am, I think, as honest as they can be in what I hold. I have not come hastily to my views. I reserve (as I told them) many points until I acquire fuller information, and do not think I am thus justly to be called « horrible atheist ». *Letter to Charles Baxter*, February 2, 1873.

Pour réagir contre la mélancolie qui l'envahissait de plus en plus, accrue peut-être par le mauvais état de sa santé et par les discussions pénibles avec son père, il se mit à lire certains livres qui entrèrent pour beaucoup dans la formation de son esprit et de son caractère (1). Walt Whitman surtout modifia complètement sa conception de la vie, et lui enleva mieux que toute autre chose ses tendances morbides. Le Nouveau Testament aussi avait été pour lui une découverte considérable. Il s'imprégna de Scott, de Dumas, de Wordsworth, de Marc-Aurèle et de Montaigne. Dans un essai publié récemment il nous fait part des réflexions que lui inspiraient des lectures (2).

Les livres de cette époque eurent non seulement une grande influence sur sa conception de l'existence, mais encore sur son art, auquel il s'appliquait en secret. Il s'était fait une méthode de travail, car il savait, comme Flaubert, combien il est difficile d'écrire, et qu'il faut se mettre à un apprentissage rude et sévère. « Pendant mon enfance et mon adolescence j'étais connu et montré au doigt comme le type du fainéant; et cependant j'étais toujours occupé à réaliser mon projet secret qui était d'apprendre à écrire. Lorsque je m'asseyais au bord de la route, je lisais, ou bien je tenais un calepin et un crayon à la main afin d'y noter la description du paysage, ou d'y ins-

1. G. Balfour, tome I, p. 97 à 98 (les notes surtout).
2. « Books which have influenced me », Misc., tome III, Ed. ed. cf. *Memories and portraits*. — Voir ici, p. 192.

crire quelques vers. Je vivais ainsi avec les mots. Ce que j'écrivais ne m'était par la suite d'aucune utilité, c'était écrit délibérément comme exercice. Ce ne venait pas tant de mon désir de devenir auteur (bien que je le voulusse également) que de ma résolution d'apprendre à écrire... Je profitais davantage, car l'effort était plus grand, du travail secret que je faisais à la maison. Si je lisais un livre ou bien un passage qui me frappât d'une façon spéciale, soit par la force de la pensée, soit par la beauté du style, je me mettais immédiatement à l'imiter. Je n'y parvenais pas et je le savais, mais j'essayais toujours, et du moins, dans ces vains essais m'exerçais-je au rythme, à l'harmonie, à la construction et à la coordination des périodes... J'ai ainsi singé assidûment Hazlitt, Lamb, Wordsworth, sir Thomas Browne, Defoe, Hawthorne, Montaigne, Baudelaire et Obermann (1). »

---

1. « All through my boyhood and youth I was known and pointed aut for the pattern of an idler, and yet I was always busy on my own private end, which was to learn to write. As I walked, my mind was busy fitting what I saw with appropriate words; when I sat by the roadside I would either read, or a pencil and a penny version book would be in my hand to note down the features of the scene or commemorate some halting stanzas. Thus I lived with words.

And what I thus wrote was for no ulterior use ; it was written consciously for practice; it was not so much that I wished to be an author (though I wished that too) as that I had vowed that I would learn to write... There was perhaps more profit as there was certainly more effort in my secret labours at home. Whenever I read a book or a passage that particularly pleased me, in which a thing was said or an effect rendered with propriety, in which there was either some conspicuous force or some happy distinc-

tion in the style, I was unsuccessful, and I knew it ; and tried again, and was again unsuccessful... But at least in these vain bouts I got some pratice in rhythm, in harmony, in construction and the coordination of parts.

I have thus played the sedulous ape to Hazlitt, to Lamb, to Wordsworth, to Sir Thomas Browne, to Defoe, to Hawthorne, to Montaigne, to Baudelaire and to Obermann. » Cité par Graham Balfour, p. 99 à 100.

CHAPITRE III

Débuts de Stevenson dans la Littérature

Ce fut surtout un voyage que Stevenson fit en Angleterre pendant l'été de 1873 qui détermina le courant de son existence et marqua un point décisif dans son développement. Il alla chez une de ses cousines, et eut le bonheur de rencontrer chez elle deux personnes qui influèrent sur sa vie. L'une d'elles était Mrs Sitwell, femme de cœur et d'intelligence, qui sut immédiatement comprendre son tempérament de poète, et par sa vive sympathie lui venir en aide. Il est quelquefois donné à un étranger de faire plus pour nous que nos proches parents ; c'est ainsi que Stevenson ne paraît jamais avoir trouvé auprès de sa mère le même appui que lui donna Mrs Sitwell. Grâce à elle, et à ses lettres, une fois rentré à Edimbourg, il commença à voir les choses dans leurs proportions réelles, il se débarrassa peu à peu de ses idées maladives, il reprit confiance en lui-même. Il disait toutes ses peines à Mrs Sitwell, et elle lui inspirait du courage. Ce fut entre eux une amitié sereine

et calme, rien de plus, d'un côté l'admiration d'un d'un jeune cœur enthousiaste pour une femme intelligente et bonne, d'autre part une pitié profonde et une vive sympathie pour un jeune homme assez malheureux.

L'autre personne qu'il rencontra fut l'homme qui devint plus tard son ami le plus intime, et, après sa mort, l'éditeur de ses lettres : M. Sidney Colvin. Celui-ci était alors professeur d'Art à l'Université de Cambridge, et connu déjà comme critique d'art et de littérature. Il nous raconte dans son admirable Introduction aux lettres de Stèvenson comment il fit la connaissance du jeune écrivain. « C'est, dans l'été de 1873 que je rencontrai Stevenson pour la première fois... On n'avait pas besoin d'être sorcier pour reconnaître en ce jeune écossais à l'air si peu académique, un tempérament fort intéressant, plein de promesse pour l'avenir. Son charme social était déjà à son apogée, il était tout à fait irrésistible ; mais au fond il souffrait, il doutait de lui-même » (1).

S. Colvin put achever ce que Mrs Sitwell venait de commencer ; il encouragea le jeune homme de ses conseils et lui donna des lettres d'introduction auprès des directeurs de revues.

Stevenson rentra à Edimbourg au mois de septembre, plein de courage et de foi dans l'avenir ; il pouvait tout supporter, même les discussions de famille,

---

1. Sidney Colvin, *Introduction*, t. I, p. 45.

puisqu'il y avait au monde des gens qui l'aimaient et qui avaient confiance en lui. Il se remit au travail avec un zèle tout nouveau, il travailla trop, car bientôt le mauvais état de sa santé l'obligea à faire trêve : « Mes yeux et ma tête ont dû capituler ce matin, et je me suis donné un jour de repos complet. Je suis resté au grand air toute la journée... Je ne veux pas que vous me supposiez malade. Imaginez une personne faible et malheureuse et qui travaille plus que d'habitude, voilà toute l'affaire en deux mots » (1).

Quelques jours plus tard, au lieu de se présenter à ses examens de droit comme il en avait eu l'intention, il fut obligé de faire visite à un médecin fameux de Londres. Celui-ci trouva en lui les symptômes d'un commencement de phtisie, et d'une maladie nerveuse assez grave, et l'envoya promptement dans le midi de la France. Cet épisode de sa vie donna lieu à l'essai *Ordered South*, le seul de ses écrits peut-être dans lequel il permit au lecteur de savoir qu'il souffrait physiquement (2).

Il écrit à Mrs Sitwell pour lui faire part de sa tristesse profonde.

---

1. « My head and eyes both gave in this morning, and I had to take a day of complete idleness. I was in the open air all day. I don't want you to run away with any fancy about my being ill. Given a person weak and in some trouble, and working longer hours than he is used to, and you have the matter in a nutshell ». *Letter to Mrs Sitwell,* october 14, 1873.

2. *Virginibus Puerisque.*

« Comme être intellectuel je n'ai pas recommencé à exister, mon âme immortelle est encore presque éteinte, mais il faut espérer une amélioration. Que mon exemple vous profite ! Une providence bienfaisante m'a placé aux bornes de la route, pour vous avertir de fuir l'état d'hébètement qui suivra. Il est bien inutile, sachez-le, d'être envoyé dans le midi, à moins d'y emmener son âme, et mon âme est rarement avec moi ici. Je ne trouve plus la beauté. J'en ai perdu la clef, je ne peux qu'être placide et inerte, et voir les belles journées passer inutilement, les unes après les autres ; ne dites donc plus sans réfléchir que l'on gagne la liberté à être malade et que l'on va dans le midi, *via* un lit de malade. Ce n'est pas le vieil oiseau né libre qui obtient ainsi sa liberté ; mais je ne sais quel être entravé, les fers aux mains, incapable de jouir. C'est ce qui est argile dans l'homme » (1).

Il se croyait mourant, et en effet il était très malade ;

---

1. « As an intellectual being I have not yet begun to re-exist ; my immortal soul is still very nearly extinct ; but we must hope the best. Now, do take warning by me. I am set up by a beneficent providence at the corner of the road, to warn you to flee from the hebetude that is to follow. Being sent to the South is not much good unless you take your soul with you, you see ; and my soul is rarely with me here. I don't see much beauty. I have lost the key ; I can only be placid and inert, and see the bright days go past uselessly one after another, therefore don't talk foolishly with your mouth any more about getting liberty by being ill and going south via the sickbed. It is not the old free-born bird that gets thus to freedom ; but I know not what manacled and hidebound spirit, incapable of pleasure, the clay of a man. » Letter to Mrs Stiwell, November 1873.

l'air, le repos et le soleil le remirent cependant et il reprit goût à la vie. Il fit à l'hôtel quelques relations agréables ; il y avait surtout deux enfants qui le ravissaient. Il écrit à sa mère :

« La petite gamine russe n'a que deux ans et demi, elle parle six langues ! Elle et sa sœur sont la joie de ma vie. Hier au soir, elles dansaient. Oh ! c'était amusant. » — « Les enfants — voilà ma maladie » (1). Et puis plus tard : « Les enfants, c'est trop beau pour être vrai ! » (2)

Stevenson est si heureux à Menton qu'il a de la peine à quitter ce séjour, vers la fin de l'année. « Ce qui me retient ici c'est précisément ladite compagnie. Tous ces gens sont si gentils, si bons et si intelligents, et puis je ne les reverrai plus jamais, et l'idée de ce déplacement me cause une impression pénible (3). »

Vers le commencement du mois de mai, avant de rentrer en Ecosse, il passa quelques semaines à Paris, avec son cousin R. A. M. Stevenson. Une année d'absence, et la maladie, avaient fait beaucoup pour

---

1. « The little Russian kid is only two and a half : she speaks six languages. She and her sister... are the delight of my life. Last night I saw them all dancing — O it was jolly ; kids are what is the matter with me. » Letter to Mrs Thomas Stevenson, Janv. 1874.

2. « Children are certainly too good to be true. » Letter to Mrs Sitwell, January, 1874.

3. « What keeps me here is just precisely the said society. These people are so nice and kind and intelligent, and then as I shall never see them any more, I have a disagreeable feeling about making the move. » Letter to Mrs Thomas Stevenson, February 22, 1874. (Cité par G. Balfour, t. I, p. 117).

dissiper les troubles domestiques ; les relations entre le père et le fils furent reprises comme autrefois. Une pension suffisante lui fut accordée ; il avait toujours éprouvé un peu d'humeur d'être tenu si à court, car cela entravait sa liberté. Il fait part à Mrs Sitwell de son retour :

« Nous voilà installés au cottage de Swanston, Lothianburn, Edimbourg. Le jardin n'est pas encore bien garni, car nous sommes ici (comme vous le savez) à 600 pieds d'altitude. Il y fait très froid et il y a eu du grésil ce matin. Tout a un air d'hiver. Pourtant je me sens très en train, car j'ai fini mon (essai sur) Victor Hugo, et je me demande ce que je pourrai entreprendre maintenant... J'ai fait un arrangement avec mes parents. Je dois recevoir £ 84 par an... comme ma plume me rapportera sans doute bientôt quelque chose, je vais me trouver fort à l'aise. Nous sommes tous aussi heureux que possible ensemble ; voilà un grand point de gagné (1). »

Les directeurs auxquels S. Colvin avait présenté Stevenson le reçurent bien et lui demandèrent des articles pour leurs revues. Il travailla tout le mois de

1. « We are now at Swanston Cottage, Lothianburn, Edinburgh. The garden is but little clothed yet, for, you know, here we are six hundred feet above the sea. It is very cold, and has sleeted this morning. Everything wintry. I am very jolly, however, having finished Victor Hugo, and just looking round to see what I should next take up... I have made an arrangement with my people ; I am to have £ 84 a year... — and as I should soon make a good bit by my pen, I shall be very comfortable. We are all as jolly as can be together, so that is a great thing gained. » Letter to Mrs Sitwell, May 1874.

mai à Swanston, faisant surtout des critiques littéraires ; il semblait parfaitement heureux (1). La seule chose qui le chagrinât, c'était son impuissance à s'exprimer en prose ; la recherche du mot juste le tourmentait car, dès le début, il écrivit en artiste, avec le souci de la forme, et non en journaliste : « J'ai reçu une longue et aimable lettre de Leslie Stephen (2) aujourd'hui, à propos de mon Victor Hugo. Il l'a accepté, cela devrait me rendre joyeux, mais il n'en est rien... J'ai mauvaise opinion de moi-même aujourd'hui, peut-être parce que je viens de finir, sur les fables de Lord Lytton, le plus infect fatras qu'un éditeur ait jamais mis au panier. Si Morley (3) l'imprime, tant mieux, mais cela ébranlera le respect que j'ai pour lui » (4).

Une lettre à Sidney Colvin écrite vers cette époque nous rend compte de son ardeur au travail et de la dfficulté qu'il éprouve à écrire.

« Pardonnez-moi de vous ennuyer. Voici les épreuves de mon second article sur Knox (5). Jetez y un coup

---

1. Letter to Mrs Sitwell, May 1874.
2. Directeur du *Cornhill Maguzine*.
3. Morley, directeur du *Fortnightly*.
4. « I have received such a nice long letter (four sides) from Leslie Stephem to-day about my Victor Hugo. It is accepted. This ought to have made me gay, but it hasn't... I have been very cynical over myself to-day, partly, perhaps, because I have just finished some of the deedest rubbish about Lord Lytton's fables that an intelligent editor ever shot into his wastepaper basket. If Morley prints it I shall be glad, but my respect for him will be shaken. » Letter to Mrs Sitwell, May 1874.
5. John Knox and his relations to women. Cf. *Men and Books*.

d'œil, en bon camarade que vous êtes, et s'il y a quelque chose de trop énorme, renvoyez-le moi, souligné. Je n'ai aucune confiance en moi-même. Je me sens un vrai âne. Q'ai-je fait ? A peu près rien ; pourtant ce mois-ci j'ai travaillé de trois à cinq heures par jour, c'est-à-dire de une à trois heures de plus que mon docteur ne me le permet, et absolument sans résultat.

« Non, je ne puis pas écrire d'article pour le moment. Je pioche comme un enragé à mes histoires, et n'en peux rien tirer ; ma simplicité devient terne, ennuyeuse, ma passion sent le clinquant, la puérilité, l'énervement. Tant pis, dans dix ans, si je vis, j'aurai appris quelque chose, avec l'aide de Dieu. Je sais qu'en attendant il faut travailler (je cite Balzac) : *comme le mineur enfoui sous un éboulement. J'y parviendrai, nom de nom de nom* mais c'est long à venir (1) ».

---

1. Forgive my bothering you. Here is the proof of my second *Knox*. Glance it over, like a good fellow, and if there's anything very flagrant send it to me marked. I have no confidence in myself ; I feel such an ass. What have I been doing ? As near as I can calculate, nothing. And yet I have worked all this month from three to five hours a day, that is to say, from one to three hours more than my doctor allows me ; positively no result.

No, I can write no article just now ; I am *pioching*, like a madman, at my stories, and can make nothing of them ; my simplicity is tame and dull, my passion tinsel, boyish, hysterical. Never mind, ten years hence, if I live, I shall have learned, so help me God. I know one must work, in the meantime (so says Balzac) *comme le mineur enfoui sous un éboulement.*

J'y parviendrai, nom de nom de nom ! But it's a long look forward. » Letter to Sidney Colvin, February 1875.

Ce qui l'encouragea peut-être plus encore que l accueil fait par les directeurs de revues, ce fut une lettre que lui avait envoyée un ancien ami d'école. « Hier j'ai reçu une lettre qui m'a fait bien plaisir ; elle est d'un malheureux camarade de classe, qui a été malade tout l'hiver, et ne semble pas encore tout à fait remis. Il paraît très content de *Ordered South*. « Il y a un mois », me dit-il, « j'aurais à peine osé le « lire : aujourd'hui j'ai éprouvé en le lisant la même « sensation que j'ai eue le jour où j'ai pu me chauffer « au grand soleil pour la première fois », et il continue sur le même ton, c'est très encourageant (1) ».

Stevenson passa ainsi le mois de mai, travaillant tranquillement, et se sentant pour la première fois heureux à la maison. En juin, il alla rejoindre son ami S. Colvin ; et tous deux partirent à la campagne. M. Colvin, dans un article récent, nous a donné de leur séjour une description pleine de vie (2).

« Au mois de juin 1874 Stevenson et moi, nous prîmes ensemble un appartement à Hampstead. Stevenson avait alors vingt-quatre ans ; il était dans toute l'ardeur d'une adolescence à la fois brillante et tour-

---

1. « Yesterday I received a letter that gave me much pleasure from a poor fellow-student of mine, who has been all winter very ill, and seems to be but little better even now. He seems very much pleased with *Ordered South*. A month ago, he says, I could scarcely have ventured to read it ; to-day I felt on reading it as I did on the first day that I was able to sun myself a little in the open air. And much more to the like effect. It is very gratifying. » Letter to Mrs Sitwell, May 1874.

2. *The Hampstead Annual*, 1906, article by S. Corvin.

mentée, et cette ardeur allait parfois jusqu'à des accès de fièvre. Il y avait à peine un an qu'il avait fait la connaissance, dans le Suffolk, de ces nouveaux amis dont la bonne fortune fut de reconnaître son talent et de lui frayer le chemin dans le domaine de la littérature. Depuis cette époque il avait passé par une pénible crise de maladie nerveuse dont on trouve le récit dans l'essai *Ordered South.*

C'est aussi à cette période de sa vie qu'il fut élu membre du Savile Club ; il y exerça une influence vraiment étonnante quand on songe qu'il n'y séjournait jamais plus d'une semaine à la fois, ni plus de quatre à cinq semaines dans toute l'année » (2). S. Colvin cite ensuite un fait peu important en soi, mais qui nous donne une idée très vive de l'enthousiasme et de l'ardeur contenus du caractère de Stevenson :

« Un jour, occupé de mes propres affaires, j'aperçois Stevenson absorbé à regarder quelque chose par la fenêtre. Il se retourne, la mine rayonnante, la voix frémissante de joie, et me prie de venir voir aussi. Un groupe de fillettes sautait à la corde... Y avait-il jamais eu jeu plus divin ? Est-ce que j'avais de ma vie vu quelque chose d'aussi beau ? des enfants et une corde ! Surtout cette délicieuse enfant, la plus jeune, celle qui ne savait pas sauter (3). »

Cette ardeur et cet enthousiasme intenses ne se reflétaient pas avec une telle exagération dans ses

2. *Ibid.*, 1906.
3. *Ibid.*

écrits (1) ; il apprit dès le début à se restreindre, à se modérer, et à pratiquer toujours consciencieusement *l'art d'omettre*; il disait que le vrai artiste sait réfréner son tempérament, et ne laisse poindre, ni les exagérations personnelles, ni le coloris sentimental et grandiloquent permis dans la conversation (2) ; pour un tempérament comme le sien et à une époque où des auteurs tels que Carlyle, Macaulay et Ruskin chargeaient leur style de fleurs de rhétorique et d'images aux tons éclatants, il était méritoire de sa part de s'écrier : « Il n'y a qu'un seul art, celui d'omettre. Oh ! si je savais omettre, je ne chercherais aucun autre savoir. (3) »

L'hiver se passa tranquillement à Edimbourg, il préparait toujours ses examens de droit et comptait en finir à la fin de l'année ; il n'avait aucune envie de plaider, mais il voulait se faire recevoir avocat afin de plaire à son père. Ses moments de bonheur lui venaient des fréquents séjours qu'il faisait à Swanston, et d'une amitié nouvelle, contractée au mois de février avec le poète W. E. Henley. Cette amitié exerça pendant un certain temps une influence très grande sur la direction de sa pensée. Stevenson raconte dans une lettre leur première entrevue : « Hier Leslie Stephen, qui faisait ici une conférence, m'a fait visite et

1. Voir le même sujet dans un essai intitulé : *Movements of Young Children*. Misc. t. IV, Ed. éd.
2. *Technical Elements of Style*. Mircell. t. III. Ed. éd.
3. « There is but one art — to omit ! O if I knew how to omit, I would ask no other knowledge. » Letter to R. A. M. Stevenson, october 1883.

m'a conduit chez un pauvre jeune poète qui écrit pour sa revue, et qui est depuis dix-huit mois dans notre hôpital. Il était triste de le voir là, dans une petite chambre à deux lits, deux enfants malades dans l'autre lit. Stephen et moi nous étions sur deux chaises, et le pauvre jeune homme était assis dans son lit ; il avait les cheveux et la barbe tout emmêlés. S'il s'était trouvé dans le palais du roi, ou en plein air sous le ciel bleu, il n'aurait pu parler de façon plus enjouée. Il a appris tout seul deux langues depuis qu'il est là. Je vais tâcher de lui rendre service (1). » Ils devinrent vite amis, et Stevenson retourna souvent le voir, soit seul, soit avec son ami Baxter ou d'autres camarades : il lui prêtait ses volumes de Balzac (2), ils avaient des causeries longues et intimes. Henley était poète, il n'appartenait à aucune école, et avait des vues très larges sur toute question d'art et de littérature. Stevenson trouva en lui un esprit analogue au sien ; ils écrivirent plus tard des drames en collaboration.

---

1. « Yesterday, Leslie Stephen, who was down here to lecture, called on me and took me up to see a poor fellow, a poet who writes for him, and who has been eighteen months in our infirmery. It was very sad to see him there, in a little room with two beds, and a couple of sick children in the other bed ;... Stephen and I sat on a couple of chairs, and the poor fellow sat up in his bed with his hair and beard all tangled, and talked as cheerfully as if he had been in a King's palace, or the great King's palace of the blue air. He has taught himself two languages since he has been lying there. I shall try to be of use to him. » Letter to Mrs. Sitwell, February 1875.

2. Cf. *Book of Verses*, p. 47, by W. E. Henley.

CHAPITRE IV

Séjour à Fontainebleau (1875). Mrs Osbourne

Le mois d'avril 1875 fut marqué par la première visite que Stevenson fit à Fontainebleau.

Depuis cette époque il y retourna fréquemment et, pendant quelques années, habita autant la France que son propre pays (1). Il séjourna à Barbizon et à Grez en compagnie de son cousin R. A. M. Stevenson qui connaissait les recoins favoris des artistes.

Fontainebleau, (il nous le dit lui-même) (2) avec sa colonie d'artistes influença fortement sa pensée et son art ; c'est là qu'il apprit à connaître la valeur et la couleur des mots, la beauté de la forme et enfin la technique de l'art d'écrire.

Il écrit à Mrs Sitwell en ces termes : « Deux mots seulement pour vous dire que je me porte bien et que je suis heureux. Je passe toute la journée au grand air dans ma chère forêt... il y a quelques

---

1. *Chamber's Cyclopedia of English Literature*, t. III, p. 699, éd. 1903.

2, Cf. *Across the Plains*, article Fontainebleau, et Forest notes dans l'édition d'Edimbourg, misc., I. IV.

oiseaux chanteurs et un coucou ; tous les arbres fruitiers sont en fleurs, et les hêtres mettent du soleil dans un endroit ombreux. Je vais déjà mieux, ne vous inquiétez pas de ma santé ; tout d'abord, j'ai été sérieusement malade, aussi mal que je le suis depuis près d'un an, mais la forêt commence à agir sur moi, ainsi que l'air, le soleil, et l'odeur des pins ; si je pouvais rester un mois ici je serais complètement remis. (1) »

Un jeune homme du tempérament de Stevenson, toujours en révolte contre les lois et les formes reçues, jouissait de la vie libre et un peu bohême des artistes de Barbizon. C'était pour lui l'existence idéale qu'il avait rêvée : « L'auberge Siron, cette excellente caserne d'artistes, était administrée d'après des principes faciles. A n'importe quelle heure de la nuit après avoir erré dans la forêt, vous alliez vous-même à la salle de billard vous servir de liqueurs, ou bien vous descendiez à la cave et reveniez chargé de bière ou de vin. Les Siron étaient tous plongés dans le sommeil ; il n'y avait personne pour s'opposer à vos incursions, mais à la fin de la semaine on faisait une

---

1. This is just a line to say I am well and happy. I am here in my dear forest all day in the open air. There are one or two song birds and a cuckoo ; all the fruit-trees are in flower, and the beeches make sunshine in a shady place. I begin to go all right; you need not be vexed about my health : I really was ill at first, as bad as I have been for nearly a year ; but the forest begins to work, and the air, and the sun and the smell of the pines. If I could stay a month here, I should be as right as possible. Letter to Mrs Sitwell, April 1875.

estimation ; la masse, divisée en parties inégales, s'ajoutait au compte de chacun, sous la rubrique : *estrats*. La plus forte contribution était imposée aux plus tolérants ; et la note s'allongeait en raison directe de votre indulgence naturelle. A n'importe quelle heure du matin aussi, on vous servait votre café ou votre lait froid, et vous partiez pour la forêt. Les colombes vous avaient peut-être éveillé, en voltigeant dans la chambre, et l'arome de la forêt venait vous trouver sur le seuil de l'auberge (1).

La maison était en principe ouverte à tout venant ; en réalité c'était une espèce de cercle. Les convives se protégeaient eux-mêmes, et par là protégeaient Siron. Tout formalisme étant mis de côté on exigeait d'autant plus rigoureusement une indispensable courtoisie, le nouveau venu était obligé de sonder le terrain ; et s'il manquait aux usages non définis de la

---

1. « Siron's inn, that excellent artists barrack, was managed upon easy principles. At any hour of the night, when you returned from wandering in the forest, you went to the billiard-room and helped yourself to liquors, or descended to the cellar and returned laden with beer or wine. The Sirons were all locked in slumber: there was none to check your inroads ; only at the week's end a computation was made, the gross sum was divided. and a varying share set down to every lodger's name under the rubric : *estrats*. Upon the more long-suffering the larger tax was levied ; and your bill lengthened in a direct proportion to the easiness of your disposition. At any hour of the morning, again, you could get your coffee or cold milk, and set forth into the forest. The doves had perhaps wakened you, fluttering into your chamber, and on the threshold of the inn you were met by the aroma of the forest. » *Across the Plains*, **Fontainebleau.**

société, il en était puni sur-le-champ... J'ai vu des gens chassés de Barbizon ; il serait difficile d'exprimer par des paroles quelle avait été leur faute, mais ils méritaient leur sort. Il s'étaient montrés indignes de jouir des libertés de la corporation... Cette singulière société est purement française, composée des vertus et peut-être des défauts français ; les Anglais ne pourraient pas l'imiter. La rudesse, l'impatience, l'égoïsme plus apparent, et même l'ardeur de l'amitié chez l'Anglo-Saxon démembreraient rapidement une telle république (1). »

Les parents de Stevenson s'étant plaints de ses voyages continuels, il écrivit à sa mère à ce sujet une lettre assez caractéristique : « Ne te froisse pas de mes absences continuelles. Il faut que tu comprennes que je serai plus ou moins nomade toute ma vie. Tu ne sais pas combien ardemment je le désirais autrefois, quand j'allais voir partir les trains, et que j'avais

---

1. Theoretically, the house was open to all comers ; practically, it was a kind of club. The guests protected themselves. and, in so doing, they protected Siron. Formal manners being laid aside, essential courtesy was the more rigidly exacted ; the new arrival had to feel the pulse of the society and a breach of its undefined observances was promptly punished... I have seen people driven forth from Barbizon ; it would be difficult to say in words what they had done, but they deserved their fate. They had shown themselves unworthy to enjoy these corporate freedoms ;... This singular society is purely French, a creature of French virtues, and possibly of French defects. It cannot be imitated by the English. The roughness, the impatience. the more obvious selfishness, and even the more ardent friendships of the Anglo-Saxon, speedily dismember such a commonwealth. ». *Across the Plains*, Fontainebleau.

envie de m'en aller avec eux. Et puis maintenant que le sol est un peu plus ferme sous mes pas, il faut que tu considères mes habitudes nomades comme faisant partie de moi-même. Attends un peu que j'aie pris mon essor, et tu verras que je passerai chez toi la plus grande partie de ma vie ; prends-moi comme je suis, et laisse-moi du temps. Il faut bien que je vagabonde un peu, et après tout, n'est-ce pas ta faute ? Tu n'aurais pas dû avoir un chemineau pour fils. (1) »

Il rentra chez lui, fortifié par son séjour dans la forêt, et plein d'enthousiasme pour son art. Il continua tranquillement ses études à l'Université d'Edimbourg et le 14 juillet 1875, fut reçu avocat au barreau écossais. Aussitôt débarrassé de cette corvée il retourna à Fontainebleau avec l'intention de s'adonner entièrement aux lettres ; il étudia les auteurs français du XVIe siècle, il se prit d'enthousiasme pour Villon et pour Charles d'Orléans, il voulut les faire connaître davantage en Angleterre (2).

1. You must not be vexed at my absences. You must understand that I shall be a nomad, more or less, until my days be done. You don't know how much I used to long for it in old days, how I used to go and look at the trains leaving, and wish to go with them. And now, you know, that I have a little more that is solid under my feet, you must take my nomadic habits as a part of me. Just wait till I am in swing, and you will see that I shall pass more of my life with you than elsewhere; only take me as I am, and give me time. I *must* be a bit of a vagabond; it's your own fault, after all, isn't it? You shouldn't have had a tramp for a son. » Letter to Mrs Thomas Stevenson, 16 October 1874. (Cité par G. Balfour).

2. Cf. Edinburgh : *Picturesques notes* by R. L. Stevenson.

Cf. aussi les essais dans *Familiar studies of Men and Books*.

Deux ans plus tard, il composa sur Villon (1) une étude dont la valeur a été appréciée par des critiques français eux-mêmes. En France il lui était facile de se consacrer entièrement à la littérature, mais une fois rentré à Edimbourg, il vit que ses parents prenaient au sérieux sa profession et que, pour leur plaire, il lui fallait aller régulièrement au Palais de justice, et y perdre ses matinées à marcher de long en large dans la salle des Pas-Perdus. Il s'en vengea plus tard en écrivant une page satirique sur la méthode de travail des avocats d'Edimbourg : « Une porte à double battant ouvre sur une salle au plafond sculpté, ornée de portraits et de statues d'hommes de loi ; éclairée par les fenêtres à vitraux, et chauffée par des feux immenses. C'est *la salle des Pas-Perdus* du barreau écossais. Une coutume féroce veut que les jeunes gens désœuvrés se promènent là de dix heures à deux. D'un bout à l'autre vont et viennent, seuls, par couples, ou par trois, les robes et les perruques... Il y a dix ou vingt ans que des hommes intelligents marchent là chaque jour, sans obtenir la plus petite affaire ni recevoir un schilling de rémunération ; avaler de la poussière... se nourrir l'esprit de cancans, entendre les trois quarts d'un procès et boire un verre de Xérès, souhaiter ardemment l'heure à laquelle il sera possible d'enlever son déguisement et de consacrer au golf le reste de son après-midi, faire ainsi jour après jour,

1. *Familiar Studies of Men and Books.*

année sur année, paraîtra sans doute peu de chose à qui n'en aura pas fait l'expérience ! Mais ceux qui l'ont tentée sont d'un autre avis, et considèrent cette forme d'indolence comme la plus pénible (1). »

Stevenson trouva moyen cependant d'achever un essai sur Burns (2), un autre sur Fontainebleau (3) et un troisième sur Charles d'Orléans (4).

Pendant l'été il voyagea, d'abord dans les Highlands, ensuite en Belgique (5).

En automne, il retourna à Fontainebleau pour la troisième fois, et cette fois la forêt eut sur lui une influence toute nouvelle, car il y rencontra celle qui allait devenir sa femme.

---

1. « A pair of swing doors gives admittance to a hall with a carved roof, hung with legal portraits, adorned with legal statuary, lighted by windows of painted glass, and warmed by three vast fires. This, the *salle des pas perdus* of the Scottish Bar. Here, by a ferocious custom, idle youths must promenade from ten till two. From end to end singly or in pairs or trios, the gowns and wigs go back and forward... Intelligent men have been walking here daily for ten or twenty years without a rag of business or a shilling of reward... To breathe dust and bombazine, to hear three parts of a case and drink a glass of sherry, to feed the mind on cackling gossip, to long with indescribable longings for the hour when a man may slip out of his travesty and devote himself to golf for the rest of the afternoon and to do this day by day and year by year may seem so small a thing to the inexperienced ! But those who have made the experiment are of a different way of thinking, and count it the most arduous form of idleness. » Edinburgh ; *Picturesque Notes*.

2. *Familiar Studies of Men and Books*.

3. *Across the Plains*.

4. *Familiar Studies*, etc.

5. Le récit de ce voyage est contenu dans *An Inland Voyage*.

Il était contraire, comme nous l'avons dit, aux règlements de l'auberge de Grez ou de Barbizon, d'admettre d'autres personnes que des artistes ; les femmes étaient généralement exclues. Un jour cependant une dame américaine et sa fille se présentèrent à Grez ; elles étaient artistes toutes les deux ; elles étudiaient sous la direction du peintre Julien. Elles furent reçues au mécontentement du petit groupe. Stevenson, avait été placé à côté de Madame Osbourne (c'est ainsi que s'appelait la nouvelle sociétaire), il lui faisait les honneurs de la maison. Il semble que, des deux côtés, ce fut un coup de foudre.

Il fut attiré, non par sa beauté, mais par le charme magnétique de sa personnalité. Les indigènes des îles Pacifiques, parmi lesquels elle habita plus tard, subirent égalcment ce mystérieux attrait qui émanait d'elle, et l'appelèrent « la Sorcière de la montagne » Les camarades de Stevenson, qui le croyaient amoureux de la jeune fille, furent très étonnés au bout de quelques jours de s'apercevoir que c'était à la mère, de dix ans plus âgée que lui-même, qu'il s'intéressait. Ils s'occupèrent alors de la jeune fille et laissèrent tout loisir à Stevenson de mieux connaître Mme Osbourne. Ceux-ci se découvrirent bien des traits communs ; tous deux avaient la même horreur des lois établies, des formes reçues, tous deux adoraient la France, tous deux avaient le même goût du surnaturel.

Que faisait-elle à Paris avec sa fille? était-elle veuve, était-elle divorcée ? Stevenson se posait ces ques-

tions avec une vive anxiété, et il apprit bientôt qu'elle avait fait un mariage malheureux, qu'elle avait laissé son mari en Californie pour venir s'établir en France à cause de l'éducation de ses enfants, un fils et une fille. Stevenson resta tout l'automne à Fontainebleau et passa l'hiver, allant d'Edimbourg à Londres et à Paris, et tâchant de voir Mme Osbourne le plus souvent possible.

La correspondance fait défaut à cette époque de la vie de Stevenson, mais ses voyages fréquents à l'étranger et en Angleterre permettent de supposer qu'il avait définitivement renoncé à la carrière d'avocat. Avait-il réussi à convaincre son père de la force de sa vocation littéraire ? Toujours est-il qu'il passa l'hiver à Paris et y prit congé de Mme Osbourne. Elle se trouvait obligée de rentrer en Californie. La séparation fut cruelle, car aucun d'eux ne voyait d'espoir pour l'avenir. Mme Osbourne ne semble pas avoir songé au divorce à ce moment-là. Resté seul, Stevenson tâcha d'oublier son chagrin en travaillant, et en effet cette période est la plus productive qu'il ait connue ; il écrit à un ami : « Je médite quantité de travaux ; dès que j'aurai du loisir, je les exécuterai rapidement ; quel bienfait que le travail ! Je ne pourrais supporter la vie sans cela ; comme je me réjouis de m'être voué aux lettres ! combien cela m'aide ! (1) »

1. « I am getting a lot of work ready in my mind, and as soon as I am able to square my elbows, I shall put it through my hands rapidly. What a blessing work is ! I don't think I could face life without it ; and how glad I am I took to literature ! It helps me so much ». Cité par G. Balfour.

La plupart de ses articles dans *Virginibus Puerisque* datent de cette époque. Il voyagea pour se distraire ; il alla à pied et à dos d'âne dans les Cévennes, il faisait des efforts héroïques pour ne perdre ni son courage ni sa gaieté, mais, malgré tout, une note de tristesse perce dans le journal qu'il a tenu et qui plus tard se transforma en un livre analogue à son *Inland Voyage* (1) « J'ai entendu pas bien loin, une femme chanter une vieille, triste et interminable ballade. Je crois qu'il s'agissait d'amour et de *bel amoureux*. J'aurais voulu saisir la mélodie et lui répondre tout en marchant dans mon invisible chemin boisé, unissant dans une même trame mes propres pensées avec les siennes comme Pippa dans le poème (2). Qu'aurais-je pu lui dire ? Assez peu de chose et cependant tout ce que le cœur désire : que la vie donne pour reprendre ensuite ; qu'elle rapproche les amoureux seulement pour les envoyer en des pays lointains, exotiques ; que l'amour, cependant, est le grand talisman qui fait du monde un beau jardin ; que l'espérance, enfin, vient à tous et dure plus longtemps que les accidents de la vie ; qu'elle atteint d'une main tremblante l'au-delà de la mort et du tombeau (3).

---

1. *Travels with a Donkey in the Cévennes.*

2. R. Browning, « *Pippa Passes* ».

3. « I heard the voice of a woman singing some sad, old, endless ballad not far off. It seemed to be about love and a *bel amoureux*, her handsome sweetheart ; and I wished I could have taken up the strain and answered her, as I went on upon my invisible woodland way, weaving, like Pippa in the poem, my own thoughts with hers. What could I have told her ? Little enough ; and yet all

L'année 1878 est marquée par la publication de son premier livre (1) *An Inland Voyage*. Jusqu'alors Stevenson s'était contenté d'essais et d'articles de revues sur des sujets littéraires. C'est l'année aussi de sa première œuvre d'imagination pure. Son conte est une sorte de petit poème en prose qui, selon certains critiques, est un chef-d'œuvre (2). Il ne faut jamais oublier que Stevenson débuta par des essais et des récits de voyage, pour arriver ensuite au conte et aboutir au développement complet de son talent par le roman écossais tel que *Weir of Hermiston*. L'*Inland Voyage* paraît avoir été bien reçu, dans une lettre à sa mère il écrit : « A propos des critiques, j'ai été plus surpris que n'importe qui. L'effet que cela a produit en moi est celui de la honte. S'ils ont tant aimé cela j'aurais dû leur donner quelque chose de mieux, voilà tout et je tâcherai de le faire. Cela me paraît étrange, malgré tout ! je ne comprends pas la vogue » (3).

the heart requires. How the world gives and takes away. and brings sweethearts near only to separate them again into distant and strange lands ; but to love is the great amulet which makes the world a garden ; and « hope, which comes to all », outwears the accidents of life, and reaches with tremulous hand beyond the grave and death. » *Travels with a Donkey in the Cévennes.*

1. *An Inland Voyage*, et plus tard dans la même année, *Picturesque Notes on Edinburgh.*

2. « Will o'the Mill ». Cf. Mackail, *Chamber's Cyclopedia*, ed. 1903, t. III, p. 699.

3. « About criticisms, I was more surprised at the tone of the critics than I suppose any one else. And the effect it has produced in me is one of shame. If they liked that so much, I ought to have given them something better, that's all. And I shall try to do so. Still, it strikes me as odd ; and I don't understand the vogue ». Letter to Mrs Thomas Stevenson, june 1878.

Malgré ses fréquents déplacements et son assiduité au travail, il ne peut oublier Mme Osbourne, là-bas, en Californie. Avant de la rencontrer il n'avait jamais été amoureux, il ne comprenait pas les jeunes filles et fuyait leur société ; aucune femme n'avait joué de rôle dans sa vie, sauf Mrs Sitwell, qui avait été pour lui une autre mère, une tendre conseillère.

Mme Osbourne semble lui avoir écrit d'abord des lettres rassurantes. Mais bientôt elle se plaint du mauvais état de sa santé et de la vie qu'elle mène avec son mari. Il ne lui est plus possible de reprendre l'existence en commun et elle songe à demander le divorce.

Ces nouvelles tourmentèrent beaucoup Stevenson ; il ne pouvait voir clairement où était son devoir, et il passa l'hiver de 1879 dans des incertitudes cruelles. Lui, qui jusqu'alors avait si bien su cacher sa tristesse, (car il soutenait qu'on n'avait pas le droit d'avouer ses souffrances physiques ou morales), il laisse échapper des cris douloureux comme celui-ci : « Mon enthousiasme m'a quelque peu abandonné. Je vous envie votre femme, votre intérieur, votre enfant, j'allais ajouter : votre chat. Il y aurait des chats dans ma maison aussi, si seulement j'en avais une ! Je puis vous paraître « la personnification de la vie » ; je vous assure qu'en réalité ma vie est la personnification de l'attente, et c'est une bien piètre créature. (1) »

---

1. « My enthusiam has kind of dropped from me. I envy

you your wife, your home, your child. I was going to say your cat. There would be cats in my home too if I could but get it. I may seem to you *the impersonation of life*, but my life is the impersonation of waiting, and that's a poor creature ». Letter to Ed. Gosse, Edinburgh, July 29, 1879.

CHAPITRE V

Stevenson en Californie (1879-1880)

Le lendemain même, le 30 juillet 1879, Stevenson semble s'être décidé à partir pour la Californie. C'est qu'il avait reçu des nouvelles plus inquiétantes sur la santé de Mme Osbourne. Il partit un soir, sans dire un mot à ses parents, et alla faire ses préparatifs à Londres. Il savait trop bien que son père et sa mère n'approuveraient pas son projet. En Ecosse, encore plus qu'en Angleterre, le mot de femme divorcée se prononce tout bas. Ses amis de Londres firent leur possible pour l'empêcher de partir, mais rien ne put le dissuader, et, le 7 août, il s'embarqua sur la *Devonia*, à destination de New-York. Il se rendait bien compte des difficultés du voyage : il savait quel chagrin profond il allait faire à ses parents ; il savait surtout que l'écrivain qui se refuse à être journaliste gagne très péniblement un maigre salaire, assez pour son propre entretien, mais trop peu pour faire vivre une famille. Il avait bien réfléchi, et néanmoins il partait avec l'intention d'épouser Mme Osbourne, car il ne pouvait plus vivre heureux sans elle. Il lui fallait tout son courage cependant, et c'est



peut-être alors qu'il a écrit : « Le courage est la principale vertu, car toutes les autres en découlent... à tout prix il faut cultiver le courage (1). »

Il résolut d'économiser le plus possible et dans cette intention fit le trajet de Londres à San Francisco comme émigré. L'idée de voyager sur l'entrepont ne lui déplaisait guère. Il préféra toujours la société du prolétariat à celle de la bourgeoisie aisée, et puis il voulait connaître par lui-même ce qu'est la véritable pauvreté ; il voulait pénétrer à fond le genre de vie et la pensée de ces malheureux qui s'expatrient dans l'espoir de mieux réussir ailleurs... (2)

Stevenson n'avait pas tenu compte de sa santé délicate, et il succomba bientôt au mauvais régime et au manque d'air. Il avait essayé de travailler, de noter ses réflexions pour en composer un livre. Il rédigea également une histoire qu'il espérait faire publier ; une fois débarqué à New-York. Ce qu'il a écrit est médiocre, peu digne de lui, mais cette médiocrité s'explique lorsque l'on comprend dans quelles circonstances le récit fut composé (3) : « J'ai fini mon histoire, l'écriture n'est pas bonne à cause des caprices du navire ; 31 pages en dix jours sur mer, ce n'est pas mal... Je

1. *Reflexions and Remarks on Human Life*. Misc., t. IV. Ed. ed.
2. Voir son livre sur cette période de sa vie : *Across the Plains* et *An Amateur Emigrant* : Travels, vol. III. Ed. ed.
3. « The Story of a Lie », *Tales and Fantasies*, vol II, Ed. éd.

ne vais pas très bien ; la mauvaise nourriture, l'air vicié et le grand travail ont eu raison de moi. Mais j'ai toujours de l'entrain. Le voyage a été très intéressant et me fournira, sinon une série d'articles pour le *Pall Mall*, du moins la première partie d'un nouveau livre. Ce qui m'a le plus fatigué, c'est d'avoir essayé de prendre des notes sur ce sujet. En vérité j'ai travaillé comme un cheval, et je suis maintenant aussi fatigué qu'un âne. Si j'ai encore à aller loin en chemin de fer, mes jolis os seulement arriveront à bon port. Adieu à vous tous... Que vais-je trouver là-bas ? je n'ose pas y songer » (1).

Il débarqua à New-York et passa la nuit dans une auberge à vingt sous la nuit. Le lendemain il alla voir des directeurs de revues qui tous le reçurent très mal. Le même soir il se remit en route ; « Je continue mon voyage, ce soir, si possible, si non, demain ; le train des émigrants met de dix à quatorze jours pour faire le trajet » (2) ; et plus tard : « Je suis en chemin

1. « I have finished my story. The handwriting is not good because of the ship's misconduct : thirty-one pages in ten days at sea is not bad... I am not very well ; bad food, bad air, and hard work have brought me down. But the spirits keep good. The voyage has been most interesting, and will make, if not a series of *Pall Mall* articles, at least the first part of a new book. The last weight on me has been trying to keep notes for this purpose. Indeed, I have worked like a horse, and am now as tired as a donkey. If I should have to push on far by rail, I shall bring nothing but my fine bones to port.

Good-bye to you all... What shall I find over there ? I dare not wonder. » Letter to S. Colvin, August 1879.

2. « I go on my way to-night, if I can ; if not, to-morrow : emigrant train ten to fourteen days' journey. » Letter to S. Colvin, August 1879.

de fer entre Pittsburgh et Chicago... je surveille d'un œil un mioche dont la mère est endormie, de l'autre je vous écris... Je suis arrivé à New-York dimanche soir, et lundi à cinq heures nous étions déjà en route pour l'Ouest. Nous sommes maintenant au mercredi, dix heures du matin, de sorte que j'ai déjà passé quarante heures environ en wagon. Il est impossible de s'étendre, ce qui doit finir par être très fatigant. Je ne me figurais pas combien il est facile de se suicider... Il y a déjà quelque temps que je suis mort. Je ne sais qui voyage... L'homme mène une existence inutile tant qu'il n'a pas tout osé. Il me semble maintenant que j'ai tout osé et que je suis par conséquent devenu un homme. « *Si votre foi est aussi grande qu'une graine de moutarde* » — c'est vrai ! A présent ma foi est aussi grande qu'un étui à cigares. Je ne m'avouerai pas vaincu ; je ne crains ni l'homme ni la mauvaise chance » (1).

---

1. « I am in the cars between Pittsburgh and Chicago... I am taking charge of a kid, whose mother is asleep, with one eye while I write you this with the other. I reached N. Y. Sunday night ; and by five o'clock Monday, was under way for the West. It is now about ten on Wednesday morning, so I have already been about forty hours in the cars. It is impossible to lie down in them, which must end by being very wearying.

I had no idea how easy it was to commit suicide... I died a while ago ; I do not know who it is that is travelling... No man is any use until he has dared everything ; I feel just now as if I had, and so might become a man. « If e ! have faith like a grain of mustard seed. » That is so true y ! Just now I have faith as big as a cigar-case ; I will not say die, and do not fear man nor fortune. » Letter to S. Colvin, August 1879.

Dans une lettre adressée à Henley nous retrouvons la même énergie, le même courage devant les difficultés qui l'accablaient : « Je jouis d'une grande sérénité d'âme, je sais que je fais bien ; personne ne le croira, mais cela m'est égal » (1).

Stevenson arriva enfin le 30 août à San Francisco, plus mort que vif. Il y apprit que Mme Osbourne se portait mieux. Satisfait pour le moment, il partit seul à la montagne afin de se remettre de sa grande fatigue. Il dressa sa tente en plein air à quelque distance de Monterey ; pendant deux nuits, il vécut là dans une espèce de torpeur, deux *rancheros* le trouvèrent et le ranimèrent. Sans eux, il est probable qu'il eût succombé, tant sa faiblesse était grande. « Voilà, écrit-il, une nouvelle étape dans ma vie. J'habite une ferme à chèvres d'Angora dans les montagnes de Sainte-Lucie, à 18 milles de Monterey. J'avais dressé ma tente, mais je devins si malade que les deux rancheros m'ont recueilli et soigné. L'un est un vieux chasseur d'ours, âgé de soixante-douze ans, qui fut capitaine lors de la guerre du Mexique ; l'autre est un pélerin... L'affaire capitale de ma vie n'avance guère. Je travaille à mes notes de voyage... je ne nierai pas qu'aujourd'hui je me sente un peu solitaire, mais je ne crains pas de continuer, car je sais que je fais bien. Je n'ai reçu aucune nouvelle d'Angleterre... » (2)

1. « Peace of mind I enjoy with extreme serenity ; I am doing right ; I know no one will think so ; and don't care ». Letter to W. Henley, August, 1879,

2. « Here is another curious start in my life. I am living at an Angora goat-ranch, in the Coast Line Mountains,

A la fin de septembre Stevenson s'installa à Monterey même, et y resta jusqu'au mois de décembre.

Monterey, l'ancienne capitale de la Califormie, était alors une jolie petite ville dont tous les habitants se se connaissaient.

Stevenson ne s'y trouva pas isolé (1). Il logeait chez le docteur, un Français, et allait prendre ses repas dans un restaurant tenu par un autre Français nommé Simoneau : la simplicité de la maison et quelques mauvais tableaux sur les murs lui rappelaient les séjours à Fontainebleau. Il discutait pendant des heures avec Simoneau ou bien faisait une partie d'échecs avec lui, et c'était là toute sa distraction. Il travaillait beaucoup, il écrivit son livre de voyage et commença une petite histoire qu'il n'a cependant jamais achevée (2).

Les nouvelles de Mme Osbourne étaient toujours peu rassurantes. Aux craintes de Stevenson sur ce sujet vinrent s'ajouter d'accablantes difficultés d'argent. Il souffrait aussi du silence de ses parents. En trois mois il n'avait reçu en tout que cinq ou six lettres d'Europe.

---

eighteen miles from Monterey. I was camping out, but got so sick that the two rancheros took me in and tended me. One is an old bear-hunter, seventy-two years old, and a captain from the Mexican war ; the other a pilgrim... The business of my life stands pretty nigh still. I work at my notes of the voyage... I will not deny that I feel lonely to-day ; but I do not fear to go on, for I am doing right. I have not yet had a word from England... » Letter to S. Colvin, September 1879.

1. Cf. The Old Pacific Capital, *Across the Rains*.

2. *A Vendetta in the West*.

Au commencement de décembre il s'alita de nouveau avec une forte pleurésie, il avait trop travaillé, trop souffert, trop lutté. Cette rechute l'attrista fort ; depuis six ans il n'avait eu d'attaque aux poumons et il s'était cru guéri de ce côté-là. Il écrit à Ed. Gosse : « J'ai près de trente ans maintenant, et si je ne parviens pas bientôt à me reposer, je vous le dis en toute confiance, je ne verrai pas ma trente-et-unième année. Ma santé s'est affaiblie l'hiver dernier ; depuis lors, je n'ai eu que des moments de santé incertaine. Cette pleurésie, chose peu importante en elle-même, m'a causé une déception profonde, et fait époque dans ma vie. Il n'entrait plus dans mes habitudes d'avoir une pleurésie, sans rime ni raison... il y a près de six ans que je n'ai été obligé de garder le lit pendant plus de vingt-quatre heures (1). »

Cependant sa gaieté et son courage ne l'abandonnaient jamais complètement. Il espérait toujours un meilleur état de choses, il avait confiance en lui-même, il savait que, malgré la peine infligée à ses parents, il avait eu raison de venir en Amérique. Il n'était pas dans sa nature de se laisser abattre. Son fonds d'énergie

---

1. « I am going for thirty now : and unless I can snatch a little rest before long, I have, I may tell you in confidence, no hope of seeing thirty-one. My health began to break last winter, and has given me but fitful times since then. This pleurisy, though but a slight affair in itself, was a huge disappointment to me, and marked an epoch. To start a pleurisy about nothing... was not my habit in past days ; and it is six years..., since I was obliged to spend twenty-four hours in bed. » Letter to Ed. Gosse, Monterey, 8 December 1879.

et d'héroïsme était trop grand. Cette attitude si caractéristique de Stevenson en face des difficultés de l'existence s'exprime dans toute son œuvre mais plus particulièrement encore dans le poème : « If this were Faith » (1). Ces beaux vers nous apprennent mieux que des volumes d'explications quelle fut la trempe de son caractère, et quelle fut sa conception de la religion et de la vie.

Sentir, malgré l'eau noire du bourbier et le cloaque de la vase,
Des veines de gloire et de feu
Me traverser, me transpercer, me pénétrer ;
Etre envahi par une secrète aspiration vers la gloire,
Avoir le cœur plein de l'honneur du combat et frémir de la joie du soldat,
Lutter toujours pour échouer, et quand même reprendre la lutte,
Etre terrassé sous les coups et pourtant se relever,
Se battre pour l'ombre d'un mot, ou pour l'invisible,
N'avoir, la nuit pour oreiller, que le fragment d'un espoir brisé,
Et se dire pourtant que ce qui est juste est juste et que la vie plus douce naîtra comme une fleur de l'adversité.
Si cela, Seigneur, pouvait suffire ? (2).

1. *Songs of Travel If this were faith.* Cf. aussi le poème dans *Underwoods* : It is not yours, O Mother, to complain.

2.

If to feel, in the ink of the Slough
And the sink of the mire,
Veins of glory and fire
Run through and transpierce and transpire,

Vers le milieu de décembre les nouvelles de Mme Osbourne étant meilleures, Stevenson partit pour San Francisco. Il voulait être plus près d'elle et il avait aussi l'intention de chercher du travail. Il passa cependant un Noël fort triste et solitaire dans cette grande cité cosmopolite où la vie faisait contraste avec celle qu'il avait menée à Monterey. Là, tous se connaissaient et se donnaient rendez-vous chez Simoneau. Il écrit à S. Colvin : « Depuis quatre jours je n'ai parlé à personne sauf à l'homme et à la femme chez qui je loge ; ou aux garçons de café. Ce n'est pas une façon bien gaie de passer la journée de Noël, n'est-ce pas ? » (1).

Il habite une petite chambre garnie et prend ses repas au restaurant ; il mange le moins possible. Au début de son séjour, il se payait des dîners à 2 fr. 50. Mais dès le milieu de janvier, ses ressources commençant à s'épuiser, il se contente d'un dîner à 1 fr. 25 (2).

And a secret purpose of glory in every part,
And the answering glory of battle fill my heart ;
To thrill with the joy of girded men :
To go on for ever and fail and go on again
And be mauled to the earth and arise
And contend for the shade of a word and a thing not seen [with the eyes,
With the half of a broken hope for a pillow at night
That somehow the right is the right
And the smooth shall bloom from the rough :
Lord, if that were enough?

Songs of Travel. « If this were Faith ? »

1. For four days I have spoken to no one but to my landlady or landlord or to restaurant waiters. This is not a gay way to pass Christmas, is it ? » To . S. Colvin. December 26, 1879.

2. To S. Colvin, January 10, 1880. To Charles Baxter, January 26, 1880.

Il travaillait mal avec un tel régime. Il s'essayait à différents genres : récits de voyage, essais, contes, roman sentimental (1), il voulait à tout prix faire de l'argent, car il envisageait la possibilité prochaine de mourir de faim (2).

Au mois de mars, l'enfant des personnes chez lesquelles il logeait tomba dangereusement malade, et comme s'il n'avait pas assez déjà de ses propres souffrances et de sa propre fatigue, il se mit à veiller et à soigner le petit nuit et jour. Il envoie un mot à S. Colvin : « L'enfant de mon propriétaire, âgé de quatre ans, se meurt dans la maison. Oh ! comme il souffre ! Cela m'a rendu tout à fait malade. Jamais, jamais je n'aurai d'enfants, je suis guéri de cette folie-là » (3).

Quelques jours après il tomba lui-même gravement malade et fut pendant six semaines entre la vie et la mort ; les symptômes les plus graves d'une maladie de poitrine se déclarèrent, et, sans les bons soins du docteur et de Mme Osbourne (4), il aurait succombé. Au mois d'avril, il va assez bien pour écrire à Ed. Gosse en ces termes : « Vous n'avez pas répondu

---

1. Il esquisse : *Prince Otto*. To Henley, February 1880.
2. Cf. son roman du *Wrecker* (1892) pour les descriptions de sa vie à San Francisco.
3. « My landlord and landlady's little four-year-old child is dying in the house ; and O, what he has suffered. It has really affected my health. O never, never any family for me ! I am cured of that ! » Letter to S. Colvin, March 1880.
4. Elle venait d'obtenir son divorce, et par bonheur put aller le soigner.

à ma dernière lettre, et vous vous en repentirez, j'en suis sûr, quand vous saurez combien j'ai été près de l'autre monde. « Pendant six semaines on douta de ma guérison, c'était jouer la vie à pile ou face, mais j'ai gagné la partie, cette fois encore, et Pluton s'en est allé tout penaud. Ce n'est pas la première fois, et cela ne sera pas la dernière, que je fais une partie avec ce monsieur-là... J'ai été très malade, une phtisie galopante m'a presque emporté, j'ai eu des sueurs froides, des quintes de toux qui me terrassaient, des faiblesses pendant lesquelles je perdais l'usage de la parole ; j'ai eu de la fièvre, bref, j'ai passé par tous les plus vilains symptômes de la maladie. J'ai lieu de bénir Dieu, celle qui va devenir ma femme et un certain Dr Bamford (nom qui ferait horreur à la muse) pour m'être tiré de tout ceci. Grâce à eux j'ai repris pied sur un petit monticule de terre ferme ; j'ai recouvré l'espoir en l'avenir, et le désir de vivre ; et pourtant je n'avais point envie de mourir. Seulement je me sentais incapable de soutenir plus longtemps ce rôle brutal de fantoche humain... Dès l'approche de la belle saison je partirai pour la montagne, je me marierai en route et j'élèverai l'autel de la famille au milieu des pins, à une hauteur de 3.000 pieds » (1).

Ses parents avaient appris la nouvelle de sa mala-

1. « You have not answered my last ; and I know you will repent when you hear how near I have been to another world. For about six weeks I have been in utter doubt ; it was a toss-up for life or death all that time ; but I won the toss, sir, and Hades went off once more discomfited. This is not the first time, nor will it be the last, that I

die, et en même temps celle de son prochain mariage. Ils comprirent alors les motifs secrets de son départ. Peinés sans doute de n'avoir pas reçu sa confidence, ils étaient trop heureux de le savoir encore vivant ; ils adoraient ce fils unique et regrettaient beaucoup qu'il eût tant à souffrir par suite du manque d'argent. Ils le savaient incapable, dans son état de santé, de suffire à ses besoins ou à ceux d'un ménage. Ils se décidèrent à tout pardonner et à lui servir une pension. C'est un trait caractéristique de Stevenson que dès la nouvelle de ce généreux pardon, il écrivit à S. Colvin pour le prier de renvoyer immédiatement les épreuves de son *Amateur Emigrant*. Il n'avait plus besoin de sacrifier son art aux exigences de la faim ; il pouvait remettre dans ses cartons ce qui était mauvais et ne publier cet essai que plus tard, lorsqu'il l'aurait revu et corrigé (1).

---

have a friendly game with that gentleman... I have been very sick ; on the verge of a galloping consumption, cold sweats, prostrating attacks of cough, sinking fits in which I lost the power of speech, fever, and all the ugliest circumstances of the disease ; aud I have cause to bless God, my wife that is to be, and one Dr Bamford (a name the Muse repels), that I have come out of all this, and got my feet once more upon a little hilltop, with a fair prospect of life and some new desire of living. Yet I did not wish to die, neither ; only I felt unable to go on farther with that rough horseplay of human life... I shall go to the mountains as soon as the weather clears ; on the way thither, I marry myself ; then I set up my family altar among the pinewoods, 3.000 feet. » To Ed. Gosse, April 16 1880. Cf. aussi le poème sur le même thème : « Not yet my soul, those friendly fields desert. » *Underwoods* N° XXIV.

1. *Travels*, t. III, Ed.. ed.

« Mes chers parents m'ont télégraphié ces mots : « Compte sur 250 livres sterling par an ». Tu peux t'imaginer que cela a été reçu comme pain bénit. Et maintenant retrouve les épreuves de l'*Emigrant* (1) et expédie-les moi recommandées... Dieu seul sait combien il y a de souffrance et de courage enterrés dans ce manuscrit ; la seconde partie a été écrite dans un cercle de l'enfer inconnu de Dante : celui de l'auteur sans un sou et mourant » (2).

Il écrit de nouveau à S. Colvin avant son mariage : « Dans quelques jours (c'est-à-dire, dès que le temps se remettra au beau) F. et moi nous nous marions, et nous partons ensuite pour la montagne à la recherche d'un gîte... celui-ci une fois trouvé, les meubles suivront... et là-bas, dans un rancho parmi les pins et près d'une source. nous allons pêcher, chasser, dessiner, étudier l'espagnol, le français, le latin, la géométrie et l'histoire : et nous ferons notre possible pour ne pas nous quereller. Loin des hommes, Monsieur, dans la forêt vierge ! Là-bas, au fur et à mesure que ma santé se rétablira, tu peux t'attendre à des œuvres de génie. J'ai toujours cette impression que j'écrirai une œuvre de génie un jour ou l'autre et quel jour

1. *The Amateur Emigrant.*

2. « My dear people telegraphed me in these words : *Count on 250 pounds annually*. You may imagine what a blessed business this was. And so now recover the sheets of the *Emigrant*, and post them registered to me... God only knows how much courage and suffering is buried in that MS. The second part was written in a circle of hell unknown to Dante — that of the pennyless and dying author. » To S. Colvin, April 1880.

est mieux choisi que celui où je viens de faire visite au Styx, et où je pars pour les montagnes éternelles ? » (1).

Quelques jours plus tard, à San Francisco, le 19 mai 1880, Stevenson épousait M[me] Osbourne. Le mariage eut lieu dans la maison du pasteur Scott. La femme de celui-ci et Mrs Williams (2) en furent les seuls témoins (3).

Ils passèrent leur lune de miel sur un sommet élevé de la grande chaîne des montagnes du Pacifique. Leur habitation avait servi autrefois à des chercheurs d'or, qui l'avaient abandonnée, et il fallait l'esprit romanesque des deux époux pour s'accomoder d'un séjour aussi primitif. La cabane était vide, il y avait des couchettes le long des murs, placées les unes au-dessus des autres comme à bord d'un navire ; une ouverture dans le toit servait de fenêtre (4). Ils y restèrent quelques mois et y vécurent très heureux. Cependant, Stevenson, depuis le par-

1. ... In but a short while (i. e., as soon as the weather is settled), F. and I marry and go up to the hills to look for a place; once the place found, the furniture will follow... There in a ranch among the pine-trees and hard by a running brook, we are to fish, hunt, sketch, study Spanish, French, Latin, Euclid, and History ; and if possible, not quarrel. Far from man, sir, in the virgin forest. Thence, as my strength returns, you may expect works of genius. I always feel as if I must write a work of genius some time or other, and when it is more likely to come off, than just after I have paid a visit to Styx and go thence to the eternal mountains ? » To S. Colvin, May 1880.

2. Femme d'un artiste à San Francisco.

3. Cf. G. Balfour, *Life* etc., t. I, p. 175.

4. Voir le récit de ce séjour *The Silverado Squatters*.

don de ses parents, désirait rentrer chez lui, et leur présenter sa femme. Il voulait leur faire connaître les qualités de cœur et d'intelligence qui étaient en elle. Il se demandait comment elle plairait à son père surtout, ce père si chéri qu'il aimait plus que personne au monde, sa femme exceptée. Il avait reconnu la profondeur de son affection pour lui pendant cette absence si longue et si cruelle. Il écrit à ce sujet : « Depuis mon départ je me suis rendu compte de l'amour que j'ai pour cet homme ; il m'est plus cher que quiconque, excepté Fanny (1).

1. « Since I have gone away, I have found out for the first time how I love that man ; he is dearer to me than all, except Fanny ». Cité par Balfour, t. I, p. 177.

CHAPITRE VI

Retour en Ecosse. — Séjour à Davos. —

Stevenson quitta l'Amérique le 7 août 1880, accompagné de sa femme et du jeune fils de celle-ci (1). Il y avait juste un an qu'il s'était embarqué pour y venir, seul, plein d'espoir, mais doutant un peu, malgré tout, de l'issue finale de son entreprise.

Les doutes de Stevenson à l'égard des relations entre sa femme et ses parents furent vite dissipés. Elle sut immédiatement se faire aimer et respecter, et il s'établit entre elle et son beau-père une amitié très sincère et très profonde qui s'accrut avec les années au grand bonheur de Stevenson. Tout le monde voyait en elle la compagne qu'il lui fallait : artiste elle-même, elle savait juger avec pénétration, et collabora même à une de ses œuvres (2). Il ne publia plus rien désormais sans s'en remettre à elle du jugement définitif, elle fut son critique le plus sévère (3).

Stevenson partit presque immédiatement pour les

1. Lloyd Osbourne.
2. *The Dynamiter*.
3. Cf. le poème dans *Songs of Travel*, XXVI «My Wife».

Highlands avec sa famille. Ils s'établirent à Blair Athol et à Strathpeffer. Blair Athol est un joli petit village tout près du défilé de Killiecrankie, et des chutes de la Tummel. Le défilé de Killiecrankie, étroit et noir, est un formidable lieu de combat ; il pénètre tortueusement entre deux murailles de rochers souvent à pic, dressées l'une contre l'autre.

Le joli lac de Tummel sort à quelques pas de la rivière du même nom et offre à l'œil un aspect à la fois riant et imposant. C'est une région qui semble avoir attiré les poètes ; Robert Browning aimait à y séjourner, et Swinburne y a passé plusieurs mois. C'est un effet un des endroits les plus charmants de l'Ecosse où la nature semble avoir prodigué une riche variété d'aspects et où la grandeur s'unit à la grâce.

Par la soirée d'arrière-saison où nous avons visité ces lieux charmants, le soleil se montrait et se cachait tour à tour ; les grandes montagnes se profilaient dans le lointain et s'empourpraient à mesure que le soleil baissait : à nos pieds le lac étalait ses ondes bleues, et la rivière qui s'en échappe bondissait en torrent sur de grands rochers à pic. De toutes parts un silence et un calme profonds qu'interrompaient seuls le bruissement des feuilles du bouleau argenté et les pas du chasseur dans les bruyères violettes. C'est là que Stevenson séjourna avant de pousser plus au nord, à Strathpeffer, à l'ombre formidable du grand « Ben Wyvis ». C'est là que la première fois il subit le charme et la poésie subtile du paysage écos-

sais. Avant son séjour en Amérique, il s'était toujours rendu dans le Midi pour trouver du soleil et un ciel bleu. Est-ce l'année de souffrance, si loin du sol natal, qui lui fit apprécier davantage la beauté de l'Ecosse ? Toujours est-il qu'à partir de ce moment son amour du pays s'étend au paysage même, et il n'y a rien de plus parfait dans son œuvre que les sujets inspirés par l'Ecosse, et ses descriptions des paysages écossais.

Pendant deux ans, de 1880 à 1882, Stevenson partagea son temps entre Davos et les Highlands. Les docteurs, consultés à Londres et à Edimbourg, avaient découvert en lui des symptômes assez graves de maladie de poitrine, et lui avaient interdit le séjour de l'Ecosse pendant l'hiver.

Tous ceux qui ont été obligés de se réfugier à Davos ont éprouvé à la longue cette même fatigue de voir la neige perpétuelle, sans vie, sans mouvement. Stevenson, qui adorait la mer, dont l'horizon infini suffisait à peine à le satisfaire, souffrait de se sentir ainsi renfermé dans une vallée étroite, de ne plus contempler de verdure ni d'entendre chanter les oiseaux ; il souffrait surtout de l'uniformité des promenades, car le ciel, toujours semblable, n'y introduisait aucune variété de couleurs ou de tons. La vie des grands hôtels et le manque d'intimité d'une vie de malade lui faisaient également horreur. Il se comparait à un prisonnier (1). Il a rendu justice cependant à l'enivre-

1. *Pall Mall Gazette*, 21 February, 1881.

ment du séjour dans les pays de neige et de glaciers, à la jouissance que donne l'exaltation des forces musculaires dans cette atmosphère vivifiante, à l'ivresse des ascensions périlleuses où l'on a, par moments, la sensation du bonheur absolu (1).

Stevenson eut le bonheur de rencontrer à Davos un poète. Il écrit à sa mère : « J'ai vu Symonds (2) ce matin. C'est un tel plaisir de trouver ici un homme de lettres » (3) ; et plus tard : « A part son climat superbe, Davos n'a qu'un avantage, celui du voisinage de J. A. Symonds. Vous connaisez sans doute ses œuvres, mais l'homme est bien plus intéressant » (4).

A Davos il ne put travailler, mais de retour dans les Highlands au mois de juin, il composa deux courtes histoires d'une grande puissance descriptive (5), histoires inspirées par les superstitions de la vie écossaise, et dans lesquelles nous touchons du doigt l'intime parenté qui existe entre les forces de la nature et un caractère formé au milieu de la fureur des éléments.

Quelques mois plus tard, pour amuser le fils de sa

---

1. « The Stimulation of the Alps ». *Pall Mall Gazette*, 1881.
2. John Addington Symonds.
3. « I saw Symonds this morning... it is such sport to have a literary man around. » Cité par G. Balfour, *Life*, etc., p. 179.
4. « Beyond its splendid climate, Davos has but one advantage, the neighbourhood of J. A. Symonds. I dare say you know his work, but the man is far more interesting. » To Alexander Ireland, March, 1882. Cité par G. Balfour, p. 180.
5. *The Merry Men* et *Thrawn Janet*.

femme, un gamin de douze ans, Stevenson a l'idée de dessiner une carte ; il y place une île imaginaire, puis il invente une histoire ; Lloyd Osbourne s'y intéresse à tel point qu'il demande au conteur de développer le récit. Et c'est ainsi que fut conçu le livre de *Treasure Island* (1).

Stevenson a raconté lui-même plus tard comment ce livre fut composé, le passage vaut la peine d'être reproduit :

« Tôt ou tard, et de quelque façon que ce dût être, j'étais destiné à écrire un roman. L'homme naît avec des manies diverses ; la mienne, dès l'âge le plus tendre, était de me faire un jouet d'un groupe d'évènements purement imaginaires. L'année fatidique (où j'écrivis *Treasure Island*) j'allai demeurer avec mon père et ma mère à Kinnaird, au dessus de Pitlochry. Je me promenais sur les landes pourpres, le long d'un ruisseau doré ; l'air vif et pur de nos montagnes nous égayait s'il ne nous inspirait pas, et ma femme et moi nous eûmes l'idée d'écrire ensemble un volume de contes merveilleux ; je composai alors *Thrawn Janet*, et une première rédaction des *Merry Men*-J'aime mon sol natal, mais lui ne n'aime pas, et cette délicieuse période finit par un rhume, une piqûre de guèpe et une migration au château de Braemar.

---

1. Sooner or later, somehow, anyhow I was bound to write a novel... Men are born with various manias : from my earliest childhood it was mine to make a plaything of imaginary series of events...In the fated year I came to live with my father and mother at Kinnaird, above Pitlochry. Then I walked on the red moors and by the side of

« Nous y eûmes beaucoup de vent, et il plut en proportion, je me vis obligé de passer une bonne partie de mon temps entre les quatre murs d'une maison... Il y avait un gamin dans la dite villa ; il ne songeait pas à faire de la littérature, mais à l'aide d'une plume, d'encre et d'une boîte de couleurs de vingt sous, il eut tôt fait de transformer une des chambres en galerie passions l'après-midi en rivaux généreux à faire des tableaux. Je me joignais quelquefois à lui, nous

---

the golden burn ; the rude, pure air of our mountains inspirited, if it did not inspire us, and my wife and I projected a joint volume of bogey stories... and I turned out *Thrawn Janet* and a first draft of *The Merry Men*. I love my native air, but it does not love me ; and the end of this delightful period was a cold, a fly-blister, and a migration to the Castleton of Braemar. There it blew a good deal and rained in proportion, and I must consent to pass a good deal of my time between four walls in a house. There was a schoolboy in the cottage... he had no thought of literature, and with the aid of pen and ink and a shilling box of water-colours, he had soon turned one of the rooms into a picture gallery... I would sometimes join the artist, and pass the afternoon with him in a generous emulation, making coloured drawings. On one of these occasions, I made the map of an island ; it was elaborately and (I thought) beautifully coloured ; the shape of it took my fancy beyond expression, and with the unconsciousness of the predestined I ticketed my performance *Treasure Island*... as I paused upon my map of Treasure Island the future character of the book began to appear there visibly among imaginary woods;..... the next thing I knew I had some papers before me and was writing out a list of chapters... day by day I read aloud my morning's work to the family..... I had counted on one boy, I found I had two in my audience. My father caught fire at once with all the romance and childishness of his original nature. His own stories, that every night of his life he put himself to sleep with, dealt perpetually with ships, roadside inns, robbers, old sailors. ***My first Book. Juvenilia*. Misc., tome IV, Edinburgh ed.**

dessins coloriés, Un jour, je dessinai la carte d'unc île. Je l'avais peinte avec soin et (à mon avis) de superbe façon ; la forme m'en charma plus que je ne saurais dire... et avec l'inconscience des prédestinés, j'étiquetai ma production « Treasure Island ». Tout en contemplant cette carte, la silhouette future du livre prit forme dans mon imagination ; en un clin d'œil, je me trouvai muni de plumes et de papier, en train d'écrire la liste des chapitres. Tous les jours je lisais à ma famille mon travail de la matinée. Je comptais sur un petit garçon, je découvris qu'il y en avait deux dans mon auditoire, mon père s'enflamma immédiatement, avec toute la vivacité de l'esprit romanesque et enfantin de son tempérament. Il avait l'habitude de s'endormir toutes les nuits en inventant des histoires où entraient des vaisseaux, des auberges isolées, des brigands et des vieux marins ».

Stevenson écrivait avec une grande facilité ; un chapitre par jour en général ; cela coulait de source. Il fait part à son ami Henley de son nouveau projet de travail : « Si cela ne ravit pas les enfants, ils ne valent plus rien, voilà tout. Serez-vous étonné d'apprendre qu'il s'agit de pirates, que cela débute à l'auberge de l'*Amiral Benbow* sur la côte de Devon, qu'il est tout le temps question d'une carte, et d'un trésor, et d'une mutinerie et d'un navire abandonné et d'un brave vieux Squire Trelawney (le vrai Tre, exempt de littérature et de péché, pour convenir à l'esprit des enfants et d'un médecin, et d'un second médecin, et d'un maître-coq à la jambe de bois,

et d'une chanson de matelots où l'on reprend en chœur « Hohé-ho et une bouteille de rhum ! » (au troisième Ho, on vire au cabestan) qui est une véritable chanson de flibustiers connue du seul équipage de feu le capitaine Flint... Il y a deux chapitres d'écrits, qui ont été essayés sur Lloyd avec grand succès ; le difficile c'est d'arriver au bout sans jurons. Des flibustiers sans jurons — pourquoi pas des omelettes sans œufs ? Mais il faut bien songer aux jeunes gens et aux parents affectionnés (1).

Stevenson s'acharnait à écrire, et chaque soir ses auditeurs écoutaient le travail de la journée. Parmi eux se trouvait un certain M. Alex. Japp, qui était venu rendre visite à Stevenson. Il fut si enchanté qu'il emporta quelques chapitres et les montra à un de ses amis, directeur d'une revue pour la jeu-

1. « If this don't fetch the kids, why, they have gone rotten since my day. Will you be surprised to learn that it is about Buccaneers, that it begins in the *Admiral Benbow* public-house on Devon coast, that it's all about a map, and a treasure, and a mutiny, and a derelict ship, and a current, and a fine old Squire Trelawney (the real Tre, purged of literature and sin, to suit the infant mind), and a doctor, and another doctor, and a sea-cook vith one leg, and a sea-song with the chorus « Yo-ho-ho-and a bottle of rum » (at the third Ho you heave at the capstan bars), which is a real buccaneer's song, only known to the crew of the late Captain Flint... Two chapters are written, and have been tried on Llyod with great success; the trouble is to work it off without oaths. Buccaneers without oaths — bricks without straw. But youth and the fond *parient* have to be consulted ». To W. E. Henley, August 25, 1881.

nesse (1). Celui-ci en accepta la publication et bientôt tous les enfants, (petits et grands!) s'arrachaient le livre. On raconte que M. Gladstone, critique littéraire de grand mérite, veilla une bonne partie de la nuit à achever la lecture de *Treasure Island*. Deux ans plus tard le livre fut traduit en plusieurs langues : en français, en espagnol, en hollandais.

Treasure Island a été fort apprécié en France, non seulement par les jeunes lecteurs, mais encore par les grandes personnes qui n'ont pu s'empêcher d'être emportées par l'intérêt puissant du récit (2).

Stevenson, en effet, laisse percer dès ce premier roman le grand talent qui caractérise toute son œuvre. J'entends le don d'éveiller l'intérêt à tel point que le lecteur ne peut poser le livre sans l'avoir achevé, une fois qu'il l'a pris en main. N'est-ce pas cette puissance d'évocation qui nous captive à la lecture des œuvres de Scott et de Dumas ? Ne pourrait-on dire que Stevenson s'est pénétré de leur méthode ? Pourtant il a eu de plus cet art du style et de la forme qui est rare chez eux.

La publication de *Treasure Island* marqua une époque décisive dans la vie littéraire de Stevenson. Son talent, jusqu'alors inconnu, fut révélé aux yeux du monde et lui-même comprit dans quelle voie il fallait diriger son talent.

---

1. A. M. Henderson. Directeur de « Young Folks ».
2. Cf. la préface de l'édition Hetzel. Paris, 1885.

CHAPITRE VII

Dernières années d'Europe (1882-1887)
Second séjour en Amérique (1887-1890)

A l'approche de l'hiver, Stevenson ne put se résoudre à un troisième exil dans les Alpes. Il se décida à essayer la côte de la Méditerranée. Il aimait la Provence, qu'il connaissait déjà. D'ailleurs l'idée de se retrouver en France lui souriait. Il s'installa dans une petite villa près de Marseille : « Nous sommes de plus en plus enchantés de notre maison, elle est située à cinq milles de la ville, dans un coin de pays idéal, entouré de collines boisées et assez abruptes... plus belles à mes yeux que toutes les Alpes » (1).

Au bout de quelque temps Stevenson s'aperçut que sa santé, au lieu de s'améliorer, allait de plus en plus mal ; pendant deux mois il ne put sortir du jardin tant les hémorrhagies et la fièvre étaient fréquentes. On reconnut que l'endroit était malsain. Il le quitta avec sa famille et ils s'installèrent dans un petit chalet près de Hyères (2). Stevenson prenait plaisir dans la

1. « We grow, every time we see it, more delighted with our house. It is five miles out of Marseilles, in a lovely spot, among lovely wooded and cliffy hills... far lovelier, to my eyes, than any Alps. » To Thomas Stevenson, 17 octobre 1882.

2. Chalet « La Solitude ».

suite, à se rappeler le séjour de Hyères comme l'époque la plus heureuse de sa vie. Il n'eut pas trop à souffrir de sa santé ; il n'eut pas, comme les hivers précédents, l'angoisse de voir sa femme souffrir de l'altitude. Il aimait le pays où il se trouvait. Il écrit à sa mère en 1884 : « Ma femme est assez en train ; je l'aime plus que jamais, et je l'admire de plus en plus, et je ne puis m'imaginer ce que j'ai fait pour mériter un tel trésor. Cette dernière remarque m'est tombée de la plume ; ce n'est pas dans mes habitudes ; mais si par hasard vous ne le saviez pas déjà, je peux bien vous dire que mon mariage a été le plus heureux du monde. C'est moi qui le dis et l'enfant de parents comme vous parle en connaissance de cause ; elle est tout pour moi, femme, père, sœur, fille et amie ; je ne l'échangerais pas contre une déesse ou une sainte ; voilà l'état de choses après quatre ans de mariage » (1).

Aucune œuvre remarquable ne date de cette époque ; sauf un conte, inspiré par le pays dans lequel il se trouve, où il montre combien il s'est pénétré du

1. « My wife is in pretty good feather : I love her better than ever and admire her more : and I cannot think what I have done to deserve so good a gift. This sudden remark came out of my pen ; it is note like me ; but in case you did not know, I may as well tell you, that my marriage has been the most successful in the world. I say so, and being the child of my parents. I can speak with knowledge. She is everything to me : wife, brother, sister, daughter and dear companion ; and I would not change to get a goddess or a saint. So far, after four years of matrimony ». To Mrs Thomas Stevenson, Hyères, 1884. Cité par G. Balfour, t. I, p. 205.

sentiment et de la pensée des Français (1). C'est surtout une période de correspondance, très abondante et qui reflète de plus en plus sa pensée intime et l'activité immense de son esprit.

Cette paix profonde se termina brusquement, en l'été de 1884, par une rechute fort grave, et il écrit à S. Colvin en des termes où une note de tristesse perce malgré lui :

« Je ne peux pas lire ; pendant une grande partie de la journée... il ne m'est pas permis de parler à haute voix ; le but unique de ma sombre existence semble se résumer à faire des réussites, ou à voir ma femme en faire. Pour ajouter à mon amusement il m'est permis de correspondre, mais il y a peu de lettres qui demandent une réponse. Je déteste qu'on me réduise au silence, et si parler par gestes n'est pas mon fort, me comprendre n'est pas celui de ma femme. Ne me croyez pas malheureux, il y a des années que je ne le suis plus (2)... »

*
* *

Depuis plusieurs années déjà Bournemouth acquérait une réputation de plus en plus considérable

1. « *The Treasure of Franchard* » ; voir le vol. : « *The Merry Men* ».

2. « I cannot read ; so much of the time I must not speak above my breath, that to play patience, or to see my wife play it, is become the be-all and the end-all of my dim career. To add to my gaiety, I may write letters, but there are few to answer... I hate to be silenced ; and if to talk by signs is my forte, to understand them cannot be my wife's. Do not think me unhappy ; I have not been so for years »... To S. Colvin, July 1884.

comme station favorable aux poitrinaires. Stevenson se décida à l'essayer. Il aspirait à se rapprocher de ses parents et de ses amis ; il se fatiguait peut-être des constants séjours à l'étranger, et voulait enfin avoir une maison à lui, pour l'habiter toute l'année, si bon lui semblait. Il y séjourna pendant trois ans, mais c'est l'époque de sa vie durant laquelle il a le plus souffert physiquement ; il était souvent obligé de garder la chambre et même le lit. Pendant des journées, et parfois des semaines entières, il lui était interdit de parler à haute voix. Sans les amis qu'il avait eu le bonheur de trouver (1) et ceux qui, comme Henry James et S. Colvin, venaient lui faire visite, la vie à Bournemouth n'eût pas été supportable. Cependant son courage et son ardeur de travail ne l'abandonnèrent à aucun moment ; il acheva de nombreuses pages déjà commencées ou ébauchées ; il écrivit *Kidnapped*, une de ses plus belles œuvres ; il s'engagea aussi dans le petit conte psychologique qui a fait sensation tant en Angleterre qu'à l'étranger : « Le cas étrange du docteur Jekyll et de M. Hyde ». Il donna aussi une étude sur son ami le professeur Fleeming Jenkin, et enfin, dans ses moments de plus pénible souffrance, il composa des vers.

Au printemps de l'année 1887, son père, dont la santé était depuis quelque temps chancelante, mourut subitement le 8 mai. Stevenson ne put arriver à temps pour le revoir vivant et la perte de cet être

1. Sir Percy and Lady Shelley, Sir Henry Taylor's family, Miss Adelaide Boodle.

chéri lui causa un si grand chagrin que pendant plusieurs semaines il demeura accablé par la tristesse et la mélancolie, fait assez rare chez lui. Il avait beaucoup aimé son père, et il lui sembla que cette mort supprimait le dernier lien qui l'attachât à l'Europe. Pourquoi y rester et y passer une existence maladive, puisqu'il était libre maintenant de gagner les tropiques et d'y vivre une vie active (celle qu'il avait toujours tant souhaitée) (1) ? Il avait entendu dire que le séjour en Californie était très favorable aux phtisiques et, voyant à quel point la vie en Angleterre lui était impossible, il se décida à partir.

Le 21 août 1887, Stevenson s'embarqua à destination de New-York, accompagné de sa mère, de sa femme, et de Lloyd Osbourne. Il se doutait peu alors qu'il ne retournerait plus en Ecosse, et qu'il disait un éternel adieu à ses amis.

Sa réputation l'avait devancé à New-York ; ses œuvres y étaient connues et estimées ; *Jekyll et Hyde* surtout avaient fait sensation, et une de ses pièces se jouait même au théâtre. Sur le débarcadère, les journalistes se disputèrent à qui lui parlerait le premier ; des curieux, des amis, s'empressèrent à sa rencontre. Quel contraste entre cette réception et celle qu'il avait eue huit ans auparavant, quand seul et malade, il était descendu dans une misérable auberge avant de reprendre le train des émigrés !

---

1. Voir les lettres à Cosmo Monkhouse, March 16, 1884. et à G. Meredith, September 5 th, 1893.

Saint-Gaudens, l'éminent sculpteur américain, le fait poser pour son médaillon (1). La maison Scribner lui commande douze articles de revue et les lui paye £700.

Il écrit à S. Colvin pour lui annoncer son arrivée : « Votre délicieuse lettre me parvient à l'instant ; elle m'a trouvé dans un hôtel à New-York où j'attends un sculpteur (Saint-Gaudens) qui fait un médaillon de votre serviteur, et qui par-dessus le marché est un des hommes les plus charmants et les plus agréables que j'aie jamais vus. J'ai pris froid sur les « Banks », le brouillard ne me va pas ; j'ai failli succomber aux journalistes et aux visiteurs pendant les vingt-quatre heures que j'ai passées à New-York. Je touche maintenant une somme de £500 par an pour douze articles dans le *Scribner's Magazine* ; on me laisse le choix des sujets ; cela fait plus de £500 (2) mais je ne peux calculer avec plus de précision. Vous ne pouvez vous imaginer combien on me fait fête ici ; on m'a offert $2000 pour un article par semaine ; eh bien ! qu'est-ce vous en dîtes ? mais j'ai refusé une besogne aussi lucrative » (3).

---

1. Ce médaillon a servi de modèle pour le marbre qui se trouve à présent à la cathédrale d'Edimbourg.

2. La somme était £700. Cette incorrection montre combien Stevenson avait peu le sens pratique des affaires d'argent.

3. « Your delightful letter hast just come, and finds me in a New-York hotel, waiting the arrival of a sculptor (St Gaudens) who is making a medallion of yours truly and who is (to boot) one of the handsomest and nicest fellows I have seen. I caught a cold on the Banks ; fog is not

Stevenson et les siens allèrent passer l'hiver dans les montagnes de l'Adirondack, près du lac Saranac. Leur maison était sur la hauteur; au loin s'étendait une rivière, et des deux côtés l'on découvrait les montagnes. Le climat devait y être détestable, de la pluie, du vent, de la neige, et toujours un froid intense (1). Malgré ces inconvénients, Stevenson se trouve bien; il va mieux, et déploie une grande activité littéraire. La scène lui rappelle si bien son pays natal qu'il se met à composer un roman (2) dont l'idée première lui était venue lors d'un séjour dans les Highlands.

« Je me promenais un soir dans la vérandah d'une petite maison que nous habitions près du hameau de Saranac. C'était en hiver, la nuit était très sombre, l'air extraordinairement pur et vif, parfumé de la senteur des forêts. A une bonne distance on entendait la rivière se débattant contre la glace et les rochers, quelques lumières brillaient éparses dans les ténèbres, mais si lointaines qu'elles n'enlevaient rien à l'impression d'isolement. C'étaient là d'excellentes conditions pour l'élaboration d'une histoire. Viens, dis-je

---

for me; nearly died of interviewers and visitors, during twenty-four hours in New-York... I am now on a salary of £500 a year for twelve articles in *Scribner's Magazine* on what I like; it is more than £500, but I cannot calculate more precisely. You have no idea how much is made of me here; I was offered £2000 for a weekly article — eh heh! how is that? but I refused that lucrative job. » To S. Colvin, September 1887.

1. Cf. Letters to R. A. M. Stevenson, vol. 1887, et à Ed. Gosse, October 1887.

2. *The Master of Ballantrae*.

à ma machine, inventons une histoire, un récit où l'on verra défiler les armées et les pays, la mer et la terre, la barbarie et la civilisation... Une aventure singulière de fakir enterré puis ressuscité, qu'un de mes oncles m'avait souvent racontée, me revint en mémoire... Par les nuits de gelée... la cervelle fonctionne rapidement; en un instant j'avais vu les faits transplantés de l'Inde et des tropiques dans le désert d'Adirondack, et dans le froid piquant des frontières canadiennes. Et pendant que j'essayais de trouver l'intrigue et les personnages qu'il me fallait, voilà qu'ils étaient là tout prêts depuis neuf ans dans mon cerveau... Une histoire conçue dans la pluie des Highlands parmi l'odeur de la bruyère et de la mousse, l'esprit plein des lettres d'Athole et des mémoires du chevalier de Johnstone... Les heures qui suivirent cette nuit sur le balcon, et les nuits et les jours suivants, que je me promenasse ou que je fusse éveillé dans mon lit, furent des heures de joie sans mélange » (1).

1. « I was walking one night in the verandah of a small house in which I lived, outside the hamlet of Saranac. It was winter; the night was very dark ; the air extraordinary clear and cold, and sweet with the purity of forests. From a good way below, the river was to be heard contending with ice and boulders : a few lights appeared, scattered unevenly among the darkness, but so far away as not to lessen the sense of isolation. For the making of a story here were fine conditions... Come, said I to my engine, let us make a tale, a story of many years and countries, of the sea and the land, savagery and civilisation... There cropped up in my memory a singular case of a buried and resuscitated fakir, which I had often been told by an uncle of mine... On such a fine frosty night, with no wind and the thermometer below zero, the brain

Dès le printemps, le désir de voyager renaît en son âme. Il veut faire un long voyage en mer, se rappelant combien la traversée lui avait fait de bien. D'ailleurs il adorait la mer, c'était chez lui une véritable passion. Il aurait voulu posséder un yacht, et naviguer à son gré sur l'océan, parmi ces îles inconnues et lointaines, hors de toute civilisation. Il se décida à faire équiper un yacht à ses frais. Le 28 juin, il s'embarque avec sa famille, et pendant plusieurs mois parcourt avec délices toutes les îles de la Polynésie (1). Il s'y attarde, il apprend à connaître le caractère et les mœurs des indigènes (2), il visite Tahiti, les îles Sandwich, et Honolulu, où il voit de près la colonie des lépreux et s'enthousiasme pour l'œuvre du père Damien (3). Il écrit à H. James :

« Depuis deux ans j'ai beaucoup été sur mer, et je ne m'en suis jamais fatigué ; quelquefois, il est vrai, je

---

works with much vivacity ; and the next moment I had seen the circumstance transplanted from India and the tropics to the Adirondack wilderness and the stringent cold of the Canadian border... And while I was groping for the fable and the character required, behold I found them lying ready and nine years old in my memory... A story conceived in Highland rain, in the blend of the smell of Athole correspondence and the Memoirs of the Chevalier de Johnstone... the hours that followed that night upon the balcony, and the following nights and days, whether walking abroad or lying wakeful in my bed, were hours of unadulterated joy. » G. Balfour, *Life*, etc., p. 30, 31, t. II. « Genesis of the Master of Ballantrae » Misc. IV, éd. Cf. aussi Letter to S. Colvin, December 24, 1887.

1. Voir son volume *The South Seas*.

2. Cf. *Island Night's Entertainments*, et le vol. *Ballads*

3. Cf. *Father Damien, an open letter*, by R. L. 890 S, 1.

m'impatientais, je voulais débarquer, mais le plus souvent j'ai éprouvé du regret de voir le voyage se terminer si vite, et j'ai toujours été fidèle aux eaux bleues et au navire. Il est donc clair que mon exil à la région des îles et des navires ne peut en aucune manière être considéré comme une calamité » (1).

Un voyageur français, M. Jules Desfontaines, s'est trouvé à Tahiti au mois de septembre 1888, et nous a laissé la description suivante de sa rencontre avec Stevenson :

« Parmi les visites que nous avons reçues, il en est une que je ne peux passer sous silence ; c'est celle du grand littérateur anglais R.-L. Stevenson. Sur un yacht, le *Gasco*, qu'il avait équipé de San Francisco à ses frais. il parcourait les îles de la Polynésie et venait de faire un séjour aux Marquises. En débarquant à Tautira, il avait cru mourir, il vomissait le sang à pleine bouche, et cet étranger au visage pâle, si doux, si évangélique, encadré dans sa longue chevelure, arrivant ainsi des pays lointains comme pour mourir à Tahiti, avait tellement ému les indigènes de Tautira qu'ils ne savaient comment lui exprimer leur sympathie. Tous, les uns après les autres, lui rendaient visite, et, pour lui être agréables, lui apportaient, qui

1. « These last two years I have been much at sea, and I have *never wearied* ; sometimes I have indeed grown impatient for some destination ; more often I was sorry that the voyage drew so early to an end ; and never once did I lose my fidelity to blue water and a ship. It is plain, then, that for me my exile to the place of schooners and islands can be in no sense regarded as a calamity. » To **Henry James, August 1890.**

de la volaille, qui un petit cochon. Il avait reçu des fruits en telle quantité qu'il aurait pu en remplir toute une chambre » (1).

A part quelques attaques, sa santé s'était bien améliorée, et il lui vint à l'idée de se choisir un pied-à-terre dans cette partie du monde où il lui était possible de mener une vie de grande activité et de plein air. Il écrit quelque temps après à une amie de Bournemouth pour lui faire part du changement de son existence : « Je suis une tout autre personne que le prisonnier de Skerryvore (2). L'autre jour j'ai passé vingt-trois heures dans une chaloupe, cela m'a rendu assez malade, mais quelle chose inouïe que je n'en sois pas mort ! C'est comme un conte de fées d'avoir ainsi recouvré la liberté et la santé, de pouvoir, comme les autres, monter à cheval, me baigner, faire du canotage, et travailler dur avec une hache dans la forêt » (3).

---

1. Cité par Marcel Schwob ; préface du *Dynamiteur*, éd. Plon.
2. Le nom de sa maison à Bournemouth.
3. « I am a very different person from the prisoner of Skerryvore. The other day I was three and-twenty hours in an open boat ; it made me pretty ill ; but fancy its not killing me half-way ! It is like a fairy story that I should have recovered liberty and strength, and should go round again among my fellow-men, boating, riding, bathing, toiling hard with a wood-knife in the forest. » To Miss Rawlinson.

CHAPITRE VIII

Vailima, 1890-1894

Dans une région montagneuse de l'archipel de Samoa, Stevenson vit l'endroit idéal qu'il cherchait. « J'ai acheté 314 acres 1/2 de beau terrain dans la forêt près de Apia ; lorsque la maison sera construite et le jardin planté, lorsqu'il y aura du bétail, cela sera au moins un coin où l'on pourra s'abriter et se nourrir ; et si l'agitation politique s'apaise dans l'île, on peut entrevoir la possibilité d'en tirer un petit revenu. Nous sommes entourés de collines de 600 à 1.500 pieds de hauteur : nous avons cinq cours d'eau, des cascades, des précipices, des ravins profonds, de gras plateaux, cinquante têtes de bétail sur la propriété, (si on pouvait les attraper), une vue superbe sur la forêt, la mer, les montagnes, et les vaisseaux de guerre dans le port ; l'endroit est véritablement magnifique ! » (1).

1. « I have bought 314 1/2 acres of beautiful land in the bush behind Apia ; when we get the house built, the garpen laid and cattle in the place, it will be something to all back on for shelter and food ; and if the island could

Il donna à sa propriété le nom de *Vailima* (mot qui signifie *cinq cours d'eau*). Au mois de novembre 1890, il s'y installa définitivement.

Lorsque Stevenson avait acheté le terrain, c'était, comme l'indique la lettre à Charles Baxter, avec l'idée d'y aller de temps à autre passer seulement quelques semaines. Il comptait toujours rentrer en Angleterre, revenir en Amérique, et partager son temps entre la grande ville et sa propriété des forêts tropicales.

Quels événements le décidèrent à en faire son chez soi définitif, et le réduisirent à cette espèce d'exil volontaire ? Ce fut d'abord l'état de sa santé, et ensuite le plaisir que son esprit romanesque prenait à cette vie si différente de l'existence vulgaire. Chaque retour à la ville coïncidait avec de nouvelles rechutes accompagnées de tous les anciens symptômes, si menaçants et si graves ; il y était constamment obligé de se soigner, souvent de garder le lit, de mener cette vie de malade dont il avait si grande horreur. « Il faut que je vous dise franchement, (je ne puis en parler à Colvin) je crois que je ne rentrerai plus qu'une fois de plus en Angleterre, et ce sera pour y mourir. Je jouis d'une bonne santé sous les tropi-

---

stumble into political quiet, it is conceivable it might even bring a little income... We range from 600 to 1500 feet, have five streams, waterfalls, precipices, profound ravines. rich tablelands, fifty head of cattle on the ground (if any one could catch them). a great view of forest, sea, mountains, the warships in the haven : really a noble place ». To Ch. Baxter, Feb. 1890.

ques;ici même (1) où le climat est censé être sub ou semi-tropical, je m'installe seulement pour m'enrhumer. Je ne suis pas sorti depuis mon arrivée, je vis dans une jolie chambre à coucher, au coin du feu, je lis les livres et les lettres que Henry James m'a envoyés, mais je ne peux pas sortir. L'autre jour le thermomètre était tombé à près de 10° C... Comment me porterais-je en Angleterre ? Très mal, je le crains. En suis-je très peiné ? Je le regrette à cause de sept ou huit personnes qui habitent l'Angleterre, et d'une ou deux aux Etats-Unis. A part cela, je préfère franchement Samoa. Voilà des paroles sincères et réfléchies... Je n'ai jamais aimé les villes, les maisons, la société ni (à ce qu'il paraît) la civilisation. Il ne semble pas que j'aie jamais beaucoup aimé (ce qu'on appelle en termes techniques) la terre verte de Dieu. La mer, les îles, les habitants des îles, la vie et le climat des îles, me rendent véritablement plus heureux » (2).

---

1. Sydney.
2. « I must tell you plainly — I can't tell Colvin — I do not think I shall come to England more than once, and then it'll be to die. Health I enjoy in the tropics : even here, which they call sub- or semi-tropical, I come only to catch cold. I have not been out since my arrival ; live here in a nice bedroom by the fireside, and read books and letters from Henry James... But I can't go out ! The thermometer was nearly down to 50° (F.) the other day... how should I do in England ? I fear not at all. Am I very sorry ? I am sorry about seven or eight people in England and one or tivo in the States. And outside oft hat, I simply prefer Samoa. These are words of honesty and soberness. « I was never fond of towns, houses, society, or (it seems) civilisation. Nor yet it seems was I ever very

Stevenson se fixa donc à Vailima où il mena une vie fort active. Il y fut à la fois planteur, homme politique, écrivain. Il avait avec lui sa mère, sa femme, le fils de sa femme, la fille de celle-ci et son enfant. Son personnel se composait d'un grand nombre d'indigènes, et il exerçait sur ce petit monde un pouvoir tout à fait patriarcal. Il aurait pu se croire chef d'un clan écossais tant on lui rendait hommage. On se remettait à lui de tout, il avait su gagner les sympathies, il s'intéressait aux mœurs, à la langue du pays, il prenait part aux fêtes, et innovait chez lui des cérémonies pareilles, auxquelles il convoquait tous les grands chefs de tribus, observant toujours l'étiquette en usage dans de telles circonstances.

Les indigènes, qui l'adoraient, lui donnèrent le nom de *Tusitala* (1). Quelquefois ils l'appelaient aussi : l'homme au cœur d'or.

Il était arrivé à Samoa au moment d'un conflit pénible entre l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis. Chacun de ces pays se disputait la suprématie dans l'archipel et les troubles étaient fréquents entre les différentes factions.

Stevenson se crut obligé en quelque sorte d'y pren-

---

fond of (what is technically called) God's green earth. The sea, islands, the islanders, the island life and climate, make and keep me truly happier. » To Henry James, August 1890.

1. Tusitala : le conteur.

dre part, et il écrivit au *Times* pour essayer de mettre les choses au point (1).

Au mois d'août 1893 une guerre éclata à la suite de laquelle quelques chefs furent faits prisonniers. Stevenson tâcha d'adoucir leur captivité, et lorsqu'ils furent libérés, ils lui témoignèrent leur reconnaissance par l'offre de construire une route, reliant sa demeure de Vailima avec l'intérieur. Cette route fut appelée celle du « *Cœur Aimant* », et ce fut une des dernières joies de Stevenson de la voir s'achever (2).

Les lettres de cette époque nous le montrent absorbé dans les projets d'agrandissement et d'embellissement de sa propriété, contraint de se mêler aux affaires politiques, montant beaucoup à cheval, et (dans ses moments de loisir) poursuivant avec zèle ses travaux littéraires (3).

Il raconte à Sidney Colvin comment il passe ses journées : « Bien que j'écrive fort peu, tous les moments que je passe à travailler dans les champs sont occupés par des conversations et une correspondance imaginaires. Je n'arrache pas une mauvaise herbe sans inventer une phrase à votre intention. Aujourd'hui, par exemple, nous avons eu une longue conversation. Je m'échinais, la sueur me coulait du front.. il me semblait que vous demandiez si, franchement,

1. Voir *Letters to the Times on Samoan affairs*, March 11th, 1889 ; June 4th; July 23rd ; Aug. 19th Oct. 10th 1892
2. *The Road of the Loving Heart*, 1894.
3. Voir les lettres à S. Colvin réunies sous le titre de : *Vailima Letters* ; ainsi que le livre de Mrs M. I. Stevenson. *Letters from Samoa*, 1906.

j'étais heureux. Heureux, répondis-je, je n'ai été heureux qu'une fois dans ma vie, c'était à Hyères ; je ne le suis plus pour beaucoup de raisons : l'affaiblissement de ma santé, le changement de résidence, la richesse croissante, l'âge, qui vient furtivement. Depuis cette époque, comme aussi avant, je ne sais ce que c'est d'être heureux. Mais je connais encore le plaisir aux mille visages dont aucun n'est parfait, aux mille voix, toutes brisées, aux mille mains dont tous les ongles égratignent » (1).

Au début du séjour à Vailima, l'ardeur de Stevenson est très grande ; il a nombre de projets en tête et il ne peut les réaliser tous. Il met de côté ce qu'il a peut-être commencé hier, pour s'acharner après un nouveau sujet entrevu aujourd'hui. Il aime avoir plusieurs livres en train ; c'est pour lui un repos d'esprit de travailler à l'un ou à l'autre, selon l'inspiration du moment. Il achève *Catriona* (2), la suite de *Kidnapped*.

---

1. « Though I write so little I pass all my hours of field-work in continual converse and imaginary corres pondence. I scarce pull up a weed but I invent a sentence on the matter to yourself.... To-day for instance we had a great talk. I was toiling, the sweat dripping from my nose, in the hot fit after a squall of rain ; methought you asked me — frankly, was I happy. Happy (said I) ; I was only happy once : that was at Hyères ; it came to an end from a variety of reasons, decline of health, change of place, increase of money, age with his stealing steps ; since then, as before then, I know not what it means. But I know pleasure still ; pleasure with a thousand faces, and none perfect, a thousand tongues all broken, a thousand hands, and all of them with scratching nails. » *Vailima Letters*, March 1891.

2. *Catriona*, a sequel to *Kidnapped*.

« Je viens de finir *David Balfour* et j'ai un autre livre en train, *The Young Chevalier* ; cela se déroulera, partie en France et partie en Ecosse et cela mettra en scène le Prince Charlie, vers l'année 1749 ; et ne voilà-t-il pas maintenant que je viens de commencer un troisième livre entièrement inspiré par les landes de bruyère (1) et qui a pour figure centrale un type que vous apprécierez, celui de l'immortel Braxfield, Braxfield lui-même est mon *« grand premier rôle »* (2).

Les lettres de cette époque sont pleines de ses projets littéraires, de ses conceptions, parfois extravagantes, mais toujours intéressantes ; de ses théories sur l'art, et enfin de ses jugements, si pénétrants et si justes, sur ses propres œuvres. Il écrit à Edmund Gosse qui vient de lui envoyer son livre, en lui conseillant de cultiver la modération dans le récit, et d'éviter les exagérations, le coloris trop brillant.

« En somme il m'a semblé que vous vous êtes trop pressé à la fin du livre, surtout lorsque vous avez corrigé les épreuves, et que vous auriez pu passer avantageusement une quinzaine à les revoir sérieusement et à condenser héroïquement les derniers

1. *Weir of Hermiston*.

2. « I have just finished *David Balfour* ; I have another book on the stocks, *The Young Chevalier*, which is to be part in France and part in Scotland, and to deal with Prince Charlie about the year 1749 ; and now what have I done but begun a third which is to be all moorland together, and is to have for a centrepiece a figure that I think you will appreciate : that of the immortal Braxfield, Braxfield himself is my *grand premier*.» *Letter to J. M. Barrie*. Nov. 1st, 1892.

chapitres... Ne savons-nous pas, selon l'aveu terrible de Flaubert, que la prose n'est jamais achevée... méfiez-vous des « passages pourpres ». Dans un style comme le vôtre qui vise de plus en plus à être académique, un mot « pourpre » est déjà de trop, trois mots, (toute une phrase), sont inadmissibles. Cultivez une belle austérité ; c'est là qu'est votre force. » (1).

La lettre suivante nous donne un peu l'idée de son genre de vie. « Dans ces derniers mois, j'ai écrit l'Histoire de Samoa (2) (tout sauf le dernier chapitre) des huit ou neuf dernières années ; et durant le délai inévitable que nécessitait l'arrivée des documents, je me suis mis à écrire la moitié de *David Balfour*, la suite de *Kidnapped*... en somme je mène une vie qui me va très bien, mais qui m'absorbe comme un océan. C'est ce que j'ai toujours envié et admiré chez Scott : malgré toute l'immensité de son travail et de ses études, il conservait un esprit souple, toujours à la recherche d'intérêts nouveaux. (3) ».

1. «Take it all together the book struck me as if you had been hurried at the last, but particularly hurried over the proofs, and could still spend a very profitable fortnight in earnest revision and (towards the end) hervic compression For do we not know, in Flaubert's dread confession, that prose is never done ? But beware of purple passages... And in a style which (like yours) aims more and more successtully at the academic, one purple word is already much, three — a whole phrase — is inadmissible. Wed yourself to a clean austerity : that is your force. » To Edmund Gosse, April 1891.

2. *A Footnote to History* tom. XXI, Ed. ed.

3. « I have in the last few months written all but one chapter of a *History of Samoa* for the last eight or nine years ; and while I was unavoidably delayed in the wri-

Stevenson poussa-t-il cette activité à l'excès ? ou bien eut-il trop confiance en ses propres forces ? Toujours est-il que vers la fin de l'année 1892, il se vit obligé de restreindre son activité, de laisser de côté les travaux un peu difficiles, comme *Weir of Hermiston,* pour des compositions exigeant moins d'effort, telles que : *The Ebb Tide* ; *St Ives,* et *A Family of Engineers.*

Il sent qu'il ne peut pas écrire. Chaque ligne du *Ebb-Tide* lui est un travail pénible. Il s'écrie : « C'est une telle corvée ! à chaque paragraphe je succombe, je reste et je sue jusqu'à ce qu'enfin les phrases me soient arrachées une à une (1). » Ou bien encore : « R. L. Stevenson dans la quarante-troisième année de sa vie, et la vingtième de sa carrière écrivit vingt-quatre pages en vingt-et-un jours, travaillant de six heures à onze, et de nouveau l'après-midi de deux à quatre environ sans interruption. Tels sont les dons prodigués par les dieux, telle fut la facilité de cet auteur prolifique ! (2) »

---

ting of this, awaiting material, put in one-half of *David Balfour*, the sequel to *Kidnapped...*

« Altogether it is a life that suits me, but it absorbs me, like an ocean. That is what I have always envied and admired in Scott ; with all that immensity of work and study, his mind kept flexible, glancing to all points of natural interest. » To Mrs Fairfield, March, 1892.

1. « But O it has been such a grind !...I break down at every paragraph, and lie here and sweat, till I can get one sentence wrung out after another. » *Vailima Letters* May 16th, 1893.

2. « I. R. L. S., in the forty-third of my age and the twentieth of my professional life, wrote twenty-four pages in twenty-one days, working from six to eleven, and again

Pendant toute l'année 1893 la production fut difficile et il en est résulté que les deux œuvres principales de cette période : « The Ebb tide » et « Saint Ives », ne sont pas au niveau du reste de ses écrits. Stevenson se rend compte de son impuissance, et un chagrin profond l'accable. Ce qui l'attriste surtout, c'est l'idée que s'il vient à disparaître, il laissera sa famille dans le besoin. Les frais considérables de son installation et de son train de vie à Vailima avaient absorbé toutes ses économies. Il écrit à sa vieille amie, Mrs Sitwell, toujours confidente de ses chagrins. « J'ai enfin obtenu quelques photographies et je m'empresse de vous envoyer, comme vous me l'avez demandé, un portrait de Tusitala. C'est un drôle de bonhomme; moins maigre, disent les connaisseurs, mais très usé, extrêmement actif une fois de plus, montant et descendant à cheval notre chemin escarpé, à toute heure du jour et de la nuit. Il tient des assemblées avec toute espèce de chefs de tribu, c'est un personnage politique... dans sa petite sphère ; mais au fond il se rend tout à fait compte de l'inévitable *fiasco* qui attend tout le monde. Jamais je n'écrirai de meilleur livre que *Catriona*, cela marque mon point culminant, et les difficultés de la production littéraire m'accablent de plus en plus. Je suis très inquiet de ce que je vais pouvoir léguer à ma famille ». Et il termine en disant : « Je ne peux vous dissimuler que je suis torturé, déchiré de tristesse, c'est pourquoi je vais achever

---

in the afternoon from two to four or so, without fail or interruption. Such are the gifts the gods have endowed us

ma lettre sans affecter une gaieté que je ne sens pas. Ne m'oubliez pas tout à fait, gardez un coin dans votre mémoire pour l'exilé. Louis (1) ».

A Sidney Colvin il écrit : « Vous voyez que je ne suis pas bien disposé. La vie n'est pas que vin et jeux. L'inhérente tragédie des choses passe par tous les tons du blanc au noir le plus sombre, et nous, pauvres créatures éphémères, nous regardons cela, mélancoliques. Est-ce que cela ébranle ma foi d'airain ? Je ne le pense pas. Je crois à une vertu finale des choses, oui et quand même je devrais m'éveiller en enfer, j'y croirais encore (2). »

---

withal : such was the facility of this prolific writer ! » To S. R. Crockett, May 17th, 1893.

1. « I have at last got some photographs. and hasten to send you, as you asked, a portrait of Tusitala. He is a strange person ; not so lean, say experts, but infinitely battered ; mighty active again on the whole ; going up and down our break-neck road at all hours of the day and night on horseback ; holding meetings with all manner of chiefs ; quite a political personage in a small way, but at heart very conscious of the inevitable flat failure that awaits everyone. I shall never do a better book than *Catriona*, that is my high-water mark, and the trouble of production increases on me at a great rate, and mighty anxious about how I am to leave my family »..... « I cannot make out to be anything but raspingly, harrowingly sad ; so I will close, and not affect levity which I cannot feel. Do not altogether forget me ; keep a corner of your memory for the exile. Louis. » To Mrs Sitwell, April 1894.

2. « You will see that I am not in a good humour ; and I am not... Life is not all Beer and Skittles. The inherent tragedy of things works itself out from white to black and blacker, and the poor things of a day look ruefully on. Does it shake my cast iron faith I cannot say it does. I believe in an ultimate decency of things ; ay, and if I woke in hell, should still believe it ! » *Vailima Letters* Aug. 1893.

Cf. le ton de cette lettre et le poème « If this were Faith » *Songs of Travel*. Voir plus haut, p. 71.

Ses amis d'Angleterre se désolaient de recevoir des lettres si tristes. Ils imaginèrent un moyen de l'alléger du tourment qui l'accablait depuis deux années déjà ; ce fut de faire publier une édition de luxe de ses œuvres, qui assurerait aux membres de sa famille une somme d'argent fixe, au cas où il ne pourrait plus les faire vivre à l'aide de sa plume. Telle est l'origine de la grande édition d'Edimbourg, que seuls aujourd'hui les amateurs de livres rares peuvent s'offrir.

Peu d'écrivains ont eu l'honneur de voir leurs ouvrages publiés de leur vivant avec un tel luxe et cela témoigne assez de l'estime où l'on tenait le talent de Stevenson.

Trois mois avant de mourir, toute sa puissance de travail, toute son inspiration lui revinrent, et il écrivit d'une seule traite plusieurs chapitres d'un livre déjà commencé, son chef-d'œuvre : *Weir of Hermiston*. C'est dans ce dernier effort qu'il mourut, le soir du 3 décembre 1894. La rupture soudaine d'un vaisseau sanguin, alors qu'il était dans toute la force de son génie, l'emporta en quelques instants. M. Lloyd Osbourne, témoin de la scène, nous en a laissé le récit : « Il écrivit beaucoup le matin du dernier jour ; il jugeait son livre à moitié achevé. *Hermiston*, le meilleur de ceux qu'il eût jamais écrits : et la conscience de l'effort heureux l'animait et l'égayait comme rien n'était capable de le faire. L'après-midi il eut à rédiger son courrier, non pas des lettres d'affaires, car il remettait cela à plus tard, mais des réponses aux bon-

nes lettres d'amis éloignés, reçues deux jours auparavant, et encore toutes fraîches dans sa mémoire.

« Vers le soir il descendit ; il se moqua des pressentiments que sa femme ne pouvait chasser, lui parla d'une tournée de conférences en Amérique qu'il désirait beaucoup entreprendre « maintenant qu'il se portait si bien », et joua aux cartes avec elle pour dissiper sa mélancolie. Il dit avoir faim, la pria de l'aider à faire une salade pour le repas du soir. Afin de rehausser l'éclat du petit festin, il monta de la cave une bouteille de vieux Bourgogne. Il aidait sa femme dans la vérandah et causait gaiement, lorsque tout à coup il se prit la tête à deux mains et s'écria : « Qu'est-ce que j'ai ? » — puis il demanda vivement. « Ai-je l'air étrange ? » Au même moment il tomba à genoux tout près d'elle. Il parvint à gagner le grand hall, aidé de sa femme et de son domestique Sosimo. Il perdit connaissance immédiatement, et se renversa dans le fauteuil qui avait jadis appartenu à son grand'père. En quelques minutes les docteurs furent appelés... Ils le regardèrent en secouant la tête ; ils firent tous leurs efforts et ne négligèrent rien, mais déjà la science humaine était impuissante ; il était impossible de le sauver.

Le mourant était renversé dans son fauteuil, il respirait péniblement ; sa famille l'entourait, folle de douleur, se rendant bien compte qu'il n'y avait plus d'espoir. La douzaine de Samoiens qui composaient le petit clan dont il était le chef, s'assirent en un large demi-cercle à ses pieds ; la vénération, la douleur, la

tristesse, se réflétaient sur leurs visages. Quelques-uns n'avaient qu'un genou à terre afin d'être prêts à exécuter tout ordre qu'on pourrait leur donner » (1). Ce fut la mort qu'il avait toujours rêvée, debout à la tâche, obstiné jusqu'au moment suprême.

Le corps resta exposé toute la nuit dans le grand « hall ». Les Samoiens allèrent lui baiser la main à tour de rôle avant de s'installer à ses pieds pour la veillée funèbre, ils entonnèrent des chants solennels. La triste nouvelle s'était répandue, et les chefs de tribu arrivèrent de tous côtés chargés de nattes précieuses. Les Samoiens apportaient des fleurs de toutes couleurs, qu'ils déposèrent sur son corps, ils lui adressèrent des prières, et de touchantes paroles d'amour et de vénération.

Stevenson avait exprimé le désir d'être enterré sur le sommet de la Vaea, petite montagne à quelque distance de sa maison, d'accès fort difficile à cause de la pente très raide des flancs et de la forêt vierge qui l'entoure.

Les chefs tinrent conseil le lendemain pour répartir le travail ; des hommes furent envoyés avec des haches pour frayer un chemin. « On ne peut rien imaginer de plus pittoresque que l'étroit rebord dont se compose le sommet de la Vaea ; à peine plus large qu'une chambre, et plat comme une table. De chaque côté les pentes à pic ; juste en face le vaste océan et

1. Cité par Sidney Colvin. Letters, t. II, p. 370 et suivants.



les récifs que balaient les lames ; à droite et à gauche de vertes montagnes couvertes d'une forêt épaisse et antique. » (1)

Les Samoiens transportèrent la bière sur ce sommet, tâche difficile et fatigante, mais qui leur fut douce à remplir.

Depuis que Stevenson repose en cet endroit les chefs ont défendu qu'on se servît d'armes à feu sur la colline de Vaea, afin que les oiseaux y puissent vivre et chanter en toute liberté les chants que leur cher Tusitala avait tant aimés.

Ce qu'il y a peut-être de plus extraordinaire dans cette belle vie, c'est que jamais Stevenson ne se laissa dominer par le triste état de sa santé et par les souffrances physiques qui ne l'abandonnaient pas. Aucune de ses œuvres ne trahit les méditations d'un malade, et il est très rare qu'une note de découragement se fasse jour dans ses lettres. Le poème « If this were Faith » (2) exprime mieux que toute autre chose son opinion intime à l'égard des difficultés de la vie. Cette grande et belle philosophie ne lui venait pas de naissance ; il avait hérité de son père le tempérament celtique, triste et mélancolique. Stevenson résolut de cultiver le courage, de ne pas se laisser abattre par les épreuves de la vie. Il déclara que nul n'avait le droit d'être triste, ou de mauvaise humeur (3).

1. Cité par S. Colvin, t. II, p. 375 (Letters).
2. *Songs of Travel.* Cf, plus haut, p. 71.
3. Cf. *Virginibus Puerisque.*

Il se fit un devoir social d'être heureux, gai et content ; il aurait pu s'écrier avec Renan : « Je suis persuadé que les moments que l'homme donne à la joie doivent compter parmi ceux où il répond le mieux aux vues de l'Eternel... chacun vaut en proportion des joies qu'il a goûtées au début de la vie, et de la dose de bonté qu'il a trouvée autour de lui. » (1)

Il affirmait également qu'on n'avait pas le droit d'informer le lecteur des faits de la vie privée, et il a si bien observé ce principe, que seul l'essai qu'il écrivit lors de sa première grande maladie, trahit l'état de sa santé (2).

Un critique de ses œuvres, qui ne le connaissait pas personnellement, lui reprocha des défauts, qui selon lui, provenaient d'une santé trop exubérante ! Stevenson lui répondit par une lettre remarquable où il dit : « Non seulement je crois que la littérature doit répandre la joie, mais je vois un univers éternellement différent du vôtre, un univers solennel, terrible, mais joyeux et noble, où la souffrance au moins n'est pas infligée avec caprice (quoiqu'elle accable avec une froide partialité) mais où elle peut être et où elle est, en général, supportée noblement, où surtout (je crois à ceci et vous sans doute n'y croyez pas) tout homme courageux, fût-il affligé d'un cancer, peut se créer une vie heureuse, et par là répandre des bienfaits dans son entourage. Et s'il échoue, pourquoi

---

1. *Feuilles détachées*, Renan, p. 109-110.
2. « Ordered South », *Virginibus Puerisque*.

l'entendrai-je pleurer ? Je veux dire, si j'échoue pourquoi devrai-je pleurer ? Pourquoi faudrait-il que je me fasse entendre de vous ?... J'estimerai toujours davantage l'homme qui garde les lèvres closes, qui montre un visage souriant à ses amis et voisins, et je le tiendrai pour infiniment plus grand (au sens abstrait) qu'un Shakespeare atrabilaire ou qu'un Kant ou un Darwin médisant... Pour moi les fioles de médecine sur ma cheminée et les taches de sang sur mon mouchoir ne sont que des accidents ; elles n'assombrissent point ma conception de la vie comme vous le sauriez, je pense, si vous aviez été malade vous-même » (1).

Ce qui l'aida le plus peut-être à vivre cette belle vie

---

1. « Not only do I believe that literature should give joy. but I see a universe, I suppose, eternally different from yours ; a solemn, a terrible, but a very joyous and noble universe, where suffering is not at least wantonly inflicted, though it falls with dispassionate partiality, but where it may be and generally is nobly borne : where, above all (this I believe ; probably you don't : I think he may, with cancer), *any brave man may make* out a life which shall be happy for himself, and, by so being, beneficent to those about him. And if he fails, why shoud I hear him weeping ? I mean if I fail, why should I weep ? Why should *you* hear *me* ?... »

And I always think the man who keeps his lip stiff, and makes a happy fireside clime, and carries a pleasant face about to friends and neighbours,infin itely greater (in the abstract) than an atrabilious Shakespeare or a back-biting Kant or Darwin ...

To me, the medicine bottles on my chimney and the blood on my handkerchief are accidents ; they do not colour my view of life, as you would know, I think, if you had experience of sickness. »

To. W. Archer. Nov. lst., 1885.

c'est son imagination puissante. Grâce à elle, quand la réalité devenait par trop pénible, il inventait d'autres conditions, il vivait une existence idéale, il se forgeait des situations et des aventures extraordinaires. Le monde imaginaire d'ailleurs fut toujours pour lui plus vrai que le monde réel.

Comme Renan encore il aurait pu dire : « Cette grande consolatrice de la vie, l'imagination, a un privilège à part, qui en fait, tout bien compté, le plus précieux des dons ; c'est que ses souffrances sont des voluptés... elle est la base de la santé de l'âme, la condition essentielle de la gaieté... On oublie qu'une moitié de la littérature grecque, cette merveille, n'est que ciselure et imagination » (1).

Un autre trait dominant du caractère de Stevenson, c'est son humour et l'esprit de jeunesse et de fraîcheur qu'il garda jusqu'à son dernier jour. Il était demeuré enfant à bien des points de vue, tout lui semblait merveilleux, étonnant et nouveau.

Les opinions reçues et toutes faites ne l'influençaient pas ; il aimait toujours se faire une opinion personnelle. Le plus souvent il ne se conformait pas à celle d'autrui ; car la règle, l'uniformité lui faisaient horreur. La jeunesse l'intéressa toujours, il écrivit pour la jeunesse (2), il prêcha pour la jeunesse (3). Sa sympathie ne se bornait pas là cependant, car Steven-

---

1. E. Renan.
2. *Treasure Island.*
3. *Virginibus Puerisque.*

son (comme tous ceux qui ont l'imagination très riche) avait un grand don de sympathie.

A ce caractère il faut encore ajouter un fonds considérable d'énergie, de vitalité. Cette énergie qu'il aurait tant voulu déployer dans une vie d'action, se concentra chez lui en une activité littéraire intense. Il mourut jeune, il fut souvent si faible qu'il ne pouvait parler, et cependant il a laissé une œuvre très importante. Ces différentes qualités de l'esprit et du cœur ont contribué à lui donner une personnalité charmante, pleine de contrastes inattendus. Ses voyages perpétuels à travers le monde développèrent en lui l'originalité déjà très grande de son tempérament et l'ont doué d'une âme toute particulière. Il était à la fois sensible comme une femme, généreux et chevaleresque comme un héros du moyen-âge.

Le côté écossais, mélancolique et sombre, de son tempérament se heurtait très souvent au côté cosmopolite, artiste, et joyeux, il en est résulté des œuvres diverses comme les Essais et les Contes, qui se contredisent si souvent les unes les autres.

Il est difficile, à aussi courte distance, de formuler un jugement définitif sur le caractère de Stevenson, mais nous avons tenu à en parler assez longuement car il est de ces écrivains dont l'œuvre n'est qu'un écho de la vie, et dont on ne saisirait pas la portée sans avoir suivi un peu l'existence si mouvementée, si riche en émotions de tout genre. C'est l'homme d'ailleurs qui est intéressant, plus peut-être que son œuvre, surtout si on a pu l'entendre causer, voir l'ex-

pression mobile de son visage d'artiste, et subir le charme de sa personnalité si curieuse (1).

---

1. « C'est l'homme, et l'homme seulement que je cherche dans l'artiste. Le poème le plus beau est-il autre chose qu'une relique ? Gœthe a dit une parole profonde : « Les seules œuvres durables sont des œuvres de circonstance. » Mais il n'y a, à tout prendre, que des œuvres de circonstance, car toutes dépendent du lieu et du moment où elles furent créées. On ne peut les comprendre ou les aimer d'un amour intelligent si l'on ne connaît le lieu, le temps et les circonstances de leur origine. C'est le fait d'une imbécillité orgueilleuse de croire qu'on a produit une œuvre qui se suffit à elle-même. La plus haute n'a de prix que par ses rapports avec la vie. Mieux je saisis ces rapports, plus je m'intéresse à l'œuvre. » (A. France, *Le Jardin d'Épicure*).

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les trois premiers Romans Ecossais

§ 1. — *L'œuvre de Stevenson*

Tous les critiques de Stevenson s'accordent sur un point : la diversité remarquable de son œuvre. Il écrivait difficilement, et il est mort à quarante-quatre ans ; et néanmoins il a laissé des essais, des critiques littéraires, des récits de voyage, des romans d'aventure, des contes et des poèmes.

Cette diversité s'explique par sa vie errante, par ses changements perpétuels de milieu, qui lui ont formé une personnalité très complexe. Son tempérament déjà était plein de contradictions, il avait une nature d'une richesse extraordinaire et tantôt une tendance le dominait, tantôt une autre.

M. Marcel Schwob a dit de lui :

« L'œuvre de Stevenson est un extraordinaire mélange d'essais délicats et littéraires, et d'aventures de pirates et de chercheurs d'or. A travers les vingt-quatre

volumes qu'il a publiés depuis 1876 on peut distinguer une double personnalité qui le fait pencher tantôt vers John Knox le prédicateur, tantôt vers Barbe-Noire le flibustier.

« Dès son enfance, il eut un goût très vif pour les petits livres de colportage, où de hideuses gravures en couleur accompagnaient le simple récit des exploits d'un John Sheppard, d'un Capitaine Kidd, ou d'un Jonathan Wild » (1).

Sa biographie aurait pu être faite d'après l'étude de ses œuvres tant celles-ci se rattachent aux faits de son existence. Nous avons préféré donner une idée générale de sa vie et choisir seulement dans son œuvre ce que nous considérons comme le plus remarquable. Il nous a semblé que ses romans et ses contes écossais, dans lesquels se retrouve la tradition de Sir Walter Scott, offriraient pour l'analyse le plus vif intérêt, car c'est certainement la partie de son œuvre qui vivra.

Il y a un progrès constant, un développement continu dans l'œuvre de Stevenson ; l'élément moral, qui domine dans les essais, et dans ses premiers livres, fait place bientôt à une vision très pénétrante de la vie elle-même ; il abandonne les problèmes d'ordre social et les simples récits d'aventures pour s'attaquer aux analyses subtiles de caractère, et aux conflits de l'existence d'un intérêt humain et universel, tels que la lutte dramatique entre père et fils dans « Weir of Hermiston. »

1. Préface du *Dynamiteur*. Plon, 1894.

Comment se fait-il que ce progrès n'ait pas été constaté à l'étranger, et qu'on le considère encore aujourd'hui comme un simple conteur, comme un auteur de livres d'étrennes ?

M. T. de Wyzewa soutient que c'est parce qu'il n'existe pas en France de traduction intelligente de l'œuvre de Stevenson. « Nous l'aurons lu tout entier sans nous douter de son génie, et le plaisir même que nous aurons eu à le lire, dans des traductions faites tout juste pour nous divertir un moment, ce plaisir même nous empêchera de reconnaître sa haute valeur littéraire... et nous tiendrons pour un agréable auteur de romans-feuilletons le seul écrivain de notre temps, peut-être, qui, grâce à son génie d'enfant, ait exprimé des sentiments capables d'être universellement compris et goûtés » (1).

De tous les auteurs anglais contemporains, Stevenson est l'un des plus difficiles à rendre en français. Son style est si riche, si imagé, si idiomatique qu'il est presque intraduisible. L'auteur de la version française de « Prince Otto » dit dans sa préface : « Je n'avais jamais réalisé complètement la perfection technique de sa méthode, la subtilité de ses nuances... la prose de Stevenson, travaillée, étudiée, ciselée, un peu précieuse même, prose où, ainsi que dans un poème parachevé, les mots se parent de couleurs nouvelles et inimitables, prennent une force inaccoutu-

1. Cité par H. Davray. *La Revue Hebdomadaire*, avril 1903.

mée selon la place que leur assigne dans la période le génie de l'écrivain » (1).

C'est le style de Stevenson, surtout, qui est remarquable. La beauté de sa forme littéraire lui a permis en Angleterre d'être mis au nombre des grands écrivains classiques. Cette langue n'a pas été traduite dans toute sa beauté et dans toute sa force ; il en est résulté qu'à l'étranger son véritable talent n'a pas été assez apprécié. Les essais sont peu de chose quant au fond, mais c'est la forme qui en est merveilleuse.

Admirateur et disciple de Montaigne, il a pris de lui une façon inimitable de dire les choses les plus banales. Si, d'autre part, il nous donne une œuvre d'imagination, il n'écrit jamais rien de meilleur que ses pages inspirées de l'Ecosse. Il parle alors la langue du terroir, langue si imagée et si pittoresque qu'elle perd toute sa valeur primitive une fois traduite, et même transposée en Anglais,

De tous ses livres, c'est *Treasure Island* qui est peut-être le plus répandu à l'étranger. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe ; il a donné lieu à un grand nombre de critiques littéraires. Ce livre a fait à Stevenson une réputation à la fois démesurée et fausse, et l'a classé aux yeux du public étranger parmi des écrivains tels que Rider Haggard ou Jules Verne. *Treasure Island* est un beau livre, mais il a beaucoup de défauts. Il fut écrit au début de la

---

1. *Le Roman du prince Othon*, trad. par Egerton Castle, London, 1896.

carrière de l'écrivain et n'approche pas en grandeur les quatre romans écossais qu'il a publiés plus tard, ou même ses contes, dont quelques-uns sont très remarquables.

Sir Walter Scott, l'illustre romancier, dont l'influence fut aussi grande en France qu'en Angleterre, a légué au jeune Stevenson son grand génie créateur, son amour de l'histoire du pays natal, et son talent d'évocation puissante du passé. Stevenson s'est rendu compte de tout ce qu'il devait à Scott; depuis son enfance il continuait à le lire avidement, et il n'oublia jamais de lui témoigner le respect qu'il lui devait comme au maître de la littérature romantique (1).

Vers la fin de sa vie, lors de son exil aux îles du Pacifique, il demande qu'on lui envoie une édition complète des *Waverley Novels*. Il y fait souvent allusion dans ses lettres ou dans ses critiques. Lorsqu'il compose *The Merry Men* il s'écrie : « Je crois que c'est original, quoiqu'il y ait du *Pirate* de Scott là-dedans ; il ne pouvait pas ne pas y en avoir ; il puisait à la source du romantisme dans de telles scènes (2). » Stevenson ne se cache pas d'avoir tiré de *Rob Roy* les traits essentiels du caractère d'Alan

1. Voir « A Gossip on Romance ». *Memories and Portraits*.
2. « It is... I believe. my own, though there is a little of Scott's *Pirate* in it, as how should there not? He had the root of romance in such places. » To W. E. Henley, July 1881.

Breck (1). Il a été le continuateur et nullement l'imitateur de l'œuvre de Scott ; sa façon de traiter le même personnage ou le même évènement historique était complètement différente, et le plus souvent il a pris une période de l'histoire que Scott n'avait pas épuisée. Lorsqu'il écrit *Kidnapped*, il fait la remarque suivante à son père : « Je trouve cette période très pittoresque, et je m'étonne de ce que Scott l'ait laissée échapper. (2) »

Stevenson n'avait certes pas au même degré le génie créateur de son grand prédécesseur, mais il était artiste et avait le sentiment très vif du style et de la forme. L'auteur de *Waverley* n'eut ni le loisir de soigner son style ni le talent des grands prosateurs. Il écrit un volume en un mois, parfois en quinze jours. Il écrit mal, lourdement ; il remplit des pages de conversations interminables et de longues descriptions, il s'écarte du sujet principal ; en un mot, il ne sait pas composer.

Stevenson écrit à ce sujet : « Nous avons là un homme d'un génie créateur remarquable, qui traitait avec aisance et avec charme les scènes romantiques de son histoire, et qui était cependant dépourvu des connaissances techniques du style. Il semblerait même qu'il les dédaignât. Au point de vue dramatique, il était non seulement souvent faible, mais souvent

---

1. Dans *Kidnapped*.
2. « I find it a most picturesque period, and wonder Scott let it escape. » To Thomas Stevenson, January 25 1886.

incorrect... L'homme qui a conçu et composé le caractère d'*Elspeth of the Craigburnfoot* avait non seulement un grand talent de romancier, mais encore un grand talent tragique. Comment se fait-il alors qu'il puisse nous servir un fatras aussi languissant et aussi inorganique ? L'explication, à mon avis, se trouve dans la qualité même de ses surprenants mérites. De même que ses livres amusent le lecteur, ils amusaient l'écrivain. Il évoquait le romanesque avec délices, mais il avait à peine la patience de le décrire. Ce fut un grand méditatif, un imaginatif qui eut des visions, les unes magnifiques, les autres amusantes, mais non un grand artiste ; à peine s'il en fut véritablement un, dans l'acception large du mot. Il s'amusait et il nous amuse. Il a amplement goûté des plaisirs de son art ; mais les labeurs, les veilles et les angoisses que cet art impose, jamais homme ne les a plus ignorés. Grand romantique, enfant paresseux (1).

---

1. « For here we have a man of the finest creative instinct touching with perfect certainty and charm the romantic junctures of his story ; and we find him utterly careless, almost, it would seem, incapable, in the technical matter of style, and not only frequently weak, but frequently wrong in points of drama.., The man who could conceive and write the character of *Elspeth of the Craigburnfoot*... had not only splendid romantic, but splendid tragic gifts. How comes it, then, that he could so often fob us off with languid, inarticulate twaddle ?

It seems to me that the explanation is to be found in the very quality of his surprising merits. As his books are play to the reader, so were they play to him. He conjured up the romantic with delight, but he had hardly patience to describe it. He was a great day-dreamer, a

Dans une de ses lettres Stevenson écrit encore : « Est-ce que Davie n'a jamais lu *Guy Mannering*, *Rob Roy*, ou *The Antiquary* ? Chacun vaut trois *Waverleys*. J'aime mieux *Kenilworth* que *Waverley* ; *Nigel* aussi ; et *Quentin Durward* est presque aussi bon. Mais cela prouve une grande pénétration de sa part d'avoir préféré *Waverley*, car ce roman diffère des autres, et quoiqu'il ne soit pas aussi cohérent, il est mieux composé que d'autres en certaines parties ; il est certainement plus soigné. Il est indéniable que l'amour du laisser-aller et du travail bâclé se développa chez Scott au fur et à mesure de son succès (1). » Stevenson a l'avantage sur Scott d'avoir joint à son tempérament romantique celui d'un grand artiste. Un éminent critique anglais, celui qui peut-être a le mieux compris Stevenson, nous dit : « Le côté le plus remarquable de son œuvre c'est la combinaison singulière du style et du

---

seer of fit and beautiful and humorous visions, but hardly a great artist ; hardly, in the manful sense, an artist at all. He pleased himself, and so he pleases us. Of the pleasures of his art he tasted fully ; but of its toils and vigils and distresses never man knew less. A great romantic, an idle child ». « A Gossip on Romance », *Memories and Portraits*.

1. « Has Davie never read *Guy Mannering*, *Rob Roy*, or *The Antiquary* ? All of which are worth three *Waverleys*. I think *Kenilworth* better than *Waverley* ; *Nigel* too ; and *Quentin Durward* about as good. But it shows a true piece of insight to prefer *Waverley*, for it is different ; and though not quite coherent, better worked in parts than almost any other : surely more carefully. It is undeniable that the love of the slap-dash and the shoddy grew upon Scott with success. » To Thomas Stevenson. April 19, 1884.

romanesque. Les plus grands auteurs d'œuvres romanesques ont négligé le style,— par une ironie bizarre le style a été donné à ceux qui ont peu ou rien à dire. Scott écrivait avec négligence et bonhomie, mais Stevenson, auquel le romanesque brûlait le sang, se mit assidûment et patiemment à travailler son style (1). »

Les quatre romans écossais de Stevenson sont *Kidnapped*, *Catriona*, *The Master of Ballantrae* et *Weir of Hermiston*.

Examinons de plus près chacun de ces romans.

§ 2. — *Kidnapped*

Qu'y a-t-il de remarquable dans cette œuvre ? Analysée brièvement, qu'y trouvons-nous ? des séries d'aventures assez compliquées ; un jeune garçon enlevé par des pirates, un combat à bord, grâce auquel il s'échappe, un meurtre dont il est le témoin involontaire, une fuite à travers la Haute-Ecosse avec le fameux Highlander : Alan Breck, des dangers continuels évités avec adresse, et enfin la rentrée à Edimbourg et une brusque conclusion. Il ne semble pas qu'il y ait là matière à une belle œuvre et cependant cela est écrit de telle façon que l'intérêt naît dès le début, et que l'on ne peut se résoudre à déposer le volume avant de l'avoir fini. Stevenson est inimitable pour la rapidité et l'aisance de la narration, pour la beauté des images et le coloris du style.

1. W. A. Raleigh, *R. L. Stevenson*, Arnold, 1896.

Les personnages sont pris sur le vif, et Alan Breck surtout, le type du Highlander Jacobite fier et indépendant, grand de cœur et d'esprit, est peint avec une finesse et une pénétration remarquables. On a dit de lui que c'est le personnage le plus parfait de la littérature anglaise (1).

Toute la présentation du caractère est un chef-d'œuvre de l'art d'omettre et de celui de noter le trait exact. Alan arrive à bord, sauvé d'un naufrage de façon merveilleuse. Dès le début, il apparaît dans cette atmosphère de mystère qui l'enveloppe toujours : « Il était petit de taille ; mais bien fait et agile comme une chèvre ; il avait le visage ouvert et bon, mais hâlé, avec de larges taches de rousseur et des marques de la petite vérole ; il avait des yeux extraordinairement clairs, qui reflétaient une espèce de folle gaieté à la fois charmante et inquiétante. En enlevant son manteau, il posa sur la table une paire de beaux pistolets montés en argent, et je vis qu'il avait une longue épée à la ceinture. Ses manières, d'ailleurs, étaient élégantes, et il but gracieusement à la santé du capitaine. En somme je jugeai à première vue que c'était un homme qu'il valait mieux avoir comme ami que comme ennemi (2). »

---

1. H. James, *Partial Portraits.*
2. « He was smallish in stature, but well set and as nimble as a goat ; his face was of a good open expression, but sunburnt very dark, and heavily freckled and pitted with the small-pox ; his eyes were unusually light ant had a kind of dancing madness in them, that was both engaging and alarming ; and when he took off his great-coat,

Les chapitres surtout qui ont trait à la fuite de David Balfour et d'Alan Breck à travers les landes de la Haute-Ecosse, sont d'une puissance descriptive merveilleuse (1) ; en les lisant, on croit partager toutes les souffrances des deux fugitifs, et traverser leurs dangers. L'auteur effleure en passant les traits nationaux les plus intimes, et nous donne des détails de la vie et du caractère des Highlanders, comparables à ce qu'il y a de meilleur dans les romans de *Waverley*. Les chefs des clans écossais sont d'une race à part ; leur fierté, leur courage indomptable, leur brutalité même nous rappellent l'époque des grandeurs féodales (2).

Rien de mesquin dans ce caractère, rien de bourgeois. Les Highlanders différaient des autres hommes de la race écossaise par le langage, les mœurs, et le costume. Ils vivaient à la façon des patriarches ; chaque partie du territoire était divisée entre les différents *clans* et le chef du clan était le dieu suprême de son petit royaume. Le sentiment de fraternité et de loyauté entre les membres d'un même clan est unique ; il égale en intensité la haine violente qu'ils éprouvent à l'endroit des clans ennemis, et surtout

---

he laid a pair of fine silver-mounted pistols on the table, and I saw that he was belted with a great sword. His manners, besides, were elegant, and he pledged the captain handsomely. Altogether I thought of him, at the first sight, that here was a man I would rather call my friend than my enemy. » *Kidnapped,* p. 38.

1. Ch. XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV, XXV, XXVI. *The Flight in the Heather.*

2. Voir le chapitre XXIII. *Cluny's Cage.*

du Lowlander. De là sont résultées des révoltes sans fin, et des guerres civiles à outrance qui ont développé les tendances belliqueuses de leur nature celtique, si douce par ailleurs et si impressionable.

La description des paysages est merveilleuse dans le roman de *Kidnapped*, toute la poésie de l'Ecosse y revit (1). C'est que Stevenson avait vu ces montagnes sauvages et ces îles lointaines ; et qui a une fois parcouru cette région si sauvage, mais si belle, de l'Ecosse ne saurait oublier l'impression ressentie. Les scènes principales du roman se déroulent dans la contrée d'Appin et les montagnes de Glencoe (2). Cette contrée est non seulement d'une beauté farouche et grandiose, mais elle est triste, mélancolique, et morne; elle est éloignée de toute civilisation et même de toute habitation. Rien que des landes de bruyère d'une étendue infinie, et des montagnes rocheuses, immenses et noires, aux pentes escarpées. Point de végétation dans cette région, pas un arbre, pas un chant d'oiseau. Lieu bien choisi pour un massacre abominable (3).

Nous avons passé une nuit dans l'auberge au sommet du défilé de Glencoe. Le silence était effrayant, la monotonie interrompue seulement par le bruit d'un cours d'eau; vers le soir, les montagnes prirent

1. Cf. pour plus de détails sur le Highlander : R. Chambers, *History of the Rebellion in Scotland, 1745*.
2. Glencoe signifie: la vallée des pleurs.
3. Le fameux massacre du clan Macdonald par les Campbell en 1692. Voir R. Green. *Short History of the English People*, t. IV, p. 1498.

une teinte de plus en plus sombre et à la mélancolie du paysage vint s'ajouter le sentiment de désolation complète si bien décrit par Stevenson dans *Kidnapped.*

Ce sont ses études historiques qui l'ont conduit à fonder ce roman sur le meurtre de la contrée d'Appin. Au retour de son premier voyage en Amérique il alla passer l'été à Strathpeffer dans les Highlands. Il rencontra là John Tulloch, Recteur de l'Université de Saint-Andrews. Celui-ci se passionnait pour l'histoire de l'Ecosse et communiqua son ardeur à Stevenson. Il lui conseilla d'écrire un volume sur la Transformation des Highlands d'Ecosse, ou bien sur « l'Ecosse et l'Union ». Depuis longtemps déjà, (dès l'époque où sa bonne Alison lui racontait les légendes des Covenanters), il s'était ému aux récits romanesques de leurs campagnes. Il connaissait fort bien l'histoire de son pays, mais c'est grâce à Tulloch qu'il se mit à étudier de près les documents historiques du XVIIIe siècle. L'époque lui parut nouvelle et très pittoresque. Il avait tout à créer, car Scott s'en était surtout tenu aux révoltes du XVIIe siècle.

Stevenson écrit à S. Colvin : « C'est une histoire intéressante et triste, à partir de 1745 elle est toute à écrire pour la première fois » (1).

Pendant un an il se documenta en vue de ce volume

---

1. « It is a most interesting and sad story, and from the 45 it is all to be written for the first time ». To S. Colvin, December 1880. Voir aussi les lettres à son père, December 12, 1880, et December 21, 1880.

d'histoire. Son zèle augmenta encore à la nouvelle que la chaire d'Histoire à l'Université d'Edimbourg se trouvait vacante. Il se présenta comme candidat, mais ne fut pas nommé. Ce fut pour Stevenson une déception profonde et il ne songea plus à écrire des œuvres d'Histoire proprement dite. Ses recherches, eependant, l'avaient conduit à étudier les superstitions écossaises ; il s'en souvint dans la suite quand il écrivit son livre de contes (1).

Il y avait aussi parmi les derniers documents qu'on avait envoyés à Stevenson une pièce juridique se rapportant au procès de James Stewart of Appin, accusé du meurtre de Colin Campbell of Glenure (2). Parmi les pièces se trouvait une carte de la contrée d'Appin. L'imagination de Stevenson s'enflamma comme toujours à la vue d'une carte, il alla visiter lui-même le théâtre du crime, et recueillit des paysans quelques renseignements sur la vie et le caractère de Campbell de Glenure. Il se décida à en faire le sujet d'un ouvrage dont le héros serait un des parents de ce personnage. Le roman fut d'abord appelé *Balfour*, et ne reçut qu'ensuite son titre définitif (3).

Stevenson ne s'est pas soucié de l exactitude historique. *Kidnapped* est une œuvre d'imagination basée

---

1. *The Merry Men*. Cf. *Thrawn Janet*.
2. « The trial of James Stewart in Aucharn in Duror of Appin for the murder of Colin Campbell of Glenure ».
3. *Kidnapped, being the aventures of David Balfour in he year* 1751.

sur un fait réel. Les Highlanders, chez qui le sentiment de la généalogie est poussé à l'excès, se fâchèrent de ses inexactitudes chronologiques, et pendant plusieurs années Stevenson reçut à ce sujet des lettres des membres du clan Stuart et Campbell (1). Si Stevenson n'avait écrit rien d'autre, son analyse du caractère d'Alan Breck, et la façon dont il a fait revivre l'Ecosse des Highlanders, permettraient de classer ce livre parmi les plus beaux de la littérature anglaise. Critique très pénétrant de ses propres œuvres, il s'est rendu compte lui-même de la valeur de *Kidnapped* et dit ouvertement que c'est ce qu'il a écrit de meilleur à l'époque : « Je suis content que David vous ait plu. C'est mon œuvre favorite, pas au point de vue technique, mais pour la délicatesse humaine qui me faisait défaut jusqu'à présent. Alan et David, je les aime réellement. (2) »

Le roman de *Kidnapped* marque un grand progrès sur *Treasure Island* écrit six années auparavant. C'est plus, à nos yeux, qu'un simple récit d'aventures, c'est un grand livre, à la fois par l'imagination romanesque qui le pénètre, par la perfection du style, et par l'analyse si précieuse et si fine des caractères. Un chapitre révèle tout particulièrement la connais-

1. Cf. Ed. Gosse. Pentland, édition, t. X.
2. « I am glad you liked David. It is my own favourite of my works, not for craftmanship, but for human niceness, in which I have been wanting hitherto. Alan and David I do really like. » To Ed. Gosse, July 17, 1886. Lettre publiée pour la première fois dans la Pentland Edition, t. X, 1908.

sance que possédait Stevenson des replis secrets du cœur humain, de ses faiblesses et de sa grandeur, de ses tendresses et de ses fiertés (1). Tout le chapitre est vraiment un morceau de génie ; il est animé comme la vie aux moments critiques de l'existence. Ce sont les pages où est décrite la querelle des deux amis, Alan Breck et David Balfour. Ils sont seuls au sommet d'une montagne, David est à bout de forces, épuisé par leur fuite à travers l'Ecosse ; il est indigné contre Alan qui lui a manqué de parole. Pendant trois jours ils ont marché côte à côte dans un silence pénible et énervant ; ils s'arrêtent enfin et une querelle éclate entre eux.

Le grand défaut du livre a été souvent signalé, et Stevenson lui-même l'a parfaitement reconnu. C'est qu'il s'y trouve deux parties fort distinctes, qui ne se tiennent en aucune façon, et qui par là nuisent à l'unité de la composition.

Lorsque Stevenson commença cet ouvrage il croyait continuer ce qu'il avait ébauché dans *Treasure Island,* sachant que ce genre de production lui procurerait au moins l'argent dont il avait alors grand besoin. A mesure que l'œuvre prenait forme, il s'aperçut qu'il s'écartait de son idée première, mais comme le livre paraissait en feuilletons (2), il n'y avait guère moyen de modifier le commencement, et le plus terrible était l'obligation de lui donner une fin. Steven-

1. Ch. XXIV. Cf. H. James. *Partial Portraits.*
2. Dans *Young Folks.*

son envoya la lettre suivante à un de ses critiques : « Ce que vous dites des deux parties dans *Kidnapped* ne peut avoir été plus pénible aux autres qu'à moi-même. Je l'ai commencé de gaieté de cœur, et aussi pour faire bouillir la marmite, et tout d'un coup le livre a pris vie. David et Alan ont surgi de la toile, et je me suis trouvé dans un autre monde. Mais il y avait ce maudit commencement et il lui fallait ajouter une maudite fin et j'entendais nettement notre vieil ami Byles, le boucher, frapper à la porte de service » (1).

Dans *Kidnapped,* Stevenson a su forcer l'intérêt du lecteur sans recourir à l'amour, car la femme ne joue aucun rôle dans le livre. A ce propos il remarque lui-même, comparant *Clarissa Harlowe* à *Robinson Crusoe* combien il est étonnant qu'un simple récit de marin naufragé ait obtenu édition sur édition, et soit toujours aussi vivant, tandis que *Clarissa Harlowe,* où l'amour est le thème principal, demeure sur les rayons sans qu'on la lise (2).

---

1. « What you say of the two parts in *Kidnapped* was felt by no one more painfully than by myself. I began it partly as a lark, partly as a pot-boiler ; and suddenly it moved, David and Alan stepped out from the canvas, and I found I was in another world. But there was the cursed beginning, and a cursed end must be appended ; and our old friend Byles the butcher was plainly audible tapping at the back door. » To Thomas Watts-Dunton, September 1886.
2. Cf. « A Gossip on Romance », *Memories and Portraits*.

§ 3. — *Catriona*

Six ans plus tard, lorsque Stevenson donna la suite de *Kidnapped* (1), il imita de plus près son grand prédécesseur, Walter Scott, et prit, lui aussi, l'amour comme thème principal du récit. C'est, en somme, la même idée que dans *Rob Roy* : on ne pourrait cependant placer ce livre au même rang que le fameux roman du maître, mais d'autre part, ce n'est pas une œuvre d'imitation pure.

Stevenson s'était rendu compte qu'une suite était nécessaire à *Kidnapped* pour excuser en quelque sorte le dénouement si brusque et si inattendu. Il l'aurait écrite immédiatement, mais le mauvais état de sa santé l'en empêcha. Ce n'est qu'en l'année 1891-1892 qu'il put s'y remettre, exilé dans les îles de Samoa, alors que le souvenir de l'Ecosse, rendu plus vivant, peut-être, par l'éloignement, lui revenait à la mémoire.

Il écrit à un ami : « J'espère que cela vous fera plaisir d'apprendre que je suis en train d'écrire la suite de *Kidnapped*. Je ne suis pas encore arrivé à Alan, je ne sais donc pas s'il vit encore, mais David paraît avoir quelques soubresauts de vitalité (2). »

---

1. *Catriona* : *Adventures of David Balfour*, Part II.
2. « ... and hope it may please you to hear that the continuation of *Kidnapped* is under way. I have not yet got to Alan, so I do not know if he is still alive, but David seems to have a kick or two in his shanks. » To J. M. Barrie, February, 1892.

Une des raisons pour lesquelles les livres de Stevenson sont si vivants, est peut-être qu'il y mettait toute son ardeur, toute sa personnalité. Il s'identifiait si bien avec ses caractères que sur le moment même il vivait leur vie. Il écrit à Andrew Lang et lui raconte combien cela l'ennuie d'être interrompu dans son travail littéraire par les affaires politiques de la Polynésie, auxquelles il est obligé de prendre part : « ... tout le temps mon cœur est avec David Balfour : il vient de quitter Glasgow pour aller à Edimbourg, James More s'est échappé du château (1) ; cela est bien plus réel pour moi que le détroit de Behring, ou les frères Baring ; le procureur général lui a fait part de la fuite de James More et il est parti immédiatement pour consoler Catriona. Vous ne la connaissez pas, c'est la fille de James More, une jeune fille *ben respectable* au dire des demoiselles Grant, les filles du procureur général, de sorte qu'au fond il ne peut rien y avoir de mal. Bientôt nous irons tous en Hollande pour y être pendus, de là à Dunkerque pour y être damnés. et l'histoire se termine à Paris. (2) »

1. La prison.

2. « ... and all your time have your heart with David Balfour : he has just left Glasgow this morning for Edinburgh, James More has escaped from the castle ; it is far more real to me than the Behring Sea or the Baring brothers either — he got the news of James More's escape from the Lord Advocate, and started off straight to comfort Catriona. You don't know her ; she's James More's daughter, and a respectable *young wumman* ; the Miss Grants think so — the Lord Advocate's daughters, so there can't be anything really wrong. Pretty soon we all go to Holland, and be hanged ; thence to Dunkirk, and be damned ;

Stevenson critique lui-même Catriona en ces termes : « En vérité je crois que c'est vivant, et il y a une héroïne qui jusqu'à présent semble pleine d'attraits. *Absit omen !* David, en somme, me paraît excellent. Alan n'entre pas en scène avant le dixième chapitre,et je n'en suis qu'au huitième,de sorte que je ne sais encore si je le retrouverai,mais David est bien en vie,il est prospère et très amoureux,l'histoire m'empêche de manger et de dormir. (1) »

Dans *Kidnapped,* c'est le mouvement si rapide du récit qui excite l'admiration du lecteur ; tout l'intérêt se concentre sur les aventures du héros. Stevenson a vu qu'il ne pouvait réussir une seconde fois dans le même genre et qu'il fallait intéresser par un autre moyen ; sa tournure d'esprit, d'ailleurs, le portait à se placer alors au point de vue de l'étude des caractères et surtout de celui de la femme ; car là se trouve la véritable nouveauté de *Catriona.* C'était la première fois qu'il dessinait le caractère féminin avec autant de vigueur et de précision ; il s'était cru incapable d'écrire une histoire d'amour. La femme l'avait toujours peu intéressé et un peu

---

and the tale concludes in Paris. » To A. Lang, August, 1892.

1. « Really I think its spirited and there's a heroine that (up to now) seems to have attractions : *absit omen* ! David on the whole seems excellent, Alan does not come in till the Xth chapter, and I am only at the VIIIth, so I don't know if I can find him again ; but David is on his feet, and doing well and very much in love.., and the tale interferes with my eating and sleeping.» *Vailima Letters*, February, 1892.

effrayé, et il plaçait toujours l'héroïsme plus haut que l'amour. Il fait ainsi parler un personnage du *Master of Ballantrae :* « Je n'ai jamais eu beaucoup de sympathie naturelle pour la passion, je n'ai jamais été très indulgent pour le sexe faible ; peut-être ne le comprenais-je pas ; et, n'étant guère audacieux, j'ai toujours évité la société des femmes (1). »

On se demande souvent si Stevenson a jamais passé par ces crises de cœur qui bouleversent l'existence ? Il pourrait être hasardeux de l'affirmer trop catégoriquement mais il ne semble pas qu'il ait connu par lui-même la grande passion. Toujours est-il qu'à sa maturité seulement il donne à l'amour, avec *Weir of Hermiston,* la première place dans son œuvre. Son goût du romanesque, de la variété du récit, qui ne peut guère trouver d'expression lorsqu'on prend un seu thème, (celui de l'amour), faisait place, avec le développement de son tempérament, à une méthode de composition plus unie, plus serrée.

S'il avait vécu, car il ne faut jamais oublier qu'il est mort à l'âge où Scott commença seulement à écrire les *Waverley Novels,* qui sait quel beau roman d'amour il nous eût laissé ? Il écrit à S. Colvin :

« J'ai peur de m'exprimer trop grossièrement, dans une histoire d'amour. Je ne peux pas penser

---

1. « I had never much natural sympathy for the passion of love ; I have never had much toleration for the female sex, possibly not much understanding ; and being far from a bold man, I have ever shunned their company. » *The Master of Ballantrae*, p. 96.

une chose et en écrire une autre. Quant aux femmes, je ne les crains plus. Il y a un type que je sais très bien peindre, l'âge me fait moins craindre les jupons, mais je crains toujours d'être grossier. Pourtant l'amourette de David Balfour va très bien, on pourrait la lire dans une réunion des Mères de Famille. La difficulté du conte d'amour, quand il insiste sur l'amour, c'est de chanter toujours la même chanson ; les aspects en sont très variés, je le sais, mais le fond est toujours le même, et comme c'est un sentiment très intense et qui a souvent été traité dans la littérature, il exige de la grâce et de la délicatesse. Avec mon style si littéral et si prosaïque, si adapté au point de vue positif, tout tourne à la grossièreté, ou à la stricte, exactitude ce qui est encore plus terrible. C'est cela qui jusqu'ici m'a tenu éloigné de la passion, mais maintenant, Seigneur ! je vais m'y essayer ! Meredith, naturellement, y a réussi et Shakespeare aussi ; mais malgré le romanesque de mon esprit, je suis au fond un réaliste, un prosaïque, et un amoureux fanatique de simples sensations physiques, simplement exprimées ; de là le péril. Décrire l'amour du même ton dont j'ai exprimé l'épuisement de David Balfour dans les bruyères, ce serait, cher Monsieur, de la grossièreté toute pure, et alors, comment le faire passer ? (1) »

1. I am afraid my touch is a little broad in a love-story ; I can't mean one thing and write another. As for women, I am no more in any fear of them : I can do a sort all right ; age makes me less afraid of a petticoat, but I am a little in fear of grossness. However this David Balfour's love-affair, that's all right — might be read out to a Mo-

Il réussit si bien cependant qu'un mois-plus tard il écrit :

« Je suis bien curieux de savoir ce que vous allez penser de mes deux jeunes filles (1). Mon opinion à moi est très claire : Je suis amoureux des deux. Je prévois quelques années de spiritualité galante. Pendant les deux chapitres où je m'occupais de Miss Grant, j'ai complètement oublié mon héroïne, et même, (mais ça, c'est un grand secret), j'ai essayé d'entraîner David. Il faudra que j'essaie un jour de marier Miss Grant. (2) »

---

thers' Meeting. The difficulty in a love yarn, which dwells at all on love, is the dwelling on one string ; it is manifold, I grant, but the root fact is there unchanged, and the sentiment being very intense, and already very much handled in letters, positively calls for a little pawing and gracing. With a writer of my prosaic literalness and pertinency of point of view, this all shoves toward grossness positively, even towards the far more damnable *closeness*. This has kept me off the sentiment hitherto, and now I am to try : Lord ! of course Meredith can do it, and so could Shakespeare ; but with all my romance, I am a realist and a prosaist, and a most fanatical lover of plain physical sensations plainly and expressly rendered ; hence my peril... To do love in the same spirit as I did David Balfour's fatigue in the heather ; my dear Sir, there were grossness — ready made ! And hence, how to sugar ? » *Vailima Letters*, May 1892.

1. Catriona et Barbara Grant.

2. « I am very curious to see what you will think of my two girls. My own opinion is quite clear ; I am in love with both. I foresee a few years of spiritual flirtations... For the duration of the two chapters in which I dealt with Miss Grant, I totally forgot my heroine, and even — but this is a flat secret — tried to win away David. I think I must try some day to marry Miss Grant ». *Vailima Letters*, June 1892.

Barbara Grant, la fille aînée du procureur, est en effet une femme pleine d'esprit et d'agrément, elle laisse sur le lecteur une impression de charme et de mystère. L'auteur l'a peinte avec une grande délicatesse de touche, et ce qu'il laisse ignorer d'elle nous attire plus que ce qu'il en dit. Stevenson se serait écrié avec A. France : « Le charme qui touche le plus les âmes est le charme du mystère. Il n'y a pas de beauté sans voiles, et ce que nous préférons, c'est encore l'inconnu. L'existence serait intolérable si l'on ne rêvait jamais. Ce que la vie a de meilleur, c'est l'idée qu'elle nous donne de je ne sais quoi qui n'est point en elle. Le réel nous sert à fabriquer tant bien que mal un peu d'idéal. C'est peut-être sa plus grande utilité » (1).

Barbara aime le mystère et s'en enveloppe. Elle cache ses bonnes actions, car elle se plaît à aider les autres, et ne laisse percer que très rarement la profonde tendresse qui est en elle. Son plus grand charme lui vient de son esprit, à la fois moqueur, bienveillant, fin et spirituel.

Stevenson a opposé son caractère à celui de Catriona ; et, de cette opposition, il a fait ressortir la richesse de ces deux natures si différentes. Catriona est le type de la femme des Highlands, pleine de courage, de fierté, et d'abnégation, capable de grandes actions ; elle adore son père, coquin, menteur, lâche. Malgré tout ce qu'elle apprend sur son compte, elle

1. *Le Jardin d'Épicure*, p. 145.

lui demeure fidèle jusqu'à la mort. Nous avons là un exemple de cet esprit de clan qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au même degré. David la voit pour la première fois dans la rue ; elle se tient près de la prison où son père est enfermé, elle espère le voir et le secourir. Elle a de beaux yeux gris, des manières de reine, et David subit son charme dès cette première rencontre. Après plusieurs mois, chargés d'événements, David et Catriona, par une série de circonstances assez compliquées, se trouvent ensemble en Hollande. James More, échappé de prison, après avoir promis à sa fille de la rejoindre, lui manque de parole et va ailleurs chercher ses plaisirs. David Balfour s'offre à la protéger ; ils se décident à passer pour frère et sœur et prennent un appartement à Leyde. Cette intimité, si douce d'un côté, est très cruelle pour le jeune homme, d'autant plus que Catriona, naïve et innocente comme un enfant, ne peut comprendre la froideur que son ami se voit contraint d'affecter. Il passe ses soirées à lire, retiré dans sa chambre, et laisse la jeune fille seule autant que possible. Elle s'imagine alors qu'il ne l'aime plus et souffre à son tour. Stevenson a écrit toute cette partie du livre en artiste, et avec une profonde connaissance du cœur humain. Il n'y a rien d'analogue dans toute son œuvre ; et quoique dans *Catriona* le roman d'amour n'ait pas toute la profondeur et la perfection qu'il allait atteindre dans « Weir of Hermiston »,il y a des pages d'un intérêt général et humain.

Le changement de style, de rythme, pourrait-on

dire, de *Kidnapped* à *Catriona* est le plus grand défaut du livre. Le ton n'est plus le même ; il ne pouvait guère l'être, après six ans d'intervalle. L'auteur le sent lui-même. « La liaison est faible, je n'ai pas fait grand effort pour qu'il y eût de la continuité ; pourvu que cette partie ait de la vie, c'est tout ce que je désire mais il n'y a pas de doute que David ait changé de ton, le diable l'emporte ! (1) »

Alan Breck aussi reparaît, mais il n'est que le pâle fantôme de la première création. On ne peut s'empêcher de trouver David trop scrupuleux, le moraliste en lui prend trop de place. Une suite un peu plus conforme au début eût semblé préférable.

§ 4. — *The Master of Ballantrae*

Ce livre laisse une impression pénible. C'est à la fois un roman psychologique et un roman d'aventures. On y retrouve, comme dans la plupart des ouvrages de Stevenson, deux parties fort distinctes ; il est extraordinaire que l'artiste en lui n'ait pas senti combien il gâtait son œuvre par ce manque d'unité dans la composition.

The Master of Ballantrae rappelle la méthode de Scott, plus que les autres romans écossais de Steven-

1. The join is bad ; I have not thought to strain too much for continuity ; so this part be alive, I shall be content. But there's no doubt David seems to have changed his style, deil hae him ! » *Vailima Letters*, February 1892.

son. Il lui a emprunté cet artifice de faire conter les événements par un témoin oculaire, sous forme de mémoires.

Il avait même écrit une introduction à l'instar de Scott, mais toute réflexion faite, il la rejeta : « Il y avait dans le plan original du *Master of Ballantrae*, une sorte d'introduction, décrivant mon arrivée à Edimbourg, la visite que je vous ai faite, et comment vous m'aviez mis entre les mains les documents de cette histoire. Je l'ai bien réellement écrite, mais ensuite j'ai condamné l'idée, comme ayant trop de ressemblance avec Scott, je suppose (1) »

Cette introduction a été imprimée dans la grande édition d'Edimbourg, et, tout récemment, dans la Pentland Edition. Il s'y trouve un passage intéressant sur la conception que Stevenson avait de son art. Son ami Thompson lui dit : « Voici un roman tout prêt : ce qui reste à faire, c'est d'arranger un peu les descriptions du paysage, de développer les caractères, et d'embellir le style. »

« Mon cher, ai-je répondu, j'aimerais cent fois mieux mourir que d'y prêter la main. Cela sera publié tel quel. »

« Mais c'est si nu », objecta Thompson.

« Il n'y a rien de plus noble que la nudité, lui ai-je

---

1. « There was in the original plan of the *Master of Ballantrae* a sort of introduction describing my arrival in Edinburgh on a visit to yourself and your placing in my hands the papers of the story. I actually wrote it, and then condemned the idea, as being a little too like Scott, I suppose. » To Charles Baxter, May, 1894.

répondu, et rien de plus intéressant, j'en suis sûr. Je voudrais que toute littérature fut aussi « nue » (1).

Stevenson écrivit le *Master of Ballantrae* en 1888. Il se trouvait alors dans les monts de l'Adirondack, près du lac Saranac. Nous avons déjà vu comment, une nuit, l'inspiration de ce roman lui était venue (2). La lecture des premiers chapitres nous donne bien l'impression qu'il devait être inspiré lorsqu'il les écrivit ; le travail fait ainsi, tout d'une haleine, produisait toujours chez lui de beaux résultats. Il aimait à laisser les choses quelque temps, les reprendre, parfois les récrire en entier, quand il s'en sentait capable. Le changement de travail était toujours pour lui un repos. Malheureusement le *Master of Ballantrae* devait être fini à une date fixée. Stevenson travailla avec ardeur au début. Le résultat fut que ses forces s'épuisèrent avant d'atteindre les derniers chapitres. Toute la dernière partie est fort inférieure au commencement.

Stevenson s'en est bien rendu compte. En différents endroits il écrit :

---

1. Here is a novel ready to your hand : all you have to do is to work up the scenery, develop the characters, and improve the style. »

« My dear fellow, said I, they are just the three things that I would rather die than set my hand to. It shall be published as it stands. »

« But it's so bald » objected Mr Thompson.

« I believe there is nothing so noble as baldness, replied I, and I am sure there is nothing so interesting ; I would have all literature bald. » *Juvenilia*, Misc. Ed éd., t. IV.

2. Voir, p. 94.

« J'ai enfin terminé *The Master* ; cela fut un calvaire ! Mais le voilà enterré... et son âme, s'il y a un enfer, y est allée » (1) ; ou : « Je me demande comment la fin du *Master* vous a plu ; cela a été la tâche la plus pénible que j'aie jamais eu à faire. Ai-je réussi ? (2) ; et encore : « Mon roman est une tragédie... les quatre cinquièmes du livre sont de la bonne tragédie humaine, le reste, je regrette de le dire, n'est pas aussi solidement bâti ; j'ai presque hésité à l'écrire ; c'est pittoresque, mais c'est fantastique, cela déshonore, et peut-être dégrade le commencement. (3) »

Dans cette même lettre il donne un résumé de l'intrigue ; (c'est d'ailleurs le livre dont Stevenson a le plus parlé dans ses lettres ou ailleurs).

« J'ai inventé la situation ; c'était une de mes vieilles idées. Le frère aîné prend part à la révolte de 1745 (4) ; le cadet demeure chez lui ; et naturelle-

---

1. « I have at length finished *The Master* ; it has been a sore cross to me ; but now he is buried,... his soul, if there is any hell to go to, gone to hell. » To W. H. Low, May 20th 1889.

2. « I wonder how you liked the end of *The Master* ; that was the hardest job I ever had to do ; did I do it ? » To E. L. Burlinghame, December, 4th 1889.

3. « My novel is a tragedy ; five parts of it are sound, human tragedy ; the last one or two, I regret to say, not so soundly designed ; I almost hesitate to write them ; they are very picturesque, but they are fantastic ; they shame, perhaps degrade, the beginning. » To H. James, March 1888.

4. Nous rappelons la révolte des Highlanders en 1745. Charles Stuart, le prétendant, débarqua en Ecosse, il se mit à la tête d'une armée. Mais il essuya une sanglante défaite, à Culloden, qui ruina sa cause immédiatement. Les Lowlanders de cette époque, qui se souciaient peu de com-

ment, il hérite des biens et du titre, et épouse la fiancée de l'autre ; mariage de famille. Or, le dit cadet *l'*avait toujours aimée, mais *elle* aimait l'aîné. Voyez-vous la situation? Et alors le diable et Saranac ont suggéré le dénouement. Je l'ai trouvé après y avoir réfléchi fièvreusement pendant deux jours ; j'ai commencé à l'écrire et maintenant je me demande si je ne suis pas tombé trop dans le fantastique? Le frère aîné est un *incube* ; on le croit tué à Culloden, mais il en revient, et saigne sa famille aux quatre membres. Quand l'argent est épuisé il rentre et habite avec eux ; de là découle la véritable tragédie : le duel nocturne des deux frères (duel inévitable et très naturel) et après lequel l'aîné est censé mourir une seconde fois. Femme et mari se réconcilient enfin, et c'est alors que le pied fourchu reparaît. Quant à la troisième fois où il est censé mourir, cela devient raide, oui, raide ! C'est même très raide, et je crains que cela ne gâte ce qu'il y a de bon dans le livre, mais c'est très pittoresque, et cela nous amène à la mort du frère aîné tué par le cadet, en un meurtre commis de sang-froid, que (je le souhaite et je l'espère) le lecteur approuvera (1). »

---

promettre l'intérêt de leur maison, prirent un moyen terme. Quand ils avaient deux fils, l'un se battait pour le roi Georges, l'autre pour le prétendant Charles. Les deux frères Durisdeer tirèrent au sort à qui partirait.

1. « I got the situation ; it was and old taste of mine : The older brother goes out in the'45, the younger stays ; the younger, of course, gets title and estate and marries the bride designate of the elder, a family match, but he (the younger) had always loved her, and she had really

Stevenson a raison; la fin de son livre est très peu vraisemblable et très faible. Elle dépare ce qui aurait pu être un beau livre. Il y a aussi trois récits des aventures du *Master* qui interrompent l'histoire principale et ne sont intéressants que par la lumière qu'ils jettent sur le caractère de celui-ci. Le *Master* est le diable incarné. Stevenson avait déjà prouvé qu'il savait bien dessiner ce caractère (1). Il écrit à S. Colvin : « Le *Master* épuise ma conception du diable. (2) »

C'est le mal personnifié, il a tous les défauts et tous les vices, et avec cela, un grand charme, et une belle intelligence. Il a ce quelque chose d'inexprimable qui inspire de l'affection à tous ceux qui viennent en contact avec lui. Son frère Henry. au contraire, est

---

loved the elder. Do you see the situation? Then the devil and Saranac suggested this *dénouement*, and I joined the two ends in a day or two of constant feverish thought, and began to write. And now, I wonder if I have not gone too far with the fantastic? The elder brother is an INCUBUS : supposed to be killed at Culloden, he turns up again and bleeds the family of money; on that stopping he comes and lives with them, whence flows the real tragedy, the nocturnal duel of the brothers (very naturally, and indeed, I think, inevitably arising), and second supposed death of the elder. Husband and wife now really make up, and then the cloven hoof appears. For the third supposed death and the manner of the third reappearance is steep ; steep, sir. It is even very steep, and I fear it shames the honest stuff so far ; but then it is highly pictorial, and it leads up to the death of the elder brother at the hands of the younger in a perfectly cold-blooded murder, of which I wish (and mean) the reader to approve. » To H. James, March 1888.

1. Voir *Thrawn Janet*, 1881.

2. « The Master is all I know of the devil. » To S. Colvin, December 1887.

un homme tranquille posé, studieux et bon, qu'on n'aime pourtant pas : sa famille même préfère le fils aîné, et sa femme lui dit franchement qu'elle ne l'épouse que par pitié. Etrange ironie du sort, qui ne fait pas dépendre l'amour des qualités du cœur !

Stevenson a traité en maître les situations tragiques de ce roman, il a admirablement décrit la conduite du Master qui torture en secret son frère Henry. Les faits se précipitent quand Ballantrae fait ouvertement la cour à la femme de son frère, et ose un soir dire à celui-ci : « Je n'ai jamais connu de femme qui ne me préférât à toi, ni même, je pense... qui ne continuât à me préférer. (1) » Ces paroles rendent inévitable le duel entre les deux frères.

Une autre scène remarquable se place au moment où la femme de Henry et le vieux père, lord Durisdeer, apprennent le résultat du duel. C'est une des plus belles scènes tragiques de la littérature moderne, gâtée seulement par un détail échappé à la plume de Stevenson et qu'il a vivement regretté (2).

Il écrit à M. Marcel Schwob, qui voulait traduire un de ses livres : « Mon choix se fixerait entre *Kidnapped* et le *Master of Ballantrae*. Si vous choisissez ce dernier, veuillez ne pas permettre à Mrs Henry

1. « I never knew a woman, who did not prefer me, nor, I think..., who did not continue to prefer me. » *The Master of Ballantrae*. Chap. V.

2. Cf. *The Master of Ballantrae*, chap. V. —« She spied the sword, picked it up and seeing the blood, let it fall again with her hands thrown wide. « Ah! » she cried. And then, with an instant courage, handled it the second time, and *thrust it to the hilt into the frozen ground* ».

de faire entrer « l'épée jusqu'à la garde dans la terre gelée », c'est une de mes inexplicables bévues, une exagération à faire chanceler Hugo. Dites : « elle essaya de l'enfoncer dans le sol » (1).

La beauté du livre est dans son humanité.

« J'ai presque fini le *Master of Ballantrae*, c'est plus humain que tout ce que j'ai écrit jusqu'ici à l'exception de *Kidnapped* (2) » dit Stevenson.

C'est très humain, en effet, mais cela laisse une impression cruelle et désagréable. On y trouve trop de sang, trop de douleur, que rien ne vient alléger. Cela manque de poésie, de gaieté. Il y a trop de réalisme. Les sensations provoquées sont très pénibles, et il se dégage de l'œuvre une ironie trop cruelle. Le *Master* est une création merveilleuse et si puissante que, le livre déposé, tous les incidents s'oublient, tous les caractères s'effacent et le sien seul se détache avec un relief saisissant : c'est comme un mauvais génie qui hante sans relâche votre souvenir. Ce caractère concentre et absorbe l'intérêt plus peut-être qu'il ne conviendrait, car le frère Henry est d'un tempérament trop faible et trop mou, et n'inspire pas assez de sympathie. Il semblerait que Stevenson l'ait sacri-

---

1. « My own choice would lie between *Kidnapped* and the *Master of Ballantrae*. Should you choose the latter, pray do not let Mrs Henry thrust the sword up to the hilt in the frozen ground; one of my inconceivable blunders, an exaggeration to stagger Hugo. Say « she sought to thrust it in the ground ». To M. Marcel Schwob, January 19th, 1891.

2. « Almost finished the *Master of Ballantræ* which contains more human work than anything of mine but *Kidnapped*. » To S. Colvin, January 1889.

fié à la vérité, dans l'intérêt général de l'histoire (1).

L'explication de ce fait est que Stevenson admirait l'héroïsme sous quelque forme, vertu ou vice, qu'il se produisît. Le terre-à-terre, le banal, voilà ce qu'il ne pouvait supporter. Dans *The Master of Ballantrae,* le scélérat est idéalisé, tandis que Henry, homme ordinaire et moyen, n'intéresse nullement. Stevenson, comme Montaigne, a conçu un programmme de conduite humaine amplement illustré par le *Master of Ballantrae*: Il faut que l'homme exerce toutes ses facultés ; aucun côté ne doit être négligé, sinon la proportion générale en souffrira ; celui qui a arraché à la vie une partie de son secret connaît mieux le reste que celui qui en a fait avec tiédeur le tour.

Le grand rôle de l'éducation c'est d'exercer *à outrance* une certaine catégorie de facultés (2).

Quatre ans après avoir rédigé le *Master of Ballantrae,* Stevenson se remit avec ardeur à composer un autre roman où le *Master* figurerait de nouveau, — un épisode de la vie de son héros alors qu'il s'est réfugié en France, vers l'année 1749. Ce roman devait paraître sous le titre du *Young Chevalier,* mais un fragment seul en a été écrit (3).

1. Voir la critique de Sir Leslie Stephen. *Studies of a Biographer.* (Second series).

2. « A man must be exercised in all his faculties — no side must be neglected — or the proportion will suffer ; the man who has wrung forth the secret of one part of life knows more about the others than he who has tepidly circumnavigated it. A chief part of education is to exercise one set of faculties *à outrance.* » *Reflections and Remarks on human Life,* Misc. Ed. ed. tom. XXVIII.

3. *Romances.* Ed. ed. tom. VII.

L'œuvre nous intéresse à cause du style si français que Stevenson a adopté : il y a même plusieurs passages en français et qui prouvent la connaissance profonde qu'il avait de la langue. L'histoire, qui se déroule près d'Avignon, aurait eu pour sujet la haine que voue à son mari une certaine Marie-Madeleine dont il reste un intéressant portrait d'une psychologie étudiée et très pénétrante.

CHAPITRE II

Weir of Hermiston

Weir of Hermiston est à la fois le dernier des romans écossais, et la dernière œuvre de Stevenson. Il y travaillait encore quelques heures avant de mourir, et n'eut pas le temps de l'achever. Ceci est extrêmement regrettable parce que *Weir of Hermiston* est sans contredit son chef-d'œuvre. C'est un livre de toute beauté, où les plus grandes qualités de son art se sont manifestées. Il semble qu'avant sa mort Stevenson ait obtenu la récompense des grands efforts qu'il avait faits toute sa vie. Dans *Weir of Hermiston*, en effet, il a donné à la littérature une œuvre d'une beauté parfaite tant au point de vue de la forme que du fond, et qui demeurera (nous pensons ne point exagérer en affirmant ceci) comme un des plus magnifiques spécimens de la prose anglaise.

Pour la première fois, nous avons un livre à la fois bien composé et bien écrit. On n'y rencontre plus, comme dans les autres romans écossais, ce défaut d'unité dans la composition, ces aventures extraordinai-

res et multiples qui viennent interrompre le récit principal. Nous avons aussi un caractère de femme peint avec une force et une psychologie de l'âme féminine remarquables chez un auteur qui, jusqu'alors, avait toujours accordé si peu de place à la femme dans son œuvre.

Weir of Hermiston n'est pas un roman d'aventures. C'est une étude de caractères. Stevenson affirmait un jour qu'il y avait trois manières différentes d'écrire une histoire, et trois seulement. « On peut prendre une intrigue et y adapter les caractères, ou bien l'on peut prendre un caractère et choisir les incidents et les situations qui le développeront, ou bien enfin on peut prendre une certaine atmosphère et choisir les caractères et les personnes qui l'exprimeront (1). »

Dans *Weir of Hermiston* il a pris un caractère, celui du juge Weir, « d'un relief si puissant qu'il faut remonter jusqu'aux romans de Balzac pour trouver des types qu'on lui puisse comparer. (2) »

C'est un homme dur et grossier, très froid et très réservé, il ne laisse jamais percer ses sentiments, si bien que l'on finit par croire qu'il en est dénué. Il ne cherche pas à plaire, ni même à attirer l'affection de

---

1. « There are, so far as I know, three ways, and three ways only, of writing a story. You may take a plot and fit characters to it, or you may take a character and choose incidents and situations to develop it, or lastly........ you may take a certain atmosphere and get actions and persons to express and realise it. » Cité par Graham Balfour, t. II, p. 141-142.

2. L'œuvre posthume de R.-L. Stevenson, *Revue des Deux-Mondes*: article par Th. de Wyzeva, juillet 1896.

ceux qui l'entourent. Il est illettré, quoique très admiré pour sa science juridique ; il méprise les artistes, les musiciens et les poètes, toute sensibilité chez un homme lui semble ridicule. En sa qualité de juge il est détesté, tellement il se montre dur et railleur auprès des malheureux qu'il fait pendre.

C'est un magistrat intègre, très intelligent, mais inhumain et grossier.

Ce type n'a pas été créé par Stevenson. L'original en était le fameux Robert Macqueen lord Braxfield, sur lequel Cockburn a laissé des mémoires remarquables (1).

Mais Stevenson l'a fait revivre en artiste. Il ne s'est pas contenté de rapporter les anecdotes bien connues sur Braxfield ; il a saisi le caractère et a placé dans sa bouche les paroles que les situations transportées dans la réalité, lui eussent arrachées. Dès 1876 il avait été frappé par un portrait de Braxfield dans une exposition des tableaux de Raeburn, et il écrivit à ce moment une critique judicieuse du talent de Raeburn (2).

En l'année 1892, quand il commence le roman, il écrit à Baxter : « J'ai sur le chantier un roman qui s'appellera *The Justice-Clerk* (3) ; c'est très écossais, le rôle de grand-premier est tiré de Braxfield

---

1. Voir Cockburn's *Memorials*.
2. *Virginibus Puerisque*, « Some Portraits by Raeburn ».
3. Nom qu'il a changé plus tard en *Weir of Hermiston*.

(oh ! pendant que j'y pense, envoyez-moi Cockburn's *Memorials*). (1) »

Stevenson n'a pas exagéré le caractère, car Cockburn nous dit : « De forte carrure et très brun, sourcils velus, yeux puissants, lèvres menaçantes, voix basse et grondeuse, il ressemblait à quelque formidable forgeron. Son accent et son langage étaient ceux d'un Ecossais exalté ; ses paroles comme sa pensée étaient brèves, puissantes, et incisives. Illettré et sans goût pour les plaisirs raffinés, la force de son intelligence lui donnait de la puissance sans culture, et l'encourageait à mépriser de plus en plus toute nature moins grossière que la sienne. (2) »

Comme on peut le prévoir, l'intérèt du livre se résumera dans un conflit entre ce caractère et un autre ; cet autre sera celui de son fils, car Hermiston se décide à se marier. Il épouse une petite femme faible et pieuse, femme « sans vie, sans énergie, sans gaieté, pieuse, inquiète, tendre, larmoyante et incapable » (3). Stevenson a peint d'exquise façon ce type si répandu de la femme écossaise. Elle ne sait même pas tenir son ménage, toute sa vie se passe en prières et en larmes ; quelquefois son mari, exas-

---

1. « I have a novel on the stocks to be called *The Justice-Clerk*. It is pretty Scotch, the Grand Premier is taken from Braxfield (Oh, by the by, send me Cockburn's *Memorials*) ». To Charles Baxter, Ist Dec., 1892.

2. Cité par S. Colvin, dans ses notes de *Weir of Hermiston*.

3. « .. no blood of life in her, no grasp, or gaiety ; pious, anxious, tender, tearful, and incompetent. » *Weir of Hermiston*, Ch. 1.

péré par le mauvais dîner qu'on lui sert, se met en colère ; elle redoute ces scènes et tremble à l'avance, mais son incapacité est telle que les choses continuent toujours de même (1).

Elle a le bonheur d'avoir un fils ; en lui, elle se reprend à vivre ; toute sa tendresse naturelle s'épanche sur cet enfant auquel elle s'efforce d'inspirer des sentiments de piété et de douceur, en lui montrant combien sont terribles la dureté et la cruauté.

Sans le vouloir, elle finit par citer son mari comme exemple de ce qu'il faut éviter de devenir, et elle fait si bien que son fils, qui ne connaît que les apparences de ce père si impitoyable, le craint et le déteste, trop jeune encore pour se rendre compte des raisons qu'il a de le faire. Elle meurt quand le garçonnet a environ sept ans,

Le fils de tels parents a dû hériter d'un tempérament complexe, cause de tous ses malheurs. Il a tout à la fois la sensibilité, la délicatesse de sa mère, et la violence austère de son père. Stevenson a décrit admirablement le développement de son personnage ; il a marqué le progrès de son esprit et la façon dont son antipathie naturelle se précise, pour aboutir un jour à une crise définitive. C'est la rudesse de son père et la grossièreté des amis de celui-ci qui indignent surtout l'enfant. Seul parmi ces derniers, le vieux lord Glenalmond fait exception. Il s'intéresse à ce jeune garçon

1. La grand'mère de Stevenson paraît avoir demandé à ses serviteurs la piétc d'abord, le service ensuite. Voir S. Colvin, editorial note *Weir of Hermiston*, p. 278.

pâle et distingué, à l'expression triste et rêveuse, il le fait parler de lui-même et découvre son goût secret pour les lettres. Il l'encourage à lui faire régulièrement visite. Ce vieillard devient l'unique ami du jeune homme. A l'école, au collège, il n'est point aimé. On le croit de la même trempe que son père, et on le tient à l'écart, « Quelque chose en lui qui tenait en partie de la délicatesse de sa mère et de l'austérité de son père l'éloignait de tout le monde (1). » Seul dans le monde, il est encore plus isolé chez lui. Son père ne daigne pas même essayer de gagner son affection, et le fils n'essaye pas de comprendre l'homme avec lequel il vit tous les jours. « La lampe éclaira pendant plusieurs centaines de jours ces deux hommes assis à table ; le juge rubicond, morose, sombre et irrespectueux ; Archie, dont la vivacité latente était toujours offusquée et voilée en cette présence, et il n'y avait peut-être pas deux hommes dans la chrétienté plus radicalement étrangers l'un à l'autre (2). »

Archie a dix-neuf ans quand un changement se produit dans son existence. Un jour il entre par hasard, au tribunal où son père préside.

---

1. « .but some thing that was in part the delicacy of his mother, in part the austerity of his father, held him aloof from all. » *Weir of Hermiston*, p. 43.

2. The lamp shone for many hundred days upon these two at table : mylord, ruddy, gloomy, and unreverent ; Archie with a potential brightness that was always dimmed and veiled in that society ; and there were not, perhaps, in Christendom two men more radically strangers». *Weir of Hermiston*, p. 45.

L'accusé est un de ces misérables parvenus au terme d'une existence de vice et de dégradation. Il inspire à tous une certaine pitié, et cependant Hermiston, impitoyable comme à l'ordinaire, semble prendre plaisir à tourmenter ce pauvre hère et à l'accabler de son mépris. Il prononce le jugement fatal avec une effrayante insouciance, et son fils sort de la salle fou de douleur et de honte. Le jour de l'exécution, il se rend sur la place et crie d'une voix terrible : « Je dénonce ce meurtre comme un défi à Dieu. (1) » Le soir, au cercle des étudiants, il fait plus : il met en discussion la légitimité de la peine capitale. Stevenson nous décrit avec une puissance singulière le conflit qui se livre en ce jeune homme ardent et généreux, lorsqu'il réfléchit de sang-froid à ce qu'il vient de faire. L'auteur savait dépeindre des angoisses de cette nature ; lui-même les avait éprouvées dans sa jeunesse. Archie Hermiston a une entrevue avec son père ; toute la psychologie de cette scène est remarquable. Pour la première fois, il comprend la noblesse de caractère, la hauteur et la dignité d'esprit de son père ; la petitesse de sa propre action lui fait honte, mais malgré cette admiration qu'il éprouve pour son père, il ne parvient pas à forcer sa sympathie. Il s'exprime ainsi devant son ami lord Glenalmond, chez lequel il se réfugie le soir même. « Je n'aime pas mon père, je me demande parfois si je ne le hais pas. Voilà

1. « I denounce this God-defying murder. » *Weir of Hermiston.*

ma honte, peut-être mon péché. Pourtant, et Dieu le sait, ce n'est pas de ma faute. Comment aurais-je pu l'aimer ? Il ne m'a jamais parlé, il ne m'a jamais souri. Je crois qu'il ne m'a jamais touché. Vous savez comment il parle. Vous ne parlez pas ainsi, et cependant vous pouvez l'écouter sans frémir, moi ne je le puis. J'ai la mort dans l'âme quand il commence, je pourrais le frapper sur la bouche. Et tout cela n'est rien. J'ai été au procès de ce Jopp. Vous n'y étiez pas, mais vous avez dû l'entendre juger bien des fois ; cet homme a acquis un tel renom... Considérez ma position : il est mon père, et c'est ainsi qu'il me faut parler de lui ; il a acquis le renom d'une brute, d'un être cruel, et d'un lâche. Lord Glenalmond, je vous en donne ma parole, quand je suis sorti du tribunal je voulais mourir, la honte était au dessus de mes forces, mais je, je... » Il se leva et se mit à arpenter fièvreusement la chambre : « Enfin, que suis-je ? Un enfant, qui n'a jamais eu de malheur, qui n'a jamais rien fait, sinon ce ridicule esclandre avec mon père. Mais je vous le dis, monsieur, et je me connaîs, je suis de ces hommes, ou de ces enfants, si vous préférez, qui aimeraient mieux mourir par la torture que de voir quelqu'un souffrir comme ce scélérat a souffert. Ah ! qu'ai-je fait ? Je le vois maintenant ; j'ai joué un rôle ridicule comme je le disais en commençant. Je suis revenu sur mes pas, j'ai demandé pardon à mon père, je me suis mis entre ses mains, et il m'a envoyé à Hermiston. » Il ajouta avec un sourire navrant : « A perpétuité, je pense ! Que dire ? J'ai le

sentiment qu'il a fort bien agi, et m'a traité mieux que je ne le méritais. (1) »

Le lendemain Archie se rend à Hermiston, résidence seigneuriale de la famille ; il va y régir ses domaines, maintenant que son père lui a interdit l'accès du barreau. C'est dans ce coin perdu des montagnes de Lammermuir, que se déroulera la tragédie de son existence.

Il continue à mener la même existence solitaire.

---

1. « I do not love my father ; I wonder sometimes if I do not hate him. There's my shame ; perhaps my sin ; at least, and in the sight of God, not my fault. How was I to love him ? He has never spoken to me, never smiled upon me ; I do not think he ever touched me. You know the way he talks ? You do not talk so, yet you can sit and hear him without shuddering, and I cannot. My soul is sick when he begins it ; I could smite him in the mouth. And all that's nothing. I was at the trial of this Jopp. You were not there, but you must have heard him often ; the man's notorious for it, for being... Look at my position ! He's my father and this is how I have to speak of him ; notorious for being a brute and cruel and a coward. Lord Glenalmond, I give you my word, when I came out of that Court, I longed to die ; the shame of it was beyond my strength ; but I—I— » he rose from his seat and began to pace the room in a disorder. « Well, who am I ? A boy, who have never been tried, have never done anything except this twopenny impotent folly with my father. But I tell you, my lord, and I know myself, I am at least that kind of a man, or that kind of a boy, if you prefer it that, I could die in torments rather than that anyone should suffer as that scoundrel suffered. Well, and what have I done ? I see it now. I have made a fool of myself, as I said in the beginning ; and I have gone back, and asked my father's pardon, and placed myself in his hands and he has sent me to Hermiston », with a wretched smile, « for life, I suppose. And what can I say ? he strikes me as having done quite right, and let me off better than I had deserved. »



Studieux, doué d'un goût très vif pour la vie au grand air, il s'accommode assez bien de sa nouvelle existence. Eloigné de son père, il est relativement heureux. Ses voisins, (qu'il ne fréquente pas), l'appellent avec dédain : « le Reclus d'Hermiston ». Il n'y a qu'une personne avec laquelle il aime à causer ; Kirstie Elliott, femme qui veille tendrement sur lui et l'aime de toute la passion d'un cœur ardent et fier. C'est une noble nature, vigoureuse et forte. Stevenson semble avoir mis en elle sa conception de l'idéal féminin. Cette femme, à la fois domestique et parente éloignée de la famille (1) est la seule personne au monde que le vieux juge craigne un peu, c'est assez dire la force de son caractère. Elle n'a pas vu Archie depuis son enfance, et lorsqu'il arrive à Hermiston, c'est sur lui qu'elle épanche toute la tendresse de son cœur aimant, toute l'affection de sa robuste et riche nature. Stevenson a tout entier créé ce caractère, et il n'y a peut-être rien de plus admirable dans ce livre que les passages qui se rapportent à la vieille Kirstie : « Kirstie avait alors plus de cinquante ans, et aurait pu poser chez un sculpteur. Elle était élancée et avait encore la démarche légère, la poitrine large, les reins solides... ses cheveux d'or n'avaient encore aucune trace de fils d'argent, les années ne l'avaient qu'effleurée et embellie. Les lignes d'une maternité féconde et vigoureuse la désignaient pour

1. Par un reste d'esprit de « clan » peut-être, il n'est pas rare, même aujourd'hui, en Ecosse, d'avoir comme domestique un parent éloigné.

épouse aux héros, et pour mère de leurs enfants ; et voilà que par une injustice du sort elle avait vécu une jeunesse solitaire, et qu'elle approchait de la vieillesse, femme sans enfants (1) ».

Cette âme fière et ardente, anoblie par les souffrances de sa jeunesse, trouve chez Archie la consolation qu'elle avait tant cherchée. « Sa passion, car ce n'était rien de moins, l'emplissait toute entière. C'était pour elle un riche plaisir physique que de faire son lit, ou d'allumer sa lampe en son absence, de lui enlever ses bottes mouillées ou de le servir à table lorsqu'il rentrait... Mais bien que son cœur bondît lorsqu'il approchait, bien que, lorsqu'il lui tapait sur l'épaule, son visage rayonnât pour le reste de la journée, Kirstie n'avait aucun espoir, aucune pensée sauf celle du moment présent... et de sa perpétuité dans l'infini des temps (2) ».

1. « Kirstie was now over fifty, and might have sat to a sculptor. Long of limb, and still light of foot, deep-breasted, robust-loined, her golden hair not yet mingled with any trace of silver, the years had but caressed and embellished her. By the lines of a rich and vigorous maternity she seemed destined to be the bride of heroes and the mother of their children ; and behold, by the iniquity of fate, she had passed through her youth alone, and drew near to the confines of age, a childless woman. » *Weir of Hermiston*, p. 106.

2. « Her passion, for it was nothing less, entirely filled her. It was a rich physical pleasure to make his bed or light his lamp for him when he was absent, to pull off his wet boots or wait on him at dinner when he returned... But Kirstie, though her heart leaped at his coming footsteps, though, when he patted her shoulder, her face brightened for the day, had not a hope or thought beyond the present moment and its perpetuation to the end of time. » *Weir of Hermiston*, p. 110.

Kirstie a une nièce. une jolie jeune fille, un peu coquette. Elle habite avec ses frères, à quelque distance de Hermiston. Un dimanche, Archie fait sa connaissance. C'est comme une apparition radieuse. Il est fasciné au premier regard. Avec quel art Stevenson nous peint cette première scène d'amour ! Elle se passe à l'église ; Archie arrive en retard, il s'assied et regarde tous ces visages hébétés, endormis, incapables d'enthousiasme ou de grandes passions ; il se sent triste e isolé. Soudain, il remarque une jeune fille dont l'expression de physionomie répond à sa pensée intime et aux aspirations secrètes de son âme. Elle le voit aussi… « Elle se rassit avec lenteur, manière qu'elle avait prise à Glasgow, elle arrangea sa robe et son bouquet de primevères, regarda d'abord devant elle, puis derrière, de l'autre côté, et enfin laissa errer ses yeux lentement dans la direction de la stalle de Hermiston. Pendant un instant ils demeurèrent comme cloués. Le moment d'après, elle détacha de lui son regard comme un oiseau apprivoisé qui aurait médité de s'enfuir. Les possibilités l'envahirent en foule ; elle se pencha sur l'avenir et eut le vertige ; l'image de ce jeune homme brun, élancé, gracieux, au demi-sourire impénétrable, l'attirait et la repoussait comme un gouffre. « Mon sort vient-il de se décider ? » pensa-t-elle, et son cœur se dilata (1). »

1. « She resumed her seat languidly, this was a Glasgow touch, she composed her dress, rearranged her nosegay of primroses, looked first in front, then behind upon

Puis Archie la regarde à nouveau et ne peut détourner d'elle ses regards... « Car Archie continuait à la boire des yeux, comme un voyageur qui arrive à une source dans la montagne se baisse et boit d'une soif inextinguible. Entre ses deux seins l'œil de flamme de la topaze, et les pâles fleurettes des primevères, le fascinaient (1) ».

Toute la scène est exquise, il n'y a pas un détail de trop, pas une ligne qui n'exprime parfaitement l'idée de l'auteur.

A la sortie de l'église les jeunes gens sont présentés l'un à l'autre. L'après-midi du même jour ils se revoient, comme par hasard, sur la lande de bruyère violette. Tous deux se cherchaient, aucun n'avait pu rester à la maison.

Après cette première causerie, ils se donnent rendez-vous régulièrement. Kirstie surprend le secret, et un soir, que, déjà couchée, elle entend Archie rentrer dans sa chambre, elle se lève et se décide à l'a-

---

the other side, and at last allowed her eyes to move, without hurry, in the direction of the Hermiston pew. For a moment they were riveted. Next she had plucked her gaze home again like a tame bird who should have meditated flight. Possibilities crowded on her : she hung over the future and grew dizzy ; the image of this young man, slim, graceful, dark, with the inscrutable half-smile, attracted and repelled her like a chasm. « I wonder, will I have met my fate ? » she thought, and her heart swelled. » *Weir of Hermiston*, p. 157.

1. « For Archie continued to drink her in with his eyes, even as a wayfarer comes to as well-head on a mountain, and stoops his face, and drinks with thirst unassuageable. In the cleft of her little breasts the fiery eye of the topaz and the pale florets of primrose fascinated him. » *ib.* p. 162.

vertir du danger qu'il court et auquel il expose la jeune fille. La visite nocturne de Kirstie est un des plus beaux passages du livre. La pitié, la tendresse, l'émotion vont jusqu'aux larmes. « Elle se leva, toute femme, et la meilleure des femmes, tendre, compatissante, ayant en haine le mal et fidèle à son propre sexe... Elle arracha son bonnet de nuit, et sa belle chevelure lui tomba en masse sur les épaules. La coquetterie, qui est éternelle, se réveilla en elle. A la faible lueur d'une veilleuse, elle se tint devant le miroir, leva ses bras d'une forme gracieuse au-dessus de sa tête, et renoua les trésors de ses cheveux. » Elle descendit chez Archie, « elle s'avança, prit une chaise près de la table de toilette et de la chandelle, et posa la veilleuse à ses pieds. Quelque chose, — était-ce le désordre de son costume ou bien l'émotion qui lui gonflait le sein ? — quelque chose l'avait magiquement transformée, et elle paraissait jeune, de la jeunesse des déesses (1) .»

Après lui avoir raconté sa propre histoire, une histoire d'amour simple et belle, elle le supplie de ne pas abuser de cette jeune fille légère.

Il est impossible d'analyser cette scène, il faut la lire en entier, et entendre la voix émue de Kirstie

1. « She advanced, took a chair by the toilet table and the candle, and set the rushlight at her foot. Something — it might be in the comparative disorder of her dress, it might be the emotion that now swelled in her bosom — had touched her with a wand of transformation, and she seemed young with the youth of goddesses. » *Weir of Hermiston*, p. 245.

dans ce dialecte écossais si poétique et si imagé, et si intraduisible.

Archie, ému lui aussi, promet à Kirstie de ne rien faire qui puisse nuire à la jeune fille. Il tient sa promesse et, au rendez-vous du lendemain, il tâche de faire comprendre ses motifs à cette enfant, si passionnée qu'elle est prête à se donner tout entière.

C'est sur cette entrevue que le livre se termine ; Stevenson en dictait les derniers mots quelques heures avant de mourir.

Il nous est assez facile de reconstituer la conclusion du livre. D'abord, par les lettres de Stevenson lui-même ; ensuite, par ce qu'il avait raconté à sa belle-fille, Mrs Strong, à laquelle il dictait le livre (1).

La jeune fille, offensée de la froideur d'Archie, se laisse séduire par le jeune Frank Innes, joli garçon, camarade de classe de Archie, et en visite chez lui à Hermiston. Quelque temps après, la vieille Kirstie s'aperçoit de l'état de sa nièce, et, indignée, accuse Archie. Archie questionne son amie, et elle lui découvre la vérité. Il jure de la défendre et de la venger. Cette conception chevaleresque de l'amoureux, qui pardonnait à celle qu'il aimait et qui l'avait trompé, entrait tout à fait dans les théories de l'auteur. Il se bat avec Innes et le tue, on l'arrête, son père le juge, le reconnaît coupable et le condamne à mort. C'est ce fait surtout qui est important ; le caractère du juge tel que Stevenson l'a décrit au commencement,

1. Cf. *Weir of Hermiston,* editorial note by S. Colvin.

les relations entre son fils et lui, la première faute d'Archie, — tout cela préparait la situation dramatique du dénouement.

Une lettre de Stevenson, dans laquelle il critique la conclusion d'un livre de ses amis, nous explique pourquoi cependant *Weir of Hermiston* ne se serait pas terminé sur une note triste... « C'est une tache dans *Richard Feverel* (1), par exemple, que cette conclusion qui s'annonce bien, vous trompe, et se termine mal... j'ai eu le même cas de conscience à propos de mon histoire de Braxfield. Braxfield (seulement, il s'appelle Hermiston), a un fils condamné à mort tout cela, en vérité, paraît bien tentant ; et je comptais le faire pendre. Mais en considérant mes personnages secondaires, j'ai vu qu'il y avait cinq personnes qui briseraient, qui seraient même obligées de briser les portes de sa prison et d'essayer de le sauver. C'étaient des gens capables et forts, qui réussiraient très probablement. Pourquoi non alors? Pourquoi le jeune Hermiston ne se sauverait-il pas du pays pour vivre heureux avec... mais tout doux, je ne veux trahir ni mon secret, ni mon héroïne (2) »

---

1. Roman de G. Meredith.

2. « It is the blot on *Richard Feverel*, for instance, that it begins to end well ; and then tricks you and ends ill... I have had a heavy case of conscience of the same kind about my Braxfield story. Braxfield — only his name is Hermiston — has a son who is condemned to death ; plainly, there is a fine tempting fitness about this ; and I meant he was to hang. But now on considering my minor characters, I saw there were five people who would — in a sense who must — break prison and attempt his

Il faut noter en passant que cette lettre fut écrite en 1892, et qu'en reprenant *Weir of Hermiston* deux ans plus tard, les idées de Stevenson s'étaient peut-être modifiées sur ce sujet, à mesure que son livre prenait forme. Il est probable que cette fois son sentiment d'artiste n'aurait pas cédé devant ses théories morales sur la nécessité de la littérature joyeuse et gaie.

Ce problème du père qui juge son fils l'avait toujours profondément intéressé ; déjà au temps où il écrivait des pièces de théâtre avec Henley, il avait pensé à un sujet pris dans cet ordre d'idées, et plus tard il collabora avec sa femme à une pièce intitulée *The Hanging Judge*, pièce qui n'a jamais été imprimée.

Stevenson se documente à l'infini avant d'écrire *Weir of Hermiston*. Il lit des livres de droit et étudie les procès criminels du barreau écossais. Il demande qu'on lui envoie un texte absolument correct du serment judiciaire écossais (1).

Ce qu'il y a de remarquable dans *Weir of Hermiston*, à part l'étonnante conception des caractères, c'est l'analyse subtile des rapports entre père et fils. Il a opposé l'un à l'autre deux hommes de même race, mais d'une incompatibilité d'humeurs si grande,

---

rescue. They were capable, hardy folks, too, who might very well succeed. Why should they not then ? Why should not young Hermiston escape clear out of the country ? and be happy, if he could, with his — But soft ! I will not betray my secret or my heroine. » To J. M. Barrie Nov. I, 1892.

1. Cf. la lettre à Charles Baxter, December 1st., 1892.

que, mises en contact, un évènement tragique devait en résulter ; Stevenson a donné à Archie un tempérament d'artiste fait pour la souffrance, tempérament où les contrastes multiplient les difficultés de la vie. Ce n'était pas la première fois qu'il usait de ce thème, mais il l'avait toujours traité d'une main plus légère (1).

Le style du roman est admirable de concision, de clarté incisive, de simplicité. Mais, en même temps, quelle langue vibrante, chaude et imagée ! Point de longueurs, point de remplissage. C'est que Stevenson était devenu maître de sa pensée et conscient de sa force lorsqu'il écrivait ce roman, et l'œuvre bénéficie de cette complète maîtrise du sujet, de cette inspiration si puissante qui l'anime. Il ne travaillait pas, d'ailleurs, à *Weir of Hermiston* à moins de se sentir absoment disposé. Trois fois il le mit de côté, car c'était son habitude de mener de front plusieurs travaux et d'aller de l'un à l'autre, selon la disposition particulière de sa pensée. Les caractères et les situations qu'il a créés dans ce livre sont dignes de la plus belle partie de l'œuvre de son grand prédécesseur, Walter Scott, et le surpassent de toute la vigueur magistrale du style.

L'extrait suivant de Sidney Colvin, que nous empruntons à l'épilogue des *Vailima Letters*, confirme notre propre sentiment : « Le fragment auque

1. Cf. *The Story of a Lie*, *The Misadventures of John Nicholson*, *The Wrecker*, *Fables*, *The House of Eld*.

Stevenson travailla durant le dernier mois de sa vie représente pour moi (comme elle représentait pour lui) la pleine mesure de ses pouvoirs. S'il y a dans la littérature romanesque une œuvre où la connaissance du cœur humain soit plus étendue et plus pénétrante, où la faculté d'imaginer un spectable de beauté se trouve plus intense, je ne la connais pas. »

CHAPITRE III

Les Contes Ecossais

Nous ne pouvons terminer cette étude de la partie écossaise de l'œuvre de Stevenson sans dire quelques mots de ses contes, dont les plus merveilleux sont : *Thrawn Janet* (1) et *The Merry Men* (2).

Stevenson a écrit *The Merry Men* et *Thrawn Janet* en 1881, lors d'un séjour dans les Highlands, à un moment où il s'intéressait beaucoup à l'histoire et aux traditions de l'Ecosse.

Il rentrait d'Amérique, et son exil volontaire semblait lui avoir révélé pour la première fois toute la sauvage beauté des montagnes et des îles de son pays natal. Il lisait tout ce qui avait trait aux superstitions écossaises. Il méditait un volume de contes en collaboration avec sa femme et qui aurait eu pour titre : *Tales for Winter Nights* (3).

Le surnaturel avait toujours exercé un grand em-

1. Voir le Recueil *The Merry Men*.
2. *Id.*
3. Cf. la lettre à S. Colvin, July, 1881.

pire sur son esprit, et il se trouvait que sa femme aimait aussi l'élément étrange et fantastique (1).

Il s'amusait donc à imaginer une série d'histoires effrayantes, et à leur donner des noms (2), puis il fixait des titres de chapitres. Très souvent il se fatiguait, s'en tenait là, et passait à un autre genre de travail. Deux contes seulement du volume projeté furent achevés (3) ; un troisième (4) se transforma plus tard, sous le titre de *Merry Men*.

Le conte est un genre littéraire qui convenait parfaitement au talent de Stevenson, et aux qualités de son style ; peu d'écrivains anglais ont su mener ce genre à perfection, mais Stevenson avait appris à écrire en France, et il semble nous avoir emprunté quelques-unes des qualités du génie de la langue française.

M. Angellier, dans une Préface à la traduction du *Inland Voyage*, donne en quelques mots les caractères du style si remarquable de Stevenson : « Tout cela est exprimé dans une langue qui a fait de Stevenson un des écrivains les plus rares et les plus distingués de l'Angleterre contemporaine, une langue aisée, élégante, naturelle, mesurée, disant tout sans

---

1. Voir le volume de contes écrits en collaboration avec son mari : *More New Arabian Nights*.

2. *The Black Man ; Thrawn Janet ; The Devil on Cramond Sands ; The Shadow on the Bed ; The Body Snatcher ; The Case Bottle ; The King's Horn ; The Actor's Wife ; The Wreck of the Susanna.* Cf. lettre à S. Colvin, June 1881.

3. *Thrawn Janet ; The Body-Snatcher.*

4. *The Wreck of the Susanna.*

effort, colorée sans surcharge, et d'une merveilleuse souplesse. Sans étalage, quoique avec de grandes ressources de vocabulaire, sans tension de syntaxe, elle glisse facilement autour des idées, qui se trouvent saisies et enveloppées sans presque qu'on y ait pris garde, quelque subtiles et fuyantes qu'elles soient. Elle a cette simplicité qui semble naturelle, qui est au fond très savante, dont est fait en grande partie le talent d'un de nos écrivains contemporains, je veux dire Anatole France... La langue de Stevenson, moins pénétrante, est plus active, plus franchement vivante, elle a plus couru les grands chemins, elle est plus virile, plus saine — on sent qu'elle aurait pu devenir un instrument d'action, tandis que celle de M. France, féminine et comme lassée, n'a foulé que des tapis... (1) »

Thrawn Janet est l'histoire d'une malheureuse femme (*thrawn* signifie : de mine maussade, revêche), que le pasteur du village de Balweary a recueillie chez lui par charité pour en faire sa servante. Il est puni de sa générosité et devient la victime du mauvais esprit, ou diable noir, qui habite dans l'âme de Janet. Le démon, dans ce conte, est une création merveilleuse (2). Stevenson le représente avec une telle force, une telle vivacité, que l'on ne peut s'empêcher de partager les sentiments de terreur et d'épouvante qui assaillent le pauvre pasteur Soulis. Le tout est écrit

---

1. *A la Pagaie*, Lemaire, 1900.
2. Cf. aussi pour une admirable peinture du diable le conte de « Tod Lapraik » dans le chap. XV de *Catriona*.

dans cette langue du terroir, très riche et très imagée, qui se prête bien à la peinture des mœurs d'un peuple superstitieux.

Mrs Stevenson, dans ses notes pour l'édition américaine des œuvres de son mari (1905) décrit ainsi l'impression que lui laissa la première lecture de *Thrawn Janet* : « Il écrivit ce conte dans l'idiome du pays : « Je doute que ce soit assez bon pour que mon père l'écoute », dit-il, et il me le lut. Il prenait courage au fur et à mesure. Je me rappelle cette soirée, comme si c'était hier ; la faible lueur de notre unique chandelle, l'âcre odeur de la mèche que nous avions oublié de moucher, les ombres dans les coins de cette chambre si longue, si triste si froide (1), la pluie battante, sur le toit tout près de nos têtes, les rafales de vent qui secouaient nos fenêtres, le son de nos noms, qui nous glaçait les os ! Quand le conte fut achevé, mon mari prit peur lui-même et nous descendîmes l'escalier, nous tenant par la main comme deux enfants terrifiés (2). »

The Merry Men évoque la puissance de l'Océan, l'action destructrice des forces naturelles. Cette fatalité qui régit le monde poursuit Gordon Darnaway, « l'homme le plus malheureux d'Ecosse », qui depuis son enfance a échoué dans toutes ses entreprises. Désespéré et indigné contre son sort, il s'est réfugié, lui et sa fille, sur une île éloignée de la côte occidentale des Highlands. Un naufrage survenu sur cette côte dangereuse

---

1. « Long, laigh, mirk chamber ».
2. Cité par Ed. Gosse, Pentland Edition, t. IV.

développe en son âme la soif immodérée des richesses... il regarde avec une joie féroce les pauvres navires qui viennent se fracasser sur les récifs ; il écoute la musique ironique des brisants dans le silence d'une nuit de tempête. Par antiphrase, ces brisants ont reçu le nom de *Merry Men* (joyeux compagnons).

Gordon Darnaway, saisi à la fin d'une terreur superstitieuse, est hanté par l'image des êtres surnaturels qui le poursuivent. D'ivrogne il devient fou, puis assassin, et périt une nuit dans une de ces tempêtes dont il se réjouissait d'être témoin. Cette tempête, Stevenson l'a décrite magnifiquement. C'est qu'il avait vu souvent la traitrise de la mer sur ces côtes redoutables de l'Ecosse ; et eette indéfinissable tristesse que nous communique l'immensité des mers, il l'a éprouvée plus d'une fois, lorsqu'il naviguait sur l'Océan Pacifique. Comme avant lui Pierre Loti, il a noté ses sensations et les a fait revivre d'une façon intense. Ecossais lui-même, il sut évoquer l'intervention des êtres surnaturels, et décrire les terreurs superstitieuses de ce caractère formé au milieu de la fureur des éléments (1). Rien de plus saisissant que la decription du fou, se sauvant seul au sommet des rochers, halluciné par les visions surnaturelles qui le poursuivent.

« Quoique nous eussions depuis peu dépassé la mi-été, la nuit était noire comme au mois de janvier. Le vent nous coupait la respiration, le ciel entier semblait tonner au-dessus de nous, comme une immense

1. Cf. *Revue des Deux-Mondes*. 1er Septembre 1889. Th. Bentzon.

voile ; et lorsque un moment de calme survenait sur Aros, on pouvait entendre les rafales hurler lugubrement dans le lointain. Sur toute la partie basse du Ross le vent devait souffler, aussi farouche qu'en pleine mer, et Dieu seul sait quelle furie faisait rage sur le sommet du Ben Kyaw ; des paquets de pluie et d'embrun nous fouettaient en pleine figure. Tout autour de l'île Aros, la houle martelait incessamment les récifs et les galets avec un bruit de tonnerre. Elle mugissait avec plus ou moins de force, selon les endroits, comme une symphonie d'orchestre ; le volume du son variait à peine un instant. Et par-dessus tout ce tumulte, je pouvais distinguer les voix changeantes du Roost ; et le rugissement intermittent des « Joyeux Compagnons ». A cette heure la raison de leur nom me vint soudainement à l'esprit. Car leur bruit semblait presque joyeux lorsqu'il dominait les autres bruits de la nuit, ou, sinon joyeux, du moins animé d'un sentiment de sinistre allégresse.

« Que dis-je ? il paraissait presque humain. Ainsi que des êtres féroces qui ont perdu dans le vin leur raison, dédaignent tout langage, et hurlent ensemble dans leur furie pendant des heures, ainsi hurlaient à mes oreilles dans la nuit ces funestes brisants aux environs d'Aros (1). »

---

1. « The night, though we were so little past midsummer, was as dark as January... The wind blew the breath out of a man's nostrils ; all heaven seemed to thunder overhead like one huge sail ; and when there fell a momentary lull on Aros, we could hear the gusts dismally sweeping in the distance. Over all the lowlands of the

Nous avons surtout voulu étudier le caractère écossais de l'œuvre de R. L. Stevenson. Mais, en dehors de la série des romans et des contes écossais, il est pour le public français un aspect de son œuvre qui doit être signalé dans un travail de ce genre.

D'abord, ses charmants récits de voyage, voyages faits pour la plupart en France ; ses essais sur Fontainebleau et ses environs ; ses études critiques sur certains poètes français ; et enfin quelques-uns des contes où il a si admirablement décrit la vie de province française, qu'il connaissait à fond.

M. Angellier, dans sa préface à la traduction de l'*Inland Voyage* y a déjà fait allusion :

« C'est en France que Stevenson a accompli ses principaux voyages. Sans parler de ses fraîches et riantes pages sur la forêt de Fontainebleau, les *Tra-*

Ross, the wind must have blown as fierce as on the open sea ; and God only knows the uproar that was raging around the head of Ben Kyaw. Sheets of mingled spray and rain were driven in our faces. All round the isle of Aros, the surf, with an incessant, hammering thunder, beat upon the reefs and beaches. Now louder in one place, now lower in another, like the combinations of orchestral music, the constant mass of sound was hardly varied for a moment. And loud above all this hurly-burly I could hear the changeful voices of the Roost and the intermittent roaring of the Merry Men. At that hour, there flashed into my mind the reason of the name that they were called. For the noise of them seemed almost mirthful, as it out-topped the other noises of the night ; or if not mirthful, yet instinct with a portentous joviality. Nay, and it seemed even human. As when savage men have drunk away their reason, and, discarding speech, bawl together in their madness by the hour ; so, to my ears, these deadly breakers shouted by Aros in the night. » *The Merry Men.*

vels with a Donkey ont été faites dans les Cévennes et « An Inland Voyage » au fil de l'Oise.

Stevenson a pénétré ainsi dans la véritable vie française. Il la comprend et il l'aime ; et s'il n'en fait pas une étude formelle, il la touche sans cesse en passant. Il est avec Hamerton et Miss Betham Edwards (je ne parle pas du livre de Bodley qui est une enquête sociale) un des auteurs anglais qui ont fait amitié avec l'âme de ce pays, et tenté de le faire connaître, à leurs compatriotes.

Nous devons de la reconnaissance aux hommes comme Stevenson qui prennent la peine de nous connaître, vivent cordialement avec nous, et se tournant vers leurs compatriotes, avec un sourire et un léger haussement d'épaules, rétablissent les proportions et remettent les choses au point.

Ces carnets de voyage sont des livres dont nous pouvons tirer plusieurs genres de profit. Outre que l'agrément et la belle humeur dont ils sont pleins et leur irrésistible attrait de promenade intellectuelle sont en soi des choses agréables, ils nous apprennent à nous voir sous un angle qui est en dehors de nous (1). »

---

1. Préface de M. Angellier. *A la Pagaie*. trad. L. Lemaire. Paris, 1900.

CHAPITRE IV

La France et les Français dans l'Œuvre de Stevenson

---

§ 1. — *Travels with a Donkey in the Cévennes*

Ce charmant petit livre contient le récit d'un voyage que Stevenson fit seul à travers les Cévennes. Toujours avide d'inédit et de liberté, il voulut errer à sa guise en pays nouveau. Il se pourvut d'un âne, d'un sac de couchage, et de provisions suffisantes pour n'avoir pas à descendre trop souvent dans les auberges.

Il partit à l'automme de l'année 1879. Mrs Osbourne venait de s'embarquer pour la Californie, et Stevenson se sentait malheureux et indécis au sujet de la conduite qu'il devait suivre à son égard. Il voyagea pour tromper, par les petits soucis du moment, la tristesse et l'incertitude de l'avenir (1). Il prit des

1. Cf. « The great affair is to move, and when the present is so exacting who can annoy himself about the future ? » *Travels with Donkey*, etc.

notes qu'il réunit plus tard en volume. Le livre se compose de tout petits faits ; mais racontés dans une langue si belle, si nuancée et si délicate, que le lecteur ne songe qu'à la forme et ne s'inquiète guère du fond.

Il s'y trouve aussi une note d'ironie délicieuse, ou plutôt d'*humour*, très caractéristique de Stevenson. Une idée fondamentale se dégage du livre. et elle est intéressante parce qu'elle permet de mieux comprendre la pensée intime de Stevenson à cette époque. Pendant sa marche du nord au sud, de pays catholique en pays protestant, il est amené à faire des remarques sur les différences qui se manifestent dans la région pourtant si limitée des Cévennes, et à comparer quelques divergences de sentiment entre certaines parties de l'Ecosse, mais surtout entre l'Angleterre et l'Ecosse.

Ce qui le frappe surtout, c'est la tolérance chez les habitants, au sud des Cévennes. A Florac, en plein pays camisard, catholiques et protestants vivent côte à côte, dans une paix profonde et durable ; une joie sereine et douce a remplacé les troubles violents d'autrefois, et Stevenson met en contraste la gaîté des protestants français et la morne tristesse des presbytériens ! Le nord des Cévennes, au contraire, lui rappelle plutôt la manière d'agir et de penser de ses propres compatriotes ; tous y semblent dominés par le sentiment d'une seule et unique religion qui leur rétrécit l'esprit et les conduit à faire continuellement œuvre de prosélytisme. C'est surtout dans un couvent de

moines trappistes que Stevenson a quelques réflexions d'une ironie cinglante sur l'intolérance extrême de leur doctrine (1).

Ce livre laisse une idée fort juste des croyances religieuses de Stevenson. Il voulait une religion douce et paisible, exempte de dogmes et de divisions de sectes. Catholiques ou protestants sont tous fils de Dieu selon leur conduite envers autrui. Il a toujours soutenu la même opinion, mais il s'est exprimé ici d'une manière très claire et avec une ironie délicieuse qui rappelle quelques-unes de ses fables (2).

On serait tenté de croire, d'après cette analyse, que ce petit livre est, en quelque sorte, un traité de philosophie religieuse. Il n'en est rien ; les remarques de Stevenson sur le sujet sont jetées en passant et résultent de ses rencontres ou de ses conversations fortuites. Ses *Travels* sont surtout une notation des caractéristiques du pays qu'il traverse. Et il les a admirablement saisies, car il joignait à la pénétration d'un jugement désintéressé une sympathie et une compréhension très vives du caractère français.

L'influence de Sterne sur Stevenson a déjà été signalée (3). Stevenson va jusqu'à imiter certaines tournures de phrases particulières à Sterne, ainsi que son emploi assez singulier de mots en italique. Comme Sterne, il a des entretiens avec son âne et, comme

1. Cf. les pages ironiques sur ce qu'il appelle L'Œuvre de la Propagation de la Foi. *The work of the Propagation of the Faith.*
2. Cf. surtout fable XVI. *Something in it.*
3. Cf. *Athenæum.* August 21. 1897.

lui encore, traverse une région de la France. Ce que Stevenson ne doit pas à Sterne mais plutôt à Walt Whitman c'est son amour véritable du grand air ; c'est sa révolte contre la tyrannie de la vie civilisée qui nous tient enfermés la nuit entre quatre murs, au lieu de nous permettre de coucher à la belle étoile. Ce sentiment-là est nouveau car il n'existait guère à l'époque de Sterne, et c'est lui qui donne tant de fraîcheur aux impressions de voyage de Stevenson.

§ 2. — *An Inland Voyage*

C'est déjà en France, au fil de l'Oise, qu'en 1867, Stevenson avait passé les heures racontées avec tant d'esprit dans le *Inland Voyage*. Le récit est absolument du même genre que celui des *Travels with a Donkey* publié quelques années plus tard, mais il ne s'y trouve pas la même note de tristesse et de découragement. Il voyageait alors en compagnie d'un ami, pour se distraire et non pour oublier ses chagrins. Il ne connaissait pas encore très bien la France et ses impressions y gagnent en fraîcheur et en vigueur.

Aucune aventure extraordinaire ne leur arrive ; ils suivent tranquillement la Sambre et l'Oise en canot, et arrivent finalement à Pontoise. Ils sont souvent ennuyés d'être pris en route pour des colporteurs, ou d'être chassés ignominieusement des auberges, ou d'être trempés par une pluie battante : voilà tout. Mais le charme du livre vient du style d'abord, de la lan-

gue aisée et vive dans laquelle Stevenson nous fait part de ses impressions, et surtout de la description si exacte qu'il nous donne de la vie de province française (1).

Il y a des pages même où il s'assimile à tel point la langue et l'esprit du pays qu'il traverse, que l'on dirait une traduction littérale du français.

Dans les *Travels with a Donkey* c'est la question religieuse qui le préoccupe le plus ; dans le *Inland Voyage* son ironie se décharge sur le bourgeois gros et tranquille, qu'il oppose défavorablement à l'artiste, même à celui des foires de villages !

§ 3. — *Les Essais sur Fontainebleau*

Les essais sur Fontainebleau surtout méritent d'être mieux connus en France, car à part le charme du récit, ils nous prouvent combien Stevenson (qui nous le dit lui-même) est redevable à l'influence du séjour parmi les artistes français. Nous avons vu d'ailleurs comment le cours de sa vie se détermina après la rencontre avec Mme Osbourne à Fontainebleau. L'un des essais se trouve dans le volume intitulé *Across the Plains* (2), l'autre, écrit une dizaine d'années auparavant, ne parut que dans l'édition limitée d'Edimbourg (3).

1. Voir surtout à cet égard l'essai publié en 1888 intitulé. *Epilogue to an Inland Voyage*, (*Across the Plains*).
2. Publié en 1884.
3. Cet essai fut cependant reproduit en volume par Chatto et Windus en 1904.

Ces deux essais mis en regard pourraient offrir des remarques intéressantes sur le développement littéraire et intellectuel de Stevenson depuis ses débuts jusqu'à l'année 1884.

Fontainebleau, tel qu'il en parle dans le premier essai, se présente à ses yeux surtout comme un champ d'expérience sociale. Il compare la position du paysan moderne à celle qu'il occupait au xv[e] siècle. C'est un petit traité d'histoire philosophique dont la forêt n'est que le simple cadre. On reconnaît là le jeune écrivain obsédé par les problèmes sur l'inégalité des classes qu'il négligea, son enthousiasme des années d'étudiant une fois tombé.

Malgré la préoccupation éminemment sociale de cet article, il s'y trouve des pages exquises et qui rappellent en quelque sorte les tableaux rustiques de Millet. On se rend compte en les lisant, de l'influence qu'exerça le séjour de Fontainebleau sur l'art de Stevenson ; on s'explique aussi pourquoi, formé ainsi à l'école française, il est arrivé du premier coup dans ses essais et dans ses récits de voyage, à une perfection technique du style, peut-être même un peu recherchée.

C'est surtout dans le deuxième essai que nous voyons comment la France, et principalement le groupe des artistes français, purent inspirer au jeune écrivain le goût de la forme presque inconnu en Angleterre (1). « Il y a quelque chose, ou il semble y

---

1. « There is something, or there seems to be something, in the very air of France that communicates the love of style. Precision, clarity, the cleanly and crafty employment

avoir quelque chose, dans l'air même de la France qui communique l'amour du style. La précision, la clarté, l'emploi intelligent et soigné des matériaux, la grâce dans le traitement (toute valeur de la pensée mise à part) semblent s'acquérir par le séjour même dans le pays; ou, si elles ne sont pas acquises, du moins sont-elles appréciées davantage. L'air de Paris vibre de cette inspiration technique et, quitter cette ville aérienne pour se réveiller le lendemain sur la lisière de la forêt, c'est échanger simplement les apparences. Le même sentiment d'adresse et de fini émane des longues allées et des bocages élevés, des parties sauvages toujours jolies malgré leur désordre, et de la grande plaine qui, dans sa solitude même, réussit à être charmante (1). »

Le culte du mot propre devint sa passion dévorante: A cette époque encore plus qu'aujourd'hui, ce culte était plus particulier au génie français qu'au génie anglais. Dans l'article cité plus haut, Stevenson nous dit: « Cette société purement artistique est excellente pour un jeune artiste. Les jeunes gens sont pour la plupart

---

of material, a grace in the handling, apart from any value in the thought, seem to be acquired by the mere residence; or it not acquired, become at least more appreciated. »

1. « The air of Paris is alive with this technical inspiration. And to leave that airy city and awake next day upon the borders of the forest is but to change externals. The same spirit of dexterity and finish breathes from the long alleys and the lofty groves, from the wildernesses that are still pretty in their confusion, and the great plain that contrives to be decorative in its emptiness. » *Across the Plains* (Fontainebleau).

fort sots,ils soutiennent la dernière opinion orthodoxe dans toute sa crudité ; ils sont à cette phase de leur éducation, où le style les occupe à tel point, qu'ils ne s'aperçoivent pas de la nécessité du fond , ceci, surtout pour un Anglais, est excellent. Travailler d'arrache-pied au métier ; oublier tout sentiment, penser à la matière de l'art et à rien d'autre, c'est, pour quelque temps au moins, la grande route du progrès. En Angleterre, trop de peintres et d'écrivains habitent éloignés les uns des autres, sans protection, parmi les bourgeois inintelligents. Ceux-ci, lorsqu'ils ne sont pas simplement indifférents, leur font de longs discours sur les nobles aspirations et sur l'influence morale de l'art. C'est la perte du jeune homme, car l'art est, partout et toujours, un métier. L'amour du mot, et non le désir de publier des découvertes nouvelles, l'amour de la forme, et non une interprétation originale de certains faits historiques, marquent la vocation de l'écrivain et du peintre. (1) »

1. This purely artistic society is excellent for the young artist. The lads are mostly fools ; they hold the latest orthodoxy in its crudeness ; they are at that stage of education for the most part, when a man is too much occupied with style to be aware of the necessity for any matther ; and this,above all for the Englishman, is excellent. To work grossly at the trade,to forget sentiment,to think of his material and nothing else, is, for awhile at least, the king's highway of progress. Here, in England, too many painters and writers dwell dispersed, unshielded, among the inintelligent bourgeois. These, when they are not merely indifferent, prate to him about the lofty aims and moral influence of art. And this is the lad's ruin. For art is, first of all and last of all,a trade.The love of words and not a desire to publish new discoveries, the love of

Pendant plusieurs années, nous l'avons noté, Stevenson passa son temps entre Fontainebleau et Edimbourg. Il échappait avec joie à la contrainte de celle-ci et jouissait, de toute l'ardeur de sa nature révoltée, du séjour libre et bohême parmi les artistes de Fontainebleau. C'était à une époque formative de sa vie et l'influence, par conséquent, a été plus grande qu'il ne semblerait au premier abord.

Elle agit sur son œuvre littéraire, en montrant au jeune écrivain enthousiaste comment appliquer toutes les théories qu'il s'était faites sur l'art d'écrire ; mais elle développa surtout la direction de sa pensée, naturellement en révolte contre les lois établies, contre tout ordre et contre toute règle. C'est à Fontainebleau (et plus tard en Amérique), qu'il s'affranchit des idées reçues, et qu'il commença à donner, dans ses œuvres, la mesure de son originalité.

Trouverait-on chez lui cette fraîcheur, cette vigueur, ce mélange assez singulier d'humour et d'esprit s'il n'avait tant vécu en contact avec la vivacité française? Aurait-il développé à un si haut degré son amour pour la langue et la littérature françaises, s'il n'avait tant séjourné en France ?

Il serait facile de relever à travers sa correspondance de judicieuses remarques sur l'œuvre de tel ou

---

form and not a novel reading of historical events, mark the vocation of the writer and the painter. » Fontainebleau, *Across the Plains*. Voir aussi *On some technical elements* of *Style in Literature*. *Morality* of *the Profession of Letters, A note on Realism,* Misc. t. III. Ed. éd.

tel écrivain français, qui prouvent à quel point il s'était pénétré des finesses de la langue.

§ 4. — *Les articles de critique*

D'ailleurs il ne s'est pas borné là. On a de lui des études critiques sur Béranger (1), Jules Verne (2), Victor Hugo (3), Dumas (4), Charles d'Orléans (5) et Villon (6).

Un regard jeté sur les dates de la publication de ces études montre que les essais, ainsi que les récits de voyage, furent composés entre 1874 et 1879, époque où il partageait son temps entre la France et Edimbourg, et où, par suite, l'influence française agissait très fortement.

De toutes ces études, celle sur Villon a le plus de valeur. Villon, le poète voleur à double personnalité (7), faisait appel à son imagination et Stevenson lui a consacré des pages d'une grande justesse littéraire. Il a saisi les traits saillants de son caractère avec une pénétration vraiment remarquable et qui prouve à quel point il possédait le sens historique.

---

1. Article dans *Encyclopædia Britannica*, 1875.
2. Academy, 3 june 1876.
3. Familiar Studies of Men and Books, 1874.
4. Memories and Portraits. *A gossip on a novel of Dumas*, 1887.
5. Familiar Studies of Men and Books, 1876.
6. Id. — Voir aussi New Arabian Nights *A Lodging for the Night*, 1877.
7. Cf. le titre de l'Essai : François Villon, Student, Poet, and Housebreaker.

Pour écrire cet essai, il se documenta très soigneusement et étudia à fond toute la poésie du xv[e] siècle (1).

Villon lui a fourni également le sujet d'un de ses contes où l'esprit du xv[e] siècle revit d'une façon très puissante (2).

Stevenson écrivit encore des contes où il touche directement à la vie française (3). L'un d'eux, composé en 1883 à Hyères, évoque un aspect de la vie de province en France, tel que peut seul le faire celui qui a vécu dans le pays pendant plusieurs années (4). C'est une histoire amusante, pétillante d'esprit, écrite dans un style impeccable et qui, par la forme et la présentation du sujet, rappelle les meilleurs contes français. Stevenson a prouvé, là et ailleurs, à quel degré il possédait le don d'écrire l'histoire courte ; peu d'écrivains anglais ont amené à ce degré de perfection ce genre si difficile et où excelle le génie français. Est-ce encore à l'école de Fontainebleau qu'il a appris à le manier ?

Stevenson touche souvent à la vie française en passant. Dans son roman *The Wrecker* il y a des chapitres fort intéressants sur la vie des artistes du quartier Latin. Il les écrivit en 1891, en collaboration avec Lloyd Osbourne, exilé dans son île du Pacifique, et

---

1. Cf. les notes de l'Essai : Charles d'Orléans, Familiar Studies, etc.
2. *New Arabian Nights.* « A Lodging for the Night. »
3. Cf. *Providence and the Guitar.* et *The Sire de Malétroit's Door.*
4. *The Merry Men :* « The Treasure of Franchard ».

nous voyons combien, à cette distance et sur la fin de sa vie, l'influence du séjour en France se faisait encore sentir !

§ 5. — *L'influence de* DUMAS *et de* MONTAIGNE

Dans un essai sur un roman de Dumas (1) Stevenson nous dit quels auteurs il relit le plus souvent, et cette coterie d'amis intimes, comme il les appelle, comprend six noms seulement parmi lesquels figurent ceux de : Molière, Montaigne, et Dumas.

Alexandre Dumas père, en effet, eut de bonne heure une influence sur Stevenson et fit sur lui une impression profonde et durable.

Cette influence fut surtout sensible vers 1873, au moment où Stevenson se met lui-même à écrire (2). Dès 1862 cependant, il connaît d'Artagnan par les livres de Miss Yonge (3) et une année plus tard, à Nice, il trouva à l'hôtel des assiettes illustrées, qui racontaient les incidents fameux du *Vicomte de Bragelonne* (4). Cette première impression d'enfance resta-t-elle décisive, ou bien est-ce par goût réfléchi ? toujours est-il que de l'œuvre entier de Dumas, c'est son *Vicomte de Bragelonne* qu'il admire le plus ; il le relit cinq ou même six fois, toujours avec un intérêt nouveau. Il s'identifie à tel point avec les personna-

---

1. « A gossip on a novel of Dumas » *Memories and Portraits*.)
2. Cf. la correspondance de cette époque.
3. Cf. A gossip on a novel of Dumas.
4. Cf. Graham Balfour, *Life* tome I.

ges qu'il finit par se demander si ce n'est pas lui-même qui les a créés ! (1).

D'Artagnan devient pour lui un ami véritable : dans un essai publié récemment, il dit à ce sujet : « ... il y a peu d'amis réels qui aient sur moi une influence aussi nettement favorable que Hamlet ou Rosalind... Peut-être mon ami le plus cher après Shakespeare c'est d'Artagnan, le vieux d'Artagnan du *Vicomte de Bragelonne*. Je ne connais point d'âme plus humaine, ni en un sens, plus belle ! (2) »

D'Artagnan personnifiait pour Stevenson l'homme d'action, au cœur profond et grand, et à l'esprit fin et délié. C'est l'homme idéal, exempt de préjugés mondains et doué par la destinée de tout ce qu'il faut pour bien jouer son rôle dans la vie.

Ce que Stevenson admire encore profondément chez Dumas, c'est la puissance de son imagination. L'auteur doué d'une riche imagination rend un grand service à l'humanité, dit Stevenson quelque part, car (pendant un temps au moins) le lecteur oublie complètement les soucis de la vie et se crée une existence idéale et heureuse. Stevenson soutenait toujours que la littérature doit égayer, qu'elle doit répandre la joie et la bonne humeur, il osait même trouver là ce qu'il appelait la moralité de l'art(3).

« Les livres qui ont la plus grande et la plus véri-

1. Cf. « A Gossip » etc...
2. *Books which have influenced me*. Misc. tom. III. Edinburgh.
3. Cf. sa correspondance. *Virginibus Puerisque*. *Memories and Portraits*. etc.

table influence sont ceux où l'imagination joue le plus grand rôle», dit-il dans l'essai cité plus haut (1).

Est-ce exagérer les choses que de se demander si cette conception de la moralité de l'œuvre d'art ne lui venait pas précisément de son admiration pour Dumas ? Et n'est-ce pas cette influence qui le poussa à écrire, lui aussi, des livres, où son penchant naturel pour les aventures extraordinaires pût trouver à se satisfaire ?

Si le côté romanesque de sa double nature s'est développé à la lecture de Dumas et de Victor Hugo, le côté moraliste, d'autre part, s'imprégna de la pensée de Montaigne.

Existe-il, d'ailleurs, un auteur d'essais qui ne doive pas quelque chose à Montaigne ? et n'y a-t-il pas du Montaigne en chacun de nous ?

Stevenson attribue lui-même à Montaigne une part de la formation de son esprit : « Un livre qui a exercé une influence très grande me tomba entre les mains lorsque j'étais assez jeune, et doit ainsi avoir la première place. Son influence cependant ne fut sensible que plus tard et continue d'ailleurs toujours à se manifester, car c'est une œuvre dont l'intérêt est éternel : ce sont les *Essais* de Montaigne (2). »

Dans le volume d'essais *Virginibus Puerisque* il serait facile de relever quantité de pensées qui ne sont en quelque sorte que du Montaigne tout pur. L'essai *An Apology for Idlers* est une dissertation

1. *Books which have influenced me*, etc.
2. *Books which have influenced me.* Misc. tom III.

sur cette pensée de Montaigne : « Comme les plantes s'étouffent de trop d'humeur, et les lampes de trop d'huile, aussi fait l'action de l'esprit par trop d'étude et de matière » (1), ou bien : « Si notre âme n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymerois aussi cher que mon escholier eust passé le temps à jouer à la paume (2). »

Quand Stevenson nous parle des gens qui se bourrent la mémoire de mots (3) on croit entendre Montaigne : « Nous ne travaillons qu'à nous remplir la mémoire et laissons l'entendement et la conscience vides (4). » Dans le même essai, Stevenson décrit ceux qui deviennent stupides à force d'étudier, « c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et plus présomptueux qu'il n'était parti de la maison (5). »

Stevenson est d'avis, avec Montaigne, qu'il est préférable de développer le caractère que l'intelligence livresque (6). « De vray, le soing et la despense de nos pères ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement et de la vertu peu de nouvelles... Nous nous enquerrons volontiers : « Sçait-il du grec ou du latin ? escrit-il en vers ou en prose ? mais

1. *Du Pédantisme*, ch. XXIV.
2. *Du Pédantisme*. Cf. aussi *Des livres*, ch. X.
3. « ... filling their memory with a lumber of words. » *An Apology for Idlers*.
4. *Du Pédantisme*.
5. *Du Pédantisme*.
6. « Books are good enough in their own way, but they are a mighty bloodless substitute for life ». *An Apology for Idlers*. Cf. aussi sa correspondance où il s'écrie à tout instant qu'il est de notre devoir de semer la joie et le bonheur autour de nous.

s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'était le principal et c'est ce qui demeure derrière. (1) »

Stevenson, à l'imitation peut-être de Montaigne, nous fait part de ses réflexions sur la mort et nous dit combien il la craint peu (2).

Il se souvenait peut-être de la construction de la phrase si fameuse de Montaigne : « C'estre mort ne les fâche pas, mais ouy bien le mourir (3). »

Lorsque Stevenson nous déclare qu'il faut à tout prix commencer son œuvre, même si l'on doit mourir le lendemain (4), nous nous rappelons l'expression si piquante de Montaigne : « que la mort nous trouve plantant nos choux » (5). On pourrait multiplier les citations au risque de fatiguer le lecteur tant il y a de parallèles intéressants à établir, et tant il y a de rapports intimes entre ces deux esprits cependant si opposés.

Est-ce à Montaigne que Stevenson doit l'originalité et l'indépendance de son jugement ? l'audace d'une opinion prête à changer d'une minute à l'autre ? Est-ce l'influence de Montaigne, exercée, comme il nous le dit, de bonne heure, qui développa en lui sa haine de l'esprit conventionnel et bourgeois ? Ou

---

1. *Du Pédantisme.*
2. Cf. *Virginibus Puerisque.* « Aes Triplex », et le chapitre de Montaigne : « De juger la mort d'autrui. »
3. *De juger de la mort d'autrui.*
Cf. « We do not, properly speaking, love life at all, but living » *Aes Triplex.*
4. « By all means begin your folio, even if the doctor does not give you a year, even if he hesitates about a month » etc. *Aes Triplex.*
5. Que philosopher c'est apprendre à mourir

bien est-ce un pur hasard que la rencontre de ces deux esprits frères à travers les âges et les pays ?

Un autre Français, plus moderne celui-là, doit être mis en parallèle avec Stevenson. C'est Loti. Il n'y a pas, à ce qu'il semble, influence directe de l'un sur l'autre, mais il y a bien des points en commun intéressants à noter en passant. Tous deux adorent la mer, la comprennent et savent la décrire ; tous deux aiment les pays exotiques inconnus du voyageur ordinaire. Tous deux ont compris l'âme des indigènes parmi lesquels ils ont séjourné, et l'ont peinte avec délicatesse. Tout ce qu'ils ont vu ou senti, grâce à leur nature sympathique, ils ont su le rendre dans des pages délicieuses et originales (1). Enfin, tous deux ont laissé un souvenir de leur séjour à Tahiti dans un poème adressé à la princesse Moï (2).

§ 6. — *Le cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde*

Il y a une petite œuvre de Stevenson dont je voudrais encore dire quelques mots avant de terminer. C'est le conte intitulé : *Le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde.*

Il ne se rattache pas d'une manière spéciale à la France, mais il précise admirablement une des pensées dominantes de Stevenson, et à ce titre mérite une place ici.

1. Cf. Le recueil de contes de Stevenson intitulé : *Island Night's Entertainments ;* et les œuvres de Loti, telles que : *Le Mariage de Loti.*

2. Cf. le poème dans *Le Mariage de Loti*, et le poème de Stevenson : *Songs of Travel*, n° XXVIII, « To an island Princess ».

Depuis longtemps déjà, il nous le dit lui-même (1), le problème de la dualité humaine le passionnait et le tourmentait. A quinze ans il écrivit une pièce de théâtre, *Deacon Brodie*, qui fut en quelque sorte l'esquisse première du drame composé plus tard en collaboration avec son ami W.-E. Henley (2). Dans la chambre de Stevenson se trouvait un meuble construit par le fameux ébéniste d'Edimbourg. Depuis son enfance, l'histoire de cet homme, ouvrier le jour, voleur la nuit, lui était familière.

Sur un jeune homme d'un tempérament différent de celui de Stevenson, l'histoire aurait pu ne faire qu'une impression peu durable, mais Stevenson, par la complexité naturelle de son caractére, était préparé à comprendre comment les différents courants du bien et du mal s'entrechoquent et se combattent en nous. Il ne faut pas oublier d'autre part que Stevenson fut élevé dans des préceptes religieux où la doctrine du péché originel n'a rien perdu de sa force primitive. Ainsi le problème de la dualité humaine le préoccupa toujours et se retrouve sous diverses formes dans toute son œuvre. Que sont les caractères de Braxfield (3), du Master of Ballantrae, de Markheim, de la Signora dans *Ollala* et de Gordon Darnaway (4) et de tant d'autres, sinon des types d'individus, dominés par le génie du mal ? Même dans ses

1. *Across the Plains*, l'essai : *A chapter on Dreams*.
2. En 1878. Cf. G. *Balfour*, vol. I. p. 67 et vol. II, p. 215. Cf. aussi le titre définitif du drame : *Deacon Brodie or the Double Life*.
3. *Weir of Hermiston*.
4. *The Merry Men*



œuvres de critique, ce qui l'intéresse c'est l'homme et sa faculté de dédoublement. Il intitule l'essai sur Villon : *Etudiant, Poète et Voleur* (1).

En l'année 1885, ce problème semble le passionner de plus en plus, et il essaie d'en préciser sa conception dans un conte intitulé : *Markheim*. Il n'y réussit cependant pas comme il le souhaitait et renouvela l'essai, cette fois avec un succès éclatant, dans *Le Cas étrange du Dr Jekyll et de M. Hyde* (2).

Le sujet lui fut suggéré par un rêve. Ce fait explique ce qu'il y a de fantastique et d'irréel dans ce conte psychologique, et surtout la faiblesse si justement critiquée de l'artifice de la transformation au moyen des poudres (3). Stevenson dit lui-même, dans un joli essai, la part qu'il faut attribuer à ses collaboratrices : les fées de ses songes.

« ... Je prendrai d'abord un livre que bien des gens ont eu la politesse de lire (4) : *Le Cas étrange du Docteur Jekyll et de M. Hyde*. Il y a longtemps déjà que j'essayais d'écrire un conte sur ce sujet et d'exprimer par un moyen concret ce sentiment si puissant de la dualité humaine qui doit à cer-

---

1. *Student, Poet and Housebreaker*, écrit en 1870.
2. Dans l'année 1886.
3. Cf. *A Chapter on Dreams*.
4. I will first take a book that a number of persons have been polite enough to read, the *Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde*. I had long been trying to write a story on this subject, to find a body, a vehicle, for that strong sense of man's double being which must at times come in upon and overwhelm the mind of even thinking creature...

tains moments envahir et épouvanter l'esprit de tout être pensant.

« J'avais même écrit un conte, *Le Compagnon Nomade,* qui me fut renvoyé par l'éditeur sous prétexte que c'était une œuvre de génie, mais une œuvre indécente... Pendant deux jours je me cassai la tête à la recherche d'une intrigue quelconque et la seconde nuit je rêvai la scène de la fenêtre ainsi que la scène, (plus tard coupée en deux) où Hyde, poursuivi pour meurtre, prend la poudre et se métamorphose en présence de ceux qui le poursuivent. Tout le reste fut composé éveillé et consciemment, quoique je pense pouvoir y retrouver la méthode de mes fées. Le sens du conte m'appartient donc, et préexistait depuis longtemps dans mon jardin d'Adonis, et avait essayé plusieurs fois de prendre corps, mais en vain... Tout ce qui me fut donné c'est la matière des trois scènes et l'idée centrale d'un changement volontaire devenant involontaire. »

... « I had even written one, *The Travelling Compagnon*, which was returned by an editor on the plea that it was a work of genius and indecent..., for two days I went about racking my brains for a plot of any sort; and on the second night I dreamed the scene at the window, and a scene afterwards split in two, in which Hyde, pursued for some crime, took the powder and underwent the change in the presence of his pursuers. All the rest was made awake and consciously, although I think I can trace in much of it the manner of my Brownies. The meaning of the tale is therefore mine, and had long pre-existed in my Garden of Adonis, and tried one body after another in vain... All that was given me was the matter of three scenes and the central idea of a voluntary change becoming involuntary. » *A Chapter on Dreams.*

Mme Stevenson nous raconte aussi l'incident du rêve : « Un matin au petit jour, je fus éveillé par des cris d'épouvante de Louis. Croyant qu'il avait le cauchemar, je l'éveillai. En colère, il me dit : « Pourquoi m'as-tu réveillé ? Je rêvais une magnifique histoire de croque-mitaine (1). »

Le lendemain il se mit fièvreusement à l'écrire. En trois jours la première esquisse était terminée. Lorsqu'il écrivait ainsi d'une haleine, son œuvre s'en ressentait toujours en force et en vigueur (2). La forme du conte est parfaite ; c'est un chef-d'œuvre de concision et pourtant le sentiment de mystère et d'épouvante règne dès la première page et se maintient jusqu'à l'explication finale.

Le style est clair, serré, digne de certains passages des contes de Voltaire. Il fallait beaucoup d'adresse pour présenter le sujet de cette façon, sans remplissage inutile ; et ne pourrait-on dire que Stevenson a mis là en pratique sa belle théorie sur l'art d'omettre ?

Il me semble que le succès éclatant du livre tient en partie à la forme du récit, et en partie à ce que l'histoire du malheureux Jekyll est celle de tout le monde. Le problème, présenté ainsi sous forme concrète, faisait appel à tous, et non seulement aux philosophes. Ceux qui, d'autre part, n'attribuent aucune importance à la psychologie de Stevenson, lisent le

1. Cité par G. Balfour vol. II.
2. Cf. « *Weir of Hermiston* » et certaines pages de *Kidnapped.*

conte pour l'intérêt du récit (et il faut remarquer en passant que cet intérêt gagne plutôt qu'il ne perd par l'absence de rôle féminin) ou bien ils le lisent pour le plaisir que leur donne le style.

Par ce double aspect, le conte reflète en quelque sorte le caractère de Stevenson. Pour les uns, ce sont les traits du moraliste qui dominent en lui, pour les autres, ce sont ceux de l'artiste : et c'est là peut-être la raison du succès immense que lui et son conte ont eu auprès des gens de toute classe et de toute nationalité ?

Une lettre écrite vers cette époque nous montre à quel point Stevenson s'identifiait à la matière de ses compositions ; ces lignes ont un intérêt particulier aussi parce qu'elles sont écrites en français à son ami le sculpteur Rodin. Nous les reproduisons avec les fautes, telles qu'il les écrivit : « Il y a bien longtemps déjà que je vous dois des lettres par dizaines, mais bien que je vais mieux, je ne vais toujours que doucement. Il a fallu faire le voyage à Bournemouth comme une fuite en Egypte par crainte des brouillards qui me tuaient et j'en ressentais beaucoup de fatigue... Je ne puis même pas m'exprimer en anglais, comment voudriez-vous que je le ferais en français ? Plus heureux que vous, la Némésis des arts ne me visite pas sous le masque du désenchantement ; elle me suce l'intelligence et me laisse bayant les corneilles, sans capacité, mais sans regret, sans espérance c'est vrai, mais aussi, cher merci, sans désespoir... Je voudrais pouvoir vous écrire, mais ce

n'est pas moi qui tiens la plume, c'est l'autre, la bête, celui qui ne connaît pas le français, celui qui n'aime pas mes amis comme je les aime, qui ne goûte pas aux choses de l'art comme j'y goûte, celui que je renie, mais auquel je commande toujours assez pour le faire prendre la plume en main et écrire de tristes bavardages. Celui-là, mon cher Rodin, vous ne l'aimez pas ; vous ne devez jamais le connaître... (1) »

Il est dans l'œuvre de Stevenson une partie qui mériterait une étude spéciale. C'est l'art avec lequel il composa ses dédicaces. Elles sont toutes délicieuses, originales, et spirituelles. Il y en a une adressée dans un mouvement d'enthousiasme à M. Paul Bourget, qui fut pour Stevenson une cause de chagrin profond, M. Bourget ne l'en ayant jamais remercié (2).

---

1. Citée par M. Davray. *La Revue Hebdomaire*, avril 1903.
2. Voir la dédicace dans le volume *Across the Plains* et les Lettres à Henry James Dec. 7. 1891 et June 17. 1893.

CONCLUSION

Il est assez difficile de caractériser le talent si varié de Stevenson. On a quelque peine à reconnaître en l'auteur de *Prince Otto*, de *Kidnapped*, et des *Essais* un seul et même homme. Il semble cependant que la qualité la plus générale de son talent consiste dans l'inattendu de ses observations dans son *humour* et dans l'originalité de sa pensée. Cette façon toute nouvelle qu'il avait de considérer la vie se retrouve dans la conception si personnelle de ses œuvres. Rien de ce qu'il a écrit n'est banal. Il doit beaucoup aux écrivains qui l'ont précédé, mais jamais il ne fut un imitateur servile.

Stevenson avait à un très haut degré le don de l'imagination sympathique, il s'identifie à tel point avec ses personnages, ou avec les situations qu'il leur crée, qu'il finit par vivre de leur vie, et par éprouver leurs émotions. Son tempérament, son éducation, et ses voyages à travers les deux continents lui ont formé une individualité sensible et si vibrante qu'on pourrait la comparer à celle de Pierre Loti : « Je ne pense pas qu'on ait jamais vu chez un artiste un plus bel effort de l'imagination sympathique, un tel parti pris

de laisser façonner son âme aux influences du dehors comme une matière infiniment impressionnable et malléable, et pour cela, de borner sa vie aux sensations, ni, d'autre part, une si merveilleuse aptitude à les goûter toutes (1). »

Artiste, Stevenson l'a été et poète aussi, puisqu'il a su conter, non en simple observateur, mais en homme qui voit de la beauté et de l'harmonie dans les choses les plus banales de l'existence. A son contact les objets prennent une vie, et se colorent d'une lumière toute nouvelle. Il a eu également le don, qui tient du génie, de faire vivre les mots, de leur donner une âme, une physionomie distincte, une « valeur personnelle. » Sa nature est faite toute de sensations : il rêve un soir, et le lendemain il se met à rédiger un conte inspiré de ce rêve (2). Il n'est point dans mon intention d'affirmer que Stevenson soit un véritable génie ; mais il eut un très beau talent, et exerça sur le mouvement littéraire de son époque une influence considérable. *Weir of Hermiston* est là pour démontrer que, si Stevenson eût vécu, il aurait pu prendre rang parmi les plus éminents littérateurs du XIX[e] siècle. A le juger seulement d'aprés ce qu'il a laissé, nous devons le classer immédiatement au-dessous des très grands écrivains ; mais il nous est tout au moins permis de lui donner place au premier rang parmi les

1. Jules Lemaître, *Les Contemporains*, série III.
2. Cf. *Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde* et *Olalla*. Voir le joli essai : « A chapter on Dreams », *Across the Plains*.

meilleurs ouvriers du style. Nul ne pourra lui contester une maîtrise absolue de la langue anglaise. Il s'était formé à l'école de Fielding, de Sterne, de Thackeray et de Hawthorne ; il s'était imprégné de la Bible. Pour la vivacité, la force, la simplicité, de son style, nul ne lui est comparable dans la littérature anglaise du XIXe siècle. Ce résultat, il est vrai, il l'a atteint à force de travail ; en étudiant les procédés artistiques des grands maîtres. Son style néanmoins ne se ressent pas de l'effort, et (sauf au début de sa carrière) ne laisse apparaître aucune gaucherie, aucune affectation guindée.

Ce qui est intéressant, c'est qu'il est allé en France apprendre à écrire. C'est à Fontainebleau, nous l'avons déjà constaté, qu'il commença de connaître le côté technique de l'art plastique et littéraire, c'est là qu'il acquit cette concision qui est une de ses qualités les plus remarquables. Les mots que nous avons cités plus haut : « Il n'y a qu'un seul art, celui d'omettre. Oh ! si je savais omettre, je ne chercherais aucun autre savoir » (1), et cette lettre dans laquelle il raconte combien toute sa vie il a tâché de tempérer son style nous remettent en mémoire les lamentations désespérées de Flaubert sur les difficultés de la prose.

Stevenson s'écrie : « Mes deux buts pourraient être classés ainsi :

« 1° Guerre à l'adjectif;

---

(1) To R.-A.-M. Stevenson, October 1883. Cf. aussi *Some Technical elements of style*, Misc. t. III, Ed. éd.

« 2° Mort au nerf optique (1). »

Ses essais, plus encore peut-être que ses romans sont d'une grande beauté littéraire, mais nous avons tenu à étudier son œuvre écossaise parce qu'il se montre là le continuateur de Sir Walter Scott, et fait preuve de très grandes qualités d'imagination romanesque, et de sens historique. S'il n'a pas eu au même degré le génie créateur de son illustre devancier, il a introduit dans le romanesque une psychologie pénétrante qui jusqu'alors lui avait fait presque entièrement défaut, et une conception du style qui en était jusqu'alors ignorée.

Nous avons essayé, dans cette étude, de montrer que Stevenson mérite mieux que la réputation de simple amuseur qu'il a acquise à l'étranger. Il y a dans son œuvre, (comme dans celle de beaucoup d'écrivains) des parties d'inégale valeur, mais n'est-ce pas une ironie étrange de voir qu'on apprécie Stevenson à l'étranger d'après des ouvrages comme : *L'Ile au Trésor*, *La Flèche Noire*, *Le Reflux*, et *Le Dynamiteur* ?

L'auteur a toujours été mécontent de *La Flèche Noire* ; c'est de ses œuvres celle qu'il aimait le moins et il qualifie de « tushery » tout ce qu'il a composé dans ce goût.

Du *Reflux* (2) il a dit lui-même que c'était le livre

---

1. « My two aims may be described as : Ist. War to the adjective. 2nd. Death to the optic nerve. » To H. James, December 1893.

2. « The Ebb-Tide » en collaboration avec L. Osbourne.

qui lui avait donné le plus de peine à écrire et il le traite de : « ouvrage ignominieux ».

Quant au *Dynamiteur*, écrit en collaboration avec sa femme, il nous raconte comment, ayant besoin d'argent, il se souvint de certaines histoires que celle-ci lui avait racontées lors d'une de ses maladies, et les jeta vite sur le papier !

Puisse ce travail faire apprécier davantage la beauté de ses œuvres qu'il estimait à juste titre les meilleures, de celles qui précisément semblent être les moins connues en France.

Vu et admis à soutenance
Le 10 mars 1908.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris.
A. CROISET

Vu et permis d'imprimer
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.
LIARD

BIBLIOGRAPHIE.

Edinburgh edition of R. L. Stevenson's Works. 28 vols. Chatto and Windus, etc. Nov. 1894.

The Pentland edition of R. L. Stevenson's Works. 20 vols. Cassell and Co., Ltd. 1907.

Œuvres principales de Stevenson classées par genres, et date de leur publication.

ROMANS ÉCOSSAIS

Kidnapped, Cassell. 1886.
The Master of Ballantrae, Cassel. 1889.
Catriona, Cassell. 1893.
Weir of Hermiston, Chatto and Windus. 1896.

ROMANS D'AVENTURES

Treasure Island, Cassell. 1883.
The Black Arrow, Cassell. 1888.
The Wrong Box, Longmans, Green and Co. (en collaboration avec Lloyd Osbourne). 1889
The Wrecker, Cassell (en collaboration avec Lloyd Osbourne) 1892.
The Ebb-Tide, Heinemann, (en collaboration avec Lloyd Osbourne). 1894.
St Ives.

CONTES.

A Lodging for the Night, 1877, (New Arabian Nights. (Chatto et Windus.

Will o' the Mill, 1878, (The Merry Men) Chatto et Windus.
The Sire de Malétroit's Door. 1878 (New Arabian Nights) Chatto et Windus.
New Arabian Nights. 1878, (New Arabian Nights).
Providence and the Guitar 1878 (New Arabian Nights).
The Story of a Lie 1879 Edinburgh ed. 1895.
The Pavilion on the Links, 1879, (New Arabian Nights).
Thrawn Janet. 1887 (The Merry Men).
The Merry Men, 1882. (The Merry Men).
The Treasure of Franchard, 1883. (The Merry Men).
Markheim, 1885. (The Merry Men).
Olalla, 1885 (The Merry Men).
The Great North Road, 1885. Edinburgh ed.
Misadventures of John Nicholson, 1887. Edinburgh ed.
The Bottle Imp, 1891. Island Night's Entertainments.
The Beach of Falesa, 1892. Island Night's Entertainments.
The Isle of Voices, 1893. Island Night's Entertainements.

Recueils principaux d'Essais et d'Œuvres Critiques

Virginibus Puerisque, Chatto and Windus. 1881.
Familiar Studies of Men and Books, Chatto and Windus. 1882.
Memories and Portraits, Chatto and Windus. 1887.
Across the Plains, Chatto and Windus. 1892.

Voyages

An Inland Voyage, Kegan Paul and Co. 1878.
Picturesque Notes on Edinburgh, Seeley and Co. 1878.
Travels with a Donkey in the Cévennes, Kegan Paul and Co. 1879.
A *Mountain Town in France* Edinburgh Edition.
The Amateur Emigrant, Edinburgh Edition.
The Silverando Squatters, Chatto and Windus. 1883.
The South Seas, Chatto and Windus. 1900.

Poèmes

A *Child's Garden of Verses,* Longmans, etc. 1885.

Underwoods. Chatto and Windus. 1887.
Songs of Travel, Chatto and Windus. 1895.
Ballads, Chatto and Windus, 1891.

BIOGRAPHIE ET HISTOIRE

Memoir of Fleeming Jenkin, Longmans. etc. 1888.
A *Footnote to History*. Cassell and Co. 1892.
A *Family of Engineers*, Edinburgh Edition.

DRAMES EN COLLABORATION AVEC W. E. HENLEY.

Deacon Brodie.
Beau Austin.
Admiral Guinea.
Macaire.

ŒUVRES DIVERSES

New Arabian Nights, Chatto and Windus. 1882.
Prince Otto, id. 1885.
More New Arabian Nights (avec Mrs Stevenson). Longmans, etc. 1885.
Strange Case of Dr Jekyll and Mr Hyde., id. 1886.
Fables, Edinburgh Edition.

CORRESPONDANCE

Letters of R. L. Stevenson, édité par Sidney Colvin. Methuen.
The Vailima Letters. Methuen.

Pour plus de détails sur la bibliographie de Stevenson voir :
W. A. Prideaux. *Bibliography*. 1903.
G. Balfour. *Life*. *Appendix*. t. II.

PRINCIPAUX OUVRAGES QUI SE RAPPORTENT A STEVENSON

ANGELLIER. (A.). — Burns. *La Vie*. t. I. Hachette. 1893.

ARMOUR. — *The Home and early Haunts of R. L. Stevenson*. Boston. 1895.

BAILDON. — *R. L. Stevenson* Chatto and Windus, 1901.

BALFOUR (G.). — *The Life of R. Louis Stevenson*.. Methuen. 1901.

BARRIE (J. M.). — *Margaret Ogilvy*.

BLACK (M.). — *R. L. Stevenson*. Oliphant. 1898.

CHALMER (W. P.). — *Charakteristische Eigenschaften von R. L. Stevenson's* Stil. Nutt. 1902.

CHAMBERS. — *Cyclopaedia of English Literature*.Ed. 1903.

CHESTERTON (G. K.). — *R. L. Stevenson*. Hodder and Stoughton.

COLVIN (S). — *The Hampstead Annual*. Dec. 1906.

— *Letters of R. L. Stevenson*. Introduction. Methuen.

CORNFORD (L. C.). — *R. L. Stevenson*. Blackwood. 1899.

FRASER (M). — *In Stevenson's Samoa*. Smith Elder. 1895.

GEDDI (J.). — *The Home Country of. R. L. Stevenson*. Edinburgh.

GOSSE (ED.). — *Critical Kitcats*. Heinemann. 1896.

— *Bibliographical notes to Pentland edition*. Cassell. 1907.

GRAPPE (Georges) *R. L. Stevenson*. Sansot et Cie, 1904.

HAMMERTON. (J. A). — *Stevensonia*. Richards.

JAPP (A. H.). — *R. L. Stevenson. a Record*, etc. Laurie, 1905.

JAMES (H.). — *Partial Portraits*. Macmillan.

JAMES (W.),. — *Varieties of Religious Experience*, p. 87.

KELMAN. — *The Faith of R. L. Stevenson* Oliphant. 1903

PINERO. — *R. L. Stevenson* the Dramatist. 1903.

PRIDEAUX. — *A Bibliography of the Works of R. L. Stevenson*. 1903.

RALEIGH. — *R. L. Stevenson*. Arnold.. 1896.

RALEIGH. — *English Prose*. t. V., p. 761. ed: H. Craik.

SIMPSON (E. B.). — *R. L. Stevenson's Edinburgh Days*. Hodder and Stoughton. 1898.

— *R. L. Stevenson*. Foulis. Edinburgh.

STEPHEN (L.). — *Studies of a Biographer*. t. IV

STUBBS (L.). — *Stevenson's Shrine*. De la More Press. 1903.

STEVENSON (M. I.),. — *Letters from Samoa*. 1906.

STRONG AND L. OSBOURNE,. — *Memories of Vailima*. 1903.

WATT. — *Terrors of the Law*. Lane. 1902.

PRINCIPAUX ARTICLES DE REVUE SUR STEVENSON

Macmillan's Magazine. — « Stevenson at Fontainebleau ». by R. B. Douglas. March. 1906.

Revue des Deux Mondes. — « L'œuvre posthume de R. L. Stevenson » Th. de Wyzewa. Juillet, 1896.

— « Le roman étrange en Angleterre. » Th. Bentzon. 1er Avril, 1888.

— « The Merry Men. » Th. Bentzon. 1er Septembre 1889.

« La Correspondance de R. L. Stevenson ». Th. de Wyzewa. Décembre 1899.

La Revue Hebdomadaire. — « H. S. Davray ». Avril, 1903.

New Review. — « In Memoriam, » by W. Archer. Janvier 1895.

— « R. L. Stevenson. » by Marcel Schwob. Février 1895.

Times. — « Literary Supplement », année 1905.

The Athenaeum, by J. Jacobs. december 22 1894.

— — 1897.

Literature. — T. V, november 4 1899.

Bookman. — Décember 1899.

— October 1901.

R. CHAMBERS. — *History of the Scottish Rebellions*. 5 vol. Edinburgh, 1827.

HILL BURTON. — *History of Scotland*. T. III.

BUCKLE. — *History of Civilization in England*.

GREEN., *Short History of the English People*. t. IV.

MACCARTHY. J., *A History of our own Times*. t. V. p. 328.

DEAN RAMSAY., *Reminiscences*.

RENAN., *Feuilles détachées*.

GEDDIE, J., *Romantic Edinburgh*.

LEMAITRE., *Les Contemporains*, Série III.

GRAHAM., *Life of R. Fergusson*, 1807.

EDITIONS FRANÇAISES CONSULTÉES

L'Ile au Trésor. Trad. A. Laurie. Hetzel. 1885.

Le Dynamiteur. Trad. G. Art. Préface de Marcel Schwob. Plon. 1894.

A la Pagaie. Trad. Lucien Lemaire. Préface de M. Aug. Angellier. Paris, 1900.

Le Mort Vivant. Th. de Wyzewa. Perrin. 1905.

Le Cas étrange dù Dr Jekyll et de Mr. Hyde, trad. Laurie. Plon.

